L'EXPRESS

21 NOVEMBRE 1957. — N° 335. 100 FR. ALGERIE, TUNISIE, MAROC: 100 FR.

• Un texte inédit d'ANDRÉ MALRAUX. Illustré en couleurs

(Charpentier.)

ANDRE MALRAUX

« Quoi qu'il raconte, tous ses livres, comme les roseaux de la fable, nous murmurent ce qu'il est. » (François Mauriac.)

COURRIER

La lettre de « L'Express »

POUR la première fois depuis sa naissance, « L'Express » peut aujourd'hui remercier ses lecteurs de leur fidélité vigilante, en leur offrant sans augmentation de prix un supplément en héliogravure, illustré de photos en couleurs.

Ces documents n'ont jamais été publiés en Europe. Ils accompagnent un texte tellement attendu qu'avant la mise en vente prochaine du livre d'André Malraux, dont ces pages constitueront l'Introduction, le premier tirage en est déjà épuisé.

Nous sommes donc doublement heureux : de l'effort technique que représente la réalisation de ce supplément exceptionnel, et qui n'a jamais été réalisé par un hebdomadaire d'information comme le nôtre, et de la qualité de son contenu, fruit de la confiance qui nous a été faite par l'auteur.

Il y a très exactement un an, nous prenions la décision de doubler le nombre de nos pages — et notre prix [illegible]te — afin de laisser à « L'Express » la physionomie [illegible]es débuts tout en élargissant les domaines très divers où s'exercent l'intérêt et la curiosité de nos lecteurs.

Douze mois de travail avec des hauts et des bas, des erreurs et des réussites, nous permettent de penser aujourd'hui : mission remplie. Mais non terminée...

QU'AUTOUR du plus grand polémiste de notre époque, François Mauriac, viennent s'exprimer, lorsqu'ils le souhaitent, les hommes les plus différents ; que Jean-Paul Sartre et André Malraux se succèdent dans « L'Express », mais aussi les scientifiques éminents, les grands hommes d'Etat étrangers, les hommes politiques français sincères, et tous ceux qui ont quelque chose à dire, c'est notre rôle permanent.

Le supplément que nous publions aujourd'hui traduit une part de l'immense effort d'un homme pour faire accéder au domaine de la culture tous ceux qui veulent l'atteindre et de l'effort accompli par « L'Express » avec des moyens techniques nouveaux pour appuyer cette entreprise.

Nous souhaitons pouvoir le renouveler et continuerons à emprunter toutes les voies par lesquelles peuvent se multiplier la connaissance, l'information, la libre diffusion des idées, tout ce par quoi chacun de nous peut élargir son univers et aiguiser sa réflexion.

Aujourd'hui, l'homme en face de l'art. Demain, l'homme en face de l'automatisme, problème que posent tragiquement les trains fous de Chantonnay, de Bollène et de Nozières... Le président de la S.N.C.F., Louis Armand, a accepté, pour « L'Express », d'affronter le débat avec un grand médecin spécialisé dans l'étude des mécanismes humains mis en question. Nous publierons ce débat la semaine prochaine.

Et bientôt les résultats officiels de l'enquête de la « Nouvelle Vague », rassemblés dans un grand numéro spécial, diront comment la jeunesse ressent le silence poignant de la France et diront aussi l'attitude des moins de 30 ans face à leurs problèmes quotidiens : gagner sa vie et ne pas la perdre, aimer et être aimé, se nourrir, se loger, s'instruire. Espérer.

L'Express

P.-S. — Certains souhaiteront peut-être donner à leurs proches, à leurs amis, ce « document Malraux » en couleurs, tout en conservant pour eux l'exemplaire qu'ils auront acheté. Nous avons donc prévu de pouvoir le leur fournir séparément, ainsi qu'à nos lecteurs recevant outre-mer ou à l'étranger les éditions de « L'Express » imprimées sur papier avion, dans lesquelles il nous était impossible d'encarter notre supplément (voir p. 35).

Surtout s'ils sont ministres

C'est seulement un appel que je voudrais lancer à tous les anciens de Buchenwald, même et surtout s'ils sont ministres.

Je voudrais qu'ils se remémorent notre état d'âme, à tous, lorsque, rentrant du travail, nous franchissions la célèbre porte du camp où nous lisions :

« Recht oder unrecht, das ist mein Vaterland ».

J'espère qu'aucun n'a changé d'avis...

Jean BACHELET,
Montceau-les-Mines.

La « Nouvelle Vague » d'autrefois

Dans l'ensemble, vous critiquez la gestion gouvernementale (avec raison) ; vous relevez les scandales qui sont, hélas ! devenus monnaie courante ; vous montrez les fausses promesses faites par les candidats socialistes ; vous faites toucher du doigt les contradictions économiques actuelles, etc.

Et alors ? Je trouve tout cela bien stérile puisque la grande masse est devenue amorphe et accepte des salaires de famine (32.000 fr. de début à un postier) ; les mensonges de Guy Mollet (guerre de Suez) ; l'augmentation de 98.000 fr. par mois pour nos parlementaires, parce qu'il existe, dit-on, une loi de similitude avec les conseillers d'Etat, alors que la loi de péréquation intégrale pour les pensions est truquée ; les subventions pour l'alcool pendant qu'on incite les anciens combattants à immoler sur l'autel de la patrie leur petite retraite de 3.000 fr.

Les jeunes peuvent toujours s'aligner et critiquer les anciens. Nous avons tout de même fait le 6 février 1934.

Aujourd'hui, les moins de trente ans se contentent de pleurer leurs misères dans la « Nouvelle Vague ».

Vous oubliez simplement que le pouvoir ne se sollicite pas : il se prend...

Richard SOUVANT,
Paris.

Qui voudra comprendre ?

La grande misère du peuple de France actuellement, c'est cette perte de confiance en tous les hommes qui, directement ou indirectement, touchent à « la politique » ; cela se traduit par les formules combien de fois entendues et ressassées : « Ils se valent tous », « On prend les mêmes et on recommence ». Mais qui nous sortira de notre ornière ? Aurons-nous droit à une autre expérience Mendès France ? Ou sommes-nous destinés à tomber de plus en plus bas ? Qui voudra comprendre que le peuple n'est pas fait que d'ivrognes, d'inconscients et de mordus du volant, mais qu'il ne prend ces divers visages que parce qu'il n'a pas trouvé les guides loyaux qui sauront lui redonner conscience de sa dignité d'homme.

A. TRAINCHOT,
Cormeilles-en-Parisis.

Je suis Algérien

Algérien, je suis fier de la réponse faite par le monteur électricien de Constantine à la « Nouvelle Vague », à laquelle j'ai d'ailleurs moi-même participé.

Je suis étudiant à la Faculté de Rennes où je prépare mathématiques générales. Je me suis inscrit parce qu'il fallait faire quelque chose, mais où cela va-t-il me mener ? Je voudrais faire un ingénieur sorti de « Supélec » ; pour cela, il me faut quatre années de licence et deux ans d'école, le service militaire en plus. Je vais me retrouver avec une situation à vingt-huit ans sans perdre une seule année (j'en ai vingt). Il y a, bien sûr, l'admission par voie de concours, mais je suis déjà trop vieux pour m'y lancer. Une situation à vingt-huit ans. Je ne m'en suis jamais senti le courage, même pour l'Algérie. C'est pourquoi je suis tenté de dire tout de suite : « Non ! ».

Mais seulement, il y a des gens qui se remuent et qui s'occupent de nous. C'est pourquoi j'ai repris un peu d'espoir, et pour cet espoir, merci à MM. Zamansky, Lichnerowicz et Glangeaud, et aux autres qui travaillent avec eux.

Je me considère comme Algérien parce que je sais que c'est là-bas que je pourrai être le plus utile, si toutefois un jour j'arrive à une situation. Je tiens tout de suite à dire que je n'ai aucune haine contre la France, simplement de l'indifférence et du mépris pour ses gouvernements, mais beaucoup d'amitié pour les Français, les vrais. Pour ma part, je n'ai jamais manqué de rien, tout comme ce monteur électricien, sauf de mon père quand on l'a emprisonné pendant deux ans sans le juger parce que c'était un ancien nationaliste (on s'est d'ailleurs servi d'un motif tout différent : collaboration, qui ne tenait plus debout ; et, s'il avait tenu, pourquoi un jugement douze ans après ?). Mais j'ai honte d'être le complice d'un pays — puisque je vis sur son sol — qui, pendant plus d'un siècle, a exploité un pays sans en faire bénéficier ses habitants, et qui aujourd'hui, comble de l'hypocrisie, s'acharne à démontrer le contraire. Au lieu de réparer les fautes, les gouvernements en font de plus monumentales.

Je serais tellement plus heureux si, un jour, l'Algérie et la France pouvaient s'entendre en toute liberté : un problème angoissant pour moi : l'Algérie ou la France ? serait résolu, parce que, quoique de sentiments et de caractère algériens, je n'oublie pas que la France m'a nourri, habillé, instruit. Et l'ingratitude, tout comme l'hypocrisie, est un sentiment que je ne veux pas connaître. En ce moment, je ne fais que prendre parti pour celui qui est dans son droit.

L. K.,
Lorient.

Une guerre inutile

En Indochine, la négociation qu'on nous offrait en 1946 aurait maintenu ce pays dans l'Union Française. Après sept ans d'une guerre inutile (sauf pour les trafiquants), il fallut négocier pour éviter une capitulation totale. En d'autres temps, le dossier de cette aventure aurait eu sa conclusion en Haute-Cour, ce qui eût éveillé la conscience populaire qui ne mesure pas actuellement la gravité du problème algérien ni celle du problème financier. (...)

En Algérie, une négociation à temps, des réformes et non des promesses, un fédéralisme respectant les statuts musulman et européen depuis longtemps imbriqués l'un dans l'autre, auraient assuré la permanence d'un lien solide avec la France. Le manque d'imagination, la fureur raciale, et, pour tout dire, la malfaisance des droites, risquent de nous conduire à une dépossession morale de l'Algérie et, pratiquement, à un accaparement de ses promesses d'avenir par les trusts internationaux.

J. S.
Lons-le-Saunier.

M. de Montherlant et l'Algérie

Ne croyez-vous pas qu'il serait intéressant de reproduire périodiquement en exergue de vos informations sur l'Algérie, ces phrases de M. Henry de Montherlant dans *Le Maître de Santiago* (acte I, scène IV) :

« Cela est tellement puéril... Et tellement *absurde*. Vouloir changer quelque chose dans les territoires conquis, quand il est si urgent de réformer la France elle-même ; c'est comme vouloir changer quelque chose dans le monde extérieur, quand tout est à changer en soi. Et *tellement vain*. Les jeunes s'occupent de gagner de nouvelles possessions, qu'ils ne sauraient pas comment administrer ni comment défendre, qui, loin de leur donner de la force, les affaibliront, et qu'enfin ils perdront piteusement, après avoir reçu un comble d'ennuis.

« Car nous les perdrons. Les colonies sont faites pour être perdues. Elles naissent avec la croix des morts au front. »

Professeur Charles PLATRIER,
Paris.

(Suite du courrier page 35.)

Tirage des I P R
Raymond Séguin
10, r. du Faub.-Montmartre,
PARIS

Composition de TYPO-ELYSEES
91, avenue des Champs-Elysées - PARIS

Dans ce numéro :

- Courrier .... pp. 2 et 35

Les affaires françaises

- La nation .... p. 3
- Gouvernement : Une surprise pour M. Gaillard, par *Jean Daniel* .... p. 3
- Correspondances Express. p. 4
- Forum : Le glas sonne à Tunis, par *Maurice Duverger*. L'idée de la dissolution, par *Pierre Viansson-Ponté*.. p. 6
- Afrique du Nord : La rencontre de Rabat .... p. 7
- Grèves : A quoi rêvent les fonctionnaires ?............... p. 7
- P. C. : « L'Etincelle » suspendue. .... p. 8
- **Document : Ce que l'on cache, par *Pierre Mendès France*. pp. 9, 10, 11**

Les affaires étrangères

- Correspondances Express. p. 12
- Atlantique : Politique commune, mais comment ? par *Michel Bosquet* .... p. 13
- Little Rock et le Spoutnik, *par Clara Boothe Luce*, p. 14
- Espagne : Franco découvre les Russes .... p. 15

[illegible]

- Accidents : Quel mal ronge la S.N.C.F. ? .... p. 16

Alors... raconte

- Circulation, Prix, Chirurgie, Nouvelle Vague .... p. 21
- **La métamorphose d'André Malraux, par *Françoise Giroud*. pp. 17, 18, 19, 20**

Arts

- La Semaine, Peinture, Documents, La cote, *par Jean-François Chabrun* .... p. 22

Paris en parle

- La Semaine, Musique .... p. 23
- Opéra-bouffe, par *Alexandre Arnoux*.............. p. 22
- Au théâtre : Nous avons tous deux amours, par *Robert Kanters*. .... p. 24
- Au cinéma : Rose et noir, par *J.-P. Vivet* .... p. 25

Lettres

- La Semaine, Confession.. p. 27
- Romans français : La vie est-elle laide ? par *Madeleine Chapsal*. p. 27
- Littérature étrangère: L'écrivain le plus inconnu du XXe siècle, par *François Erval* ...... p. 28
- Mémoires, La cote, Le choix de « L'Express » .... p. 29

Cadeaux

- Les exclusivités de Madame Express .... pp. 30, 31

Madame Express

- Cheveux, Cette semaine Madame Express .... p. 32
- Education, Recette ...... p. 34

Et

Une stabilité mortelle, par *François Mauriac*. p. 36

VOTRE VOITURE
votre femme et vous serez les bienvenus chez
BRUNSWICK
62, boulevard de Strasbourg
GRAND PARKING PRIVE
dans l'immeuble

INCIDENT DANS UN CABARET
Miss A. Mourre, l'une des trois vedettes du célèbre trio vocal américain A. Mourre, D. Lyce, E. Org, avait perdu un clip de grande valeur dans un cabaret montmartrois. Un maître d'hôtel avisé le retrouva sous une banquette en s'éclairant avec un boîtier Wonder. La pile Wonder ne s'use que si l'on s'en sert.

Si vous voulez changer de voiture, vendez-la grâce à une Petite Annonce de « l'Express ». Elle aura 300.000 lecteurs

LA SEMAINE

● **LES AFFAIRES FRANÇAISES.** — **La vie est dure pour M. Gaillard : il y a les impôts qu'il faut faire accepter par ceux qui n'acceptent que la guerre. Il y a la livraison d'armes anglo-saxonnes à la Tunisie. Que va dire, à M. Dulles, M. Pineau ?... Il sait trop de choses. Et il les a toutes dites à M. Gaillard. — C'est un coup de glas pour l'Union Française, écrit Maurice Duverger. — Mais la rencontre Bourguiba-roi du Maroc pourrait encore donner des résultats. — Les vraies raisons de la situation économique, Pierre Mendès France les a clarifiées en une demi-heure devant l'Assemblée. Son discours, que l'on trouve ici, exprime ce qu'on s'efforce de cacher à l'opinion. — La crise continue : comment en sortir ? Les états-majors politiques pensent à la dissolution. Est-elle possible, et comment ?**

● **LES AFFAIRES ETRANGERES.** — **Crise de confiance à l'O.T.A.N. Accord sur un seul point : la guerre d'Algérie reste l'obstacle à l'unité occidentale. Mais chaque membre de l'Alliance atlantique se demande si ses partenaires seraient prêts à risquer la destruction pour le protéger. — Deuxième effet du Spoutnik : les Russes ont droit aux éloges officiels de Franco, toujours sensible à la raison du plus fort. — Aux Etats-Unis, Clara Boothe Luce annonce à ses compatriotes qu'ils viennent de subir deux défaites graves.**

● **ANDRE MALRAUX.** — **André Malraux a confié à « L'Express » l'introduction à « La Métamorphose des Dieux », son prochain ouvrage. C'est un document exceptionnel illustré de photos en couleurs (que nous nous excusons de ne pouvoir encarter dans toutes les éditions qui partent par avion. Mais nos lecteurs peuvent nous en demander l'envoi séparé). Des « Conquérants » à « La Métamorphose des Dieux », de la révolution à l'art, y a-t-il eu une métamorphose d'André Malraux ? Françoise Giroud présente le Malraux d'hier et d'aujourd'hui.**

● **LES TRAINS FOUS.** — **Cinq catastrophes en cinq mois. Que se passe-t-il donc à la S.N.C.F. ? Le débat s'ouvre seulement.**

● **ALORS... RACONTE.** — **Nne nouvelle maladie nerveuse sévit en Amérique, provoquée par les mensurations de Marilyn Monroe. Les médecins réunis en congrès la soignent à la vinylite. Mais celle-ci subit aussi les outrages du temps.**

● **LETTRES.** — **Drogues, suicides, meurtres : aussitôt pensé, aussitôt fait. C'est le roman français de la semaine. — Un chef-d'œuvre difficile et inconnu de ce demi-siècle ; c'est le roman étranger à connaître. — Mais les prix et leurs méfaits vont envahir l'actualité. « L'Express » vous donne la cote au départ, et son choix pour les quatre grands prix de la saison.**

● **PARIS EN PARLE.** — **La persévérance de Juliette Gréco mérite récompense. Mais sa publicité choquerait les moins délicats. — Un opéra bouffe va être créé. Qu'est-ce que c'est ? Alexandre Arnoux répond. — Au théâtre, le brillant exercice de style d'un brillant élève, Robert Brasillach, dont le martyre ne doit pas être confondu avec du génie ; une parade très réussie au T.N.P. et une belle pièce austère qui fait du bien. — Au cinéma, on oscille de la bibliothèque rose à la série noire. — Au concert, une messe géniale et un soprano célèbre, mais victime des transports aériens. — Bonne semaine pour les arts : Kandinsky, Fautrier, etc. Une Bible de la peinture est publiée. Et l'Amateur-Express a rôdé pour vous.**

LES AFFAIRES FRANÇAISES

LA NATION

Le Marie-Antoinette de la République

DANS sa courte existence, le gouvernement aura, en deux semaines, fermé bien des portes et accumulé pour l'avenir plus de difficultés nouvelles que son prédécesseur pendant l'été.

1 Proposant à l'Assemblée nationale un projet de loi-cadre pour l'Algérie en retrait sur celui de M. Bourgès-Maunoury, le gouvernement Gaillard a renoncé à toute tentative, dans l'immédiat au moins, susceptible de modifier l'état d'esprit de la population algérienne.

Le chemin parcouru, à rebours, entre le premier projet et le second (sur l'application du collège unique, sur les pouvoirs réels confiés aux organes politiques locaux, sur la durée de la période de « pacification », etc.) représente pour l'armée de la rébellion une victoire de propagande qui fera sans doute plus de mal à la France que les tracts du F.L.N. L'idée même d'une loi-cadre est ainsi dévaluée, ce qui rendra plus délicate encore la solution qu'il faudra trouver un jour.

LA PLACE DE LA FRANCE (U. P.)
De plusieurs côtés on prépare la succession du régime.

2 Présentant à l'Assemblée un projet financier homéopathique, sans aucun plan d'ensemble, le gouvernement a manqué une chance qu'il avait, avec un technicien des Finances à sa tête, d'éviter peut-être encore l'avalanche inflationniste. Et en décidant, dans la même semaine, de laisser les prix « s'ajuster » et de donner libre cours, pratiquement, aux salaires, il a remis l'évolution économique au hasard et livré le sort de la monnaie aux circonstances, qui ne sont pas bonnes.

3 Renonçant à coordonner son action avec ceux qui restent des amis de notre pays, à Tunis et à Rabat, en ignorant la rencontre spectaculaire Bourguiba - Mohamed V, au lieu de l'orienter et de l'utiliser, M. Félix Gaillard et ses ministres ont pris la lourde responsabilité d'isoler la France à l'O.N.U. et de compromettre la construction indispensable, encore possible, d'une communauté franco-africaine.

4 Le « style » d'un gouvernement s'imprime dans l'esprit public en quelques jours. Celui du gouvernement Gaillard aura été marqué en moins de deux semaines par la passivité.

De l'affaire des armes à la grève des services publics, à chaque instant il a donné l'impression d'être pris de court par des événements imprévus, soumis à des pressions contradictoires et docile aux plus immédiates.

5 Et ce spectacle décevant, donné par un homme jeune, disposant de ce qu'il a appelé un « *gouvernement de majorité* », répand dans l'opinion un mépris certain du régime que chacun, à sa manière, se presse d'exploiter.

En quelques jours, M. Soustelle a appelé les Français à la guerre contre la Tunisie (« *d'ores et déjà belligérante contre la France* »), à la rupture de l'alliance occidentale (« *il faut avoir le courage de lutter contre elle, car elle n'est plus qu'une imposture* ») et à se donner, pour tout cela, ce qu'il appelle « un gouvernement fort ».

M. Poujade, reprenant les mêmes thèmes, convoque les Français à l'union derrière « *de Gaulle et Juin... qui peuvent parler fort* ». Et, à Alger, M. Robert Lacoste a pris, pour la première fois, la parole au nom « des Algériens » pour « maintenir la France » : « *Algériens,* a-t-il proclamé, *notre devoir est simple... notre jeune et ardente armée, notre police, notre administration, toutes nos forces vives d'Algérie, doivent... avancer l'heure de la solution française. Voilà notre but.* »

∴

Ainsi le glissement de la vie publique française semble s'être accentué en ces deux semaines autant ou davantage que dans tous les mois qui les ont précédées, mais qui — il est vrai — les avaient préparées.

Comment un homme averti, connaissant la dynamique d'un gouvernement qui veut que l'impulsion soit donnée dès le départ ou jamais, comment un homme aussi doué, aussi libre d'agir, a-t-il pu gâcher cette nouvelle occasion ?

C'est sans doute que l'agréable représentant du régime, à qui a été confié le pouvoir, n'a eu ni vraiment le goût ni sans doute la possibilité, malgré sa compétence, de connaître les problèmes du pays. Un jour peut-être, le « *Audin, qui est-ce?* » qui a échappé au chef de l'exécutif républicain marquera une étape de l'histoire de France — symbolique et célèbre comme l'illustre apostrophe de la jeune et insouciante Marie-Antoinette.

GOUVERNEMENT

Une surprise pour M. Gaillard

● ***M. Dulles arme-t-il les fellagha algériens par l'entremise de la Tunisie ? Le Gouvernement français — indigné et surpris — l'en accuse. Surpris ?...***

DANS l'avion qui le menait vers Washington, où il allait retrouver M. Foster Dulles, M. Christian Pineau, mardi dernier, a pu consulter à loisir le dossier, très épais, constitué par ses collaborateurs. Dans ce dossier, soulignées au crayon rouge, les déclarations de M. Jacques Soustelle (« *S'il y a encore des jeunes gens qui tombent de l'autre côté de la Méditerranée, nous le devons à M. Dulles* »), de M. Georges Bidault (« *Il faut que la France révise sa politique avec les Etats-Unis : qu'adviendrait-il si la France devait armer Cuba ou Porto-Rico ?* »), de M. Michel Debré, etc.

Depuis le 12 novembre, jour où les Etats-Unis et l'Angleterre ont livré 500 fusils et 400 armes automatiques à la Tunisie, le gouvernement a posé publiquement la question : Comment des alliés ont-ils pu, *sans même prévenir*, livrer des armes à un pays qui aide ceux qui nous combattent en Algérie ?

Pour le président du Conseil français, ce qui a été le plus insuppor-

(*Suite en page 5.*) →

Vous vous lavez les dents matin et soir, mais il est plus important encore de vous laver les reins. Un grand verre d'EVIAN au réveil, un autre en vous couchant et.... vous serez toujours en forme.
EVIAN
Si pure ! Si légère !

CORRESPONDANCES EXPRESS

AUDIN... QUI EST-CE ?

● L'affaire Audin prend, dans les milieux universitaires, des proportions qui inquiètent vivement le ministre de l'Education nationale, M. Billères. Chaque jour, de nouvelles pétitions lui sont soumises et il ne reçoit guère de visiteurs qui ne lui demandent d'éclaircir au plus tôt les conditions dans lesquelles le jeune chargé de cours de la Faculté des Sciences d'Alger a « disparu » après son « interrogatoire » par les parachutistes.

M. Billères vient de faire une démarche auprès du président du Conseil pour lui demander de s'occuper personnellement de cette affaire. M. Félix Gaillard lui a répondu qu'il ne savait pas qu'il y avait une « affaire Audin »... mais qu'il allait « s'informer ».

VIN : HAUSSE DE 140 %

● Le cours du vin à la production a atteint à la fin de la semaine dernière, sur le marché de Béziers, 660 francs le degré-hecto (c'est-à-dire 66 francs le litre pour un vin de 10 degrés) et même 700 sur d'autres marchés méridionaux. Par rapport au prix de mars 1956 (270 francs), la hausse est donc de 140 %.

Au détail, les prix s'alignent avec un certain retard. Un litre de vin ordinaire à 10 degrés coûtait, à Paris, 72 francs en mars 1956 ; il s'établit actuellement à 108 francs, soit 70 % d'augmentation. De nouveaux relèvements sont attendus en décembre.

Explication officielle : les intempéries, puis la maladie, ont détruit une partie de la récolte qui ne représente que 30 à 35 millions d'hectolitres au lieu de 60 en année normale dans la métropole et 16 millions au lieu de 20 en Algérie.

Conséquences immédiates : l'indice des prix de détail (179 articles) enregistre la hausse à raison de 0,6 point pour 10 francs d'augmentation par litre de vin. Le commerce des vins est désorganisé. La hausse est insuffisante pour pallier les difficultés des petits producteurs, les pertes de production. Des importations massives, en devises, sont envisagées pour « casser les cours ». Et pourtant une crise de mévente suivra la prochaine récolte, si elle est normale. Ainsi, la hausse ne profite qu'à quelques très gros producteurs et aux stockeurs. Le cas du vin est très significatif du désordre qui règne dans les structures économiques françaises.

FUSION DE TROIS ORGANISATIONS DE GAUCHE

● Les 7 et 8 décembre s'effectuera probablement la réunion en une seule formation de trois organisations : Jeune République (J.R..), Mouvement de Libération du Peuple (M.L.P.) et Nouvelle Gauche. La fusion, longtemps discutée, semble maintenant acquise. Voici comment elle se déroulera :

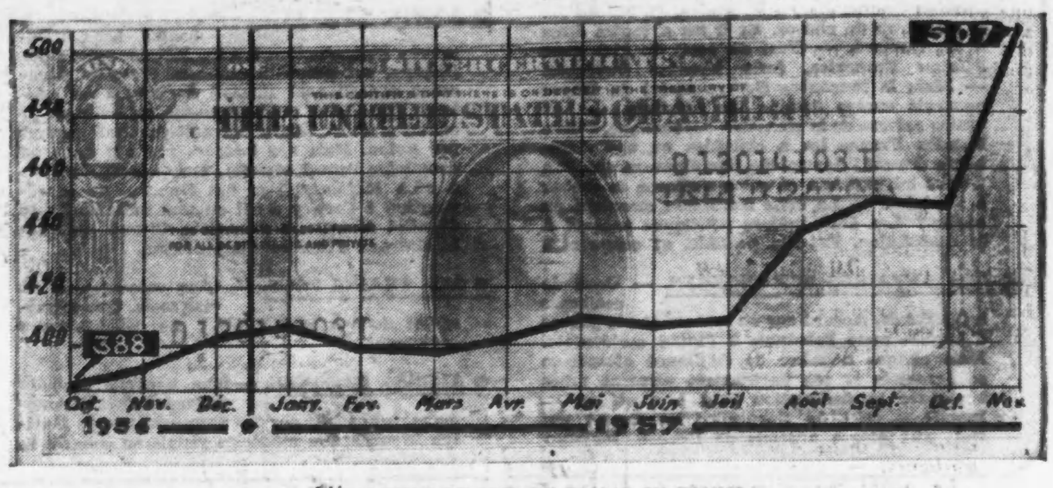
Le 7 décembre, chacun des trois mouvements réunira son congrès national pour fixer définitivement les conditions mises à la fusion, désigner ceux de ses leaders qui le représenteront dans la nouvelle direction et adopter son programme.

Le 8, les délégués siégeront ensemble pour la première fois en « congrès de fusion ». Ces assises ratifieront le choix des mouvements. Il est déjà entendu que trois secrétaires généraux (un par organisation) administreront le nouveau parti pendant un an et que son Bureau Politique comprendra au départ huit représentants de chaque organisation.

Les secrétaires généraux actuels des mouvements, MM. Claude Bourdet (Nouvelle Gauche), Camille Val (J.R.) et Alvergnat (M.L.P.) s'effaceront pour céder la place à de nouveaux dirigeants. Toutefois, ils siégeront au « Bureau Politique ».

Le congrès devra ensuite adopter un programme commun. Dans ce but, la Jeune République prépare un Manifeste, dont la rédaction a été confiée à M. Georges Lavau, professeur à Grenoble. Un débat s'engagera.

Principale source de difficulté : le « style politique » de la J.R., organisation de cadres, n'est pas le même que celui du M.L.P., dont la base ouvrière est révolutionnaire et s'intéresse peu aux problèmes de gestion. Mais le désir de représenter, par la fusion, une surface politique plus grande, l'emportera.



L'ÉVOLUTION DU PRIX DU DOLLAR EN FRANCS
(Le cours indiqué est le maximum enregistré chaque mois)

LE SYSTEME BARRACHIN : L'ARRONDISSEMENT + LA PROPORTIONNELLE

● Un des leaders modérés, M. Edmond Barrachin, député et ami de M. Roger Duchet, secrétaire général des Indépendants, vient de déposer un projet de réforme électorale.

Dans la précédente législature, M. Barrachin avait déjà présenté une proposition de mode de scrutin. Très complexes, les modalités qu'il préconisait s'inspiraient largement du « système Coty ». C'était un scrutin majoritaire départemental à deux tours, avec fusions et apparentements des listes entre les deux tours.

Depuis, il a perfectionné. Dans le nouveau projet qu'il s'apprête à déposer, les deux systèmes électoraux qui s'affrontent à l'Assemblée (scrutin d'arrondissement et représentation proportionnelle) seraient simultanément utilisés. Le jour des élections, les citoyens trouveraient deux urnes. Dans la première, ils voteraient pour un candidat, dans la seconde, pour un parti. Trois cents députés seraient ainsi élus au scrutin majoritaire d'arrondissement et trois cents, sur des listes nationales, selon le système de la représentation proportionnelle intégrale. Tous les leaders placés en tête des listes nationales seraient assurés de leur réélection.

Le « système Barrachin » est le fruit des études entreprises par les modérés pour trouver le mode de scrutin qui leur serait le plus favorable en cas de dissolution.

(Interpresse.)

M. EDMOND BARRACHIN
Le système B

LA BOURSE EST NERVEUSE ET SCEPTIQUE

● Jeudi dernier (14 novembre), le dollar a coté 507 francs à la Bourse de Paris. C'est le cours le plus haut enregistré depuis près de neuf ans (janvier 1949 : 520 francs). En même temps, les cours de l'or ont approché ceux qui avaient été atteints au début de 1952. La hausse enregistrée sur le marché de l'or (tout au moins pour le « napoléon ») est de 70 % depuis l'été 1955. Le mouvement, aussi bien sur l'or que sur le dollar, s'est développé en fait depuis un an (voir le tableau ci-dessus) et s'est brusquement accéléré depuis le mois d'octobre.

La nervosité persistante de la Bourse malgré le repli des cours enregistré au début de la semaine s'explique par deux incertitudes fondamentales :

1. Une politique sérieuse de lutte contre l'inflation sera-t-elle rapidement entreprise ? C'est parce que le premier examen des projets financiers de M. Gaillard avait fait apparaître la fragilité de la nouvelle majorité que les cours de l'or et des devises ont reflété si aisément des rumeurs alarmistes.

2. Le gouvernement est-il en mesure d'affronter l'option fondamentale entre une solution du problème algérien et l'installation dans le pays d'une économie de guerre ? Les baisses assez sensibles subies par presque tous les titres de pétrole (alors que la tendance générale sur les valeurs mobilières restait ferme et que l'or et les devises atteignaient des cours-records) semblent traduire le scepticisme de l'opinion.

M. GAILLARD VU PAR LE FOREIGN OFFICE

● Le porte-parole officiel du ministère anglais des Affaires étrangères a donné, le soir du 15 novembre, une conférence de presse. Voici un extrait du compte rendu de Don Cook, correspondant du « Herald Tribune » :

« En ce qui concerne les livraisons d'armes à la Tunisie, a déclaré officiellement le porte-parole du Foreign Office, elles n'affecteront pas d'un « iota » l'issue de la crise algérienne. Le gouvernement français se paie simplement le luxe de tomber à bras raccourcis sur les Britanniques et les Américains afin de distraire son opinion publique et parlementaire d'une crise française extrêmement aiguë... Il ne serait pas prudent de notre part de dire que le gouvernement ne tombera probablement pas ; car, par pure perversité, il tiendrait alors à nous infliger un démenti. »

UN MODELE : LA LOI PINAY

● Pendant une nuit entière, les députés modérés ont combattu pour obtenir l'abandon ou la modification des dispositions prévues par le gouvernement pour réprimer les hausses de prix illicites.

L'un d'eux, M. Jean Moreau, assurait, fort de son expérience d'ancien secrétaire d'Etat au Budget, que les lois en vigueur suffisaient à réprimer la fraude et citait en particulier des textes de 1952 pris par M. Pinay.

Vérification faite, on s'aperçut que ces lois existent en effet, mais qu'elles n'ont jamais été exécutées : aucun décret d'application n'a été promulgué par le gouvernement Pinay.

(*Suite de la page 3.*)

table c'est la surprise. C'est d'avoir été mis devant le fait accompli.

Il a témoigné cette surprise avec une sincérité telle que tous ceux qui savaient depuis longtemps que l'affaire des livraisons d'armes avait fait l'objet de conversations constantes entre l'Amérique et la France, ont pensé que M. Christian Pineau avait eu de singuliers secrets pour son président du Conseil.

La version Pineau

En fait, M. Pineau avait dit tout ce qu'il savait. Et publiquement. C'est de la tribune même de l'Assemblée nationale que le ministre des Affaires étrangères de M. Bourgès-Maunoury faisait, le 1er octobre 1957, la déclaration suivante :

« La demande tunisienne ne porte que sur l'équipement en armes légères d'un bataillon de l'armée régulière tunisienne, c'est-à-dire la fourniture d'un millier de fusils et de fusils-mitrailleurs.

Le gouvernement tunisien a d'abord demandé ces armes à la France, mais en raison de détériorations regrettables des rapports entre les deux pays, et bien qu'aucune arme provenant des unités régulières tunisiennes n'ait été saisie dans les mains des rebelles, le gouvernement n'a pas cru devoir donner une réponse affirmative.

La Tunisie s'est alors adressée à d'autres pays occidentaux qui, après avoir consulté la France, n'ont pas donné suite à cette affaire.

La Tunisie fit alors connaître qu'elle s'adresserait à des puissances orientales. Cette nouvelle suscita une vive émotion chez nos alliés qui, craignant de voir les instructeurs soviétiques accomplir en Tunisie la même besogne qu'en Syrie, décidèrent un nouvel examen de la question (...). Le gouvernement a posé alors la question des garanties à obtenir, afin que les équipements ne soient ni détournés au profit de la rébellion ni utilisés contre les troupes françaises en Tunisie. »

Cette déclaration, que personne n'a rappelée (pas même son auteur), fait le point exact de la situation. Tout y est, à vrai dire, et aujourd'hui même, les Tunisiens, les Américains et les Anglais ne disent rien d'autre, à un mot près, que ce que disait M. Pineau le 1er octobre dernier. M. Gaillard ne pouvait pas avoir oublié cette déclaration : il était le collègue de M. Pineau dans le ministère de M. Bourgès-Maunoury.

Garantie obtenue

Déjà, il faut noter un point, c'est que, pour des raisons *atlantiques*, le gouvernement de M. Bourgès-Maunoury savait qu'il ne pourrait pas plus longtemps demander à l'Italie, à la Belgique, à l'Amérique et à l'Angleterre de refuser des armes à la Tunisie. La seule restriction avait trait aux garanties que la France entendait obtenir des Tunisiens quant à l'éventualité d'une livraison d'armes aux combattants algériens.

Or, cette garantie a été obtenue.

Le 28 octobre, jour où M. Guy Mollet a tenté de former un gouvernement, une délibération a eu lieu sur cette question.

Au cours d'un conseil des ministres virtuels, M. Guy Mollet, faisant état de cette garantie, a consulté tout le monde. Chacun a été d'accord avec le président du Conseil pressenti pour décider qu'il valait mieux que ce soit la France qui prenne l'initiative de la fourniture d'armes à la Tunisie. M. Guy Mollet déclara que « cette affaire était urgente ». Tout le monde en convint. Tout le monde, y compris M. Félix Gaillard qui était alors l'un des ministres de M. Guy Mollet...

Il y a un fait plus important encore. Le mardi 12 novembre, jour critique des livraisons d'armes, M. Christian Pineau avait une très longue conversation avec l'ambassadeur de Tunisie à Paris, M. Masmoudi. L'entretien n'était pas spécialement consacré aux affaires d'armes, mais il en fut question. Pas un seul moment, et contrairement à ce que devait déclarer jeudi dernier la radio nationale française, il ne fut question ou des hésitations de la France à livrer des armes à la Tunisie, ou d'une confirmation de la garantie de M. Bourguiba de ne pas livrer d'armes aux rebelles. M. Christian Pineau déclara en tout et pour tout que la France voulait avoir le monopole de ces livraisons. Il le disait d'ailleurs de façon fort courtoise, exprimant un vœu plutôt qu'une condition. Tout paraissait aller bien. Le climat était loin d'être au drame, bien que M. Pineau eût informé M. Masmoudi qui d'ailleurs l'ignorait, que l'Espagne s'apprêtait à fournir à la Tunisie 6.000 fusils et 3.000 fusils-mitrailleurs.

Ce même jour, M. Pineau assiste à un Conseil des Ministres extraordinaire réuni pour discuter de la décision prise par les Etats-Unis et l'Angleterre d'envoyer des armes à la Tunisie le soir-même.

Deux jours avant ?

M. Gaillard déclare qu'il n'a été mis au courant de cette décision qu'en tirant « un par un les vers du nez » à l'ambassadeur des Etats-Unis *deux jours avant*. M. Lacoste est opposant, mais MM. Max Lejeune et Chaban-Delmas réclament une action énergique et le rappel de nos ambassadeurs. A cette thèse s'opposent MM. Pflimlin, Bonnefous, Maurice Faure, Claparède et, assez timidement, M. Christian Pineau, pourtant le mieux informé de ce Conseil. Le président Coty appuie très fermement ces derniers. A la surprise générale, les modérés ne sont pas du tout excités; ils sont, certes, anti-anglais, car ils accusent la Grande-Bretagne de vouloir mettre la main sur le pétrole du Sahara et de prétendre faire entrer Bizerte aux côtés de Malte dans leur zone stratégique, mais ils ne veulent pas de rupture avec les Etats-Unis. M. Max Lejeune agite la question de la livraison de 2.000 fusils par l'Egypte à la Tunisie. Cette question fait alors l'unanimité : on décide de proposer aux Anglo-Américains une action commune auprès de Bourguiba pour qu'il refuse « les armes de l'Est ».

M. Pineau se tait, bien que sur l'affaire des armes égyptiennes il sache tout. Il sait qu'un jour de septembre dernier, M. Bourguiba à qui successivement la France, la Belgique, l'Italie, l'Angleterre et l'Amérique avaient refusé des armes, fit une déclaration dans laquelle il protesta contre cette volonté d'asphyxie que lui paraissait avoir l'Occident à l'égard de la Tunisie et dit qu'il serait peut-être obligé d'accepter des armes d'où qu'elles viennent.

Aussitôt, la Tchécoslovaquie et l'Egypte firent des propositions dont le président tunisien se servit bien entendu auprès des Américains. Il fit attendre les Tchèques, mais le colonel Nasser lui fit savoir que l'Egypte voulait faire « un cadeau » de 2.000 fusils à la Tunisie. La remise de ces armes devait être accompagnée d'une cérémonie de propagande que M. Bourguiba refusa. Après de longs entretiens qui s'étalèrent sur plusieurs semaines, l'Egypte consentit à un envoi discret et le compromis fut accepté.

Les 60 voix

Mais alors comment expliquer que M. Gaillard ait manifesté une telle surprise ? D'abord parce que M. Gaillard qui connaissait parfaitement la gravité de l'affaire des armes, puisqu'elle avait fait tomber un gouvernement, celui de M. Bourgès-Maunoury, dont il avait été ministre, avait négligé de s'en occuper dès son arrivée à la Présidence du Conseil. Il savait qu'elle mettrait en question sa majorité. Et ce, bien que le lendemain même de son investiture, il eût reçu l'ambassadeur des U.S.A. qui l'entretint de cette question.

Ensuite, parce qu'il était lui-même en difficulté, il y a quelques jours, sur sa politique financière et économique. Il craignait les modérés. Or, ce n'est pas au moment où l'on fait tout pour démontrer que l'heure est grave, que la France est lâchée par ses alliés, qu'il lui faut, héroïque et solitaire, lutter sur tous les fronts, que les modérés (les fameuses « soixante voix à droite ») pouvaient prendre la responsabilité d'une crise.

Sans doute en Conseil des Ministres, les modérés ne se sont-ils pas montrés les plus farouches. Mais le climat d'alerte était constitué. De plus, le président Paul Reynaud devait dégager la ligne de conduite du gouvernement dans une déclaration qu'il fit le 15 novembre :

« L'histoire de la remise d'armes à la Tunisie est une vieille histoire dont je me suis entretenu il y a deux mois avec les personnalités que j'ai vues à Washington.

C'est un fait que la Tunisie n'a pas assez d'armes pour imposer sa volonté aux fellagha. Elle en a demandé à la France qui a refusé de lui en donner à cause de l'aide donnée par la Tunisie aux rebelles algériens. Pour tenter de tempérer cette aide, imposée à Bourguiba par d'impérieuses raisons, il eût mieux valu se contenter de la suspension de l'aide financière dont Bourguiba a besoin, car il était clair qu'à notre défaut, il demanderait des armes aux Etats-Unis à qui il dirait : « Si vous me refusez des armes à moi, pays indépendant, pour assurer ma souveraineté, je m'adresserai au Caire et, s'il le faut, plus loin. »

La voie était tracée : et c'est ainsi que samedi dernier, le gouvernement

(*Suite en page 7.*)

DONNEZ, RICHES ! L'AUMÔNE EST SŒUR DE LA PRIÈRE...

...AFIN D'ÊTRE MEILLEURS ; AFIN DE VOIR LES ANGES PASSER DANS VOS RÊVES LA NUIT !

(Les Feuilles d'Automne)

boire, manger, dormir sont des questions vitales
le fonctionnement des reins est une question
VITTEL
GRANDE SOURCE
à jeun comme aux repas

HOLMES
La classe anglaise et la fantaisie italienne adaptées au bon goût français.
A l'entrée de l'automne, HOLMES vous propose sa collection de pardessus demi-saison et de costumes exclusifs.
22, AV. VICTOR-HUGO - PARIS - PAS. 57-03

MAURICE DUVERGER

FORUM

LE GLAS SONNE A TUNIS

par MAURICE DUVERGER

SUPPOSONS que la France poursuive en Algérie la politique appliquée depuis le 6 février 1956. Elle en a les moyens, si elle le veut vraiment : car il y a peu de risques de voir un Dien-Bien-Phu algérien. Voici les résultats probables aux alentours de 1970.

M. Lacoste, toujours optimiste, annoncerait le cinquantième ou le soixantième dernier quart d'heure, en se félicitant des progrès de la pacification : quelques arrestations de jeunes écervelés attesteraient d'ailleurs le progressisme du ministre résidant.

La vingt-septième commission de sauvegarde, entièrement composée de membres encore plus illustres que leurs prédécesseurs, tous grand-croix de la Légion d'honneur, promus au Panthéon à bref délai, enregistrerait quelques démissions discrètes, avant de rédiger un volumineux mais prudent rapport de synthèse, dont le gouvernement promettrait la publication à échéance rapprochée mais indéterminée.

Les intellectuels de gauche protesteraient avec énergie contre l'extension des tortures, ne désespérant pas d'obtenir enfin la libération de Djamila Bouhired.

Le ministre de l'Education nationale, inquiet de la quatre-vingt-dixième disparition mystérieuse d'un professeur arrêté par les parachutistes, ouvrirait une enquête sur le cas de Maurice Audin et saisirait un président du Conseil jusque-là totalement ignorant de la question. L'indice de la construction progressant sans cesse en Algérie, de même que le commerce local alimenté par les ventes aux soldats du corps expéditionnaire, M. Max Lejeune se féliciterait une fois de plus de ce « boom » continu.

EN France, sans être tout à fait satisfaisante, la situation économique ne serait pas absolument catastrophique. Une inflation régulière, mais de rythme assez lent, freinerait le progrès économique, accentuant sans cesse l'écart avec les autres pays du monde occidental. La quarante et unième augmentation de nos droits de douane ne mettrait pas en cause les principes essentiels du Marché commun, que notre gouvernement espérerait voir entrer en application dans un avenir rapproché quoique imprécis.

Consolés des taudis par les vélomoteurs, de la grisaille quotidienne par l'alcool, heureux de conserver leurs petites boutiques et leurs petites habitudes, nos concitoyens continueraient à grogner sans bouger sérieusement. La division de la gauche paralysant la classe ouvrière, les bases de la paix sociale resteraient solides, à peine ébranlées par quelques grèves de temps en temps, qu'un judicieux mélange d'augmentations de salaires (annulées rapidement par l'inflation) et d'utilisation des C.R.S. contiendrait dans des limites raisonnables.

Sur le plan international, notre délégation quitterait pour la onzième fois l'Assemblée générale de l'O.N.U., à la suite de notre condamnation dans l'affaire algérienne, mais sans rompre totalement avec l'organisation internationale.

A chaque session du Conseil atlantique, nos représentants élèveraient une protestation modérée dans la forme, mais ferme dans le fond, à propos de l'attitude de nos alliés anglo-saxons ; mais, persuadés que le danger soviétique ne permet pas d'affaiblir la solidarité occidentale, et que notre besoin d'emprunts extérieurs est incompatible avec une diplomatie indépendante, nous continuerions à repousser avec horreur toutes les tentations du neutralisme.

Les Tunisiens seraient passés depuis treize ans dans l'orbite de Washington. Les « Américains bien tranquilles » leur laisseraient une nostalgie profonde des techniciens et des professeurs français : mais comment faire autrement, en face de la politique algérienne de Paris ?

Le Maroc, après avoir résisté plus longtemps, aurait finalement cédé lui aussi à la pression irrésistible des faits, en regrettant les promesses de l'amitié franco-marocaine.

L'Afrique noire, après avoir espéré pendant des mois que la France tirerait les leçons de Bamako, aurait fini à son tour par quitter cette Union française que la répression algérienne viderait de toute signification. Malgré sa répugnance, elle goûterait les joies de la liberté du dollar, les délices de l'indépendance à la manière du Libéria.

Toute la droite nationaliste, de Poujade à Mollet, serait satisfaite. Les bradeurs, les progressistes, les intellectuels, les libéraux seraient maintenus à l'écart. Au prix d'une occupation permanente par un demi-million d'hommes, de quelques centaines de milliards par an, d'un appareil de répression et de tortures relativement limité, l'Algérie resterait française : c'est-à-dire que les préfets, les juges, les policiers, les militaires, les douaniers et les postiers y seraient toujours français ; que le million de Français d'origine pourrait conserver une forte impression de supériorité sur les « bougnoules », pendant que la haine à l'égard de la France s'étendrait parmi les quinze millions d'indigènes peuplant alors cette terre déchirée, la seule terre encore juridiquement française en dehors de l'hexagone européen.

ARRETONS là ce roman d'anticipation. La livraison d'armes anglo-saxonnes à la Tunisie est le premier son de cloche, le premier coup d'un glas : le glas de l'Union française. On a raison de s'indigner de l'attitude de nos alliés, de leur désinvolture à notre égard, de leur mépris de nos intérêts fondamentaux. On a raison d'élever des protestations, d'envisager des représailles (dans la mesure où celles-ci ne sont pas illusoires). Mais cela ne change pas un fait essentiel : que notre politique en Algérie est jugée avec sévérité dans le monde entier, que personne ne croit à son efficacité, que tout le monde pense qu'elle aboutira à un échec.

Toutes les indignations, toutes les protestations, toutes les représailles n'empêcheront pas que la continuation de la guerre d'Algérie ronge lentement, comme un cancer, les liens qui unissent à nous les autres peuples d'Afrique. Si la Tunisie se détache de nous, ce n'est pas dans l'enthousiasme : quels que soient les défauts de M. Bourguiba, il est trop pénétré de culture française pour pouvoir éloigner son pays du nôtre sans regrets et sans remords.

Dans le nouveau Maroc, où les responsables du jeune Etat s'efforcent de construire une collaboration franco-marocaine en profondeur, on entend partout, à tous les échelons, la même prière, la même plainte, le même conseil : « Dépêchez-vous de faire la paix en Algérie, d'établir les bases d'une coopération franco-algérienne : la prolongation de la guerre paralyse tous nos efforts ».

En Afrique noire, l'intelligence et l'habileté des leaders politiques ne peuvent pas plus empêcher cette action corrosive. Au lendemain du Congrès de Bamako, il a semblé que l'opinion française — lisez : l'opinion parlementaire — prenait conscience de ce phénomène ; tout s'est enlisé depuis dans les mornes combinaisons ministérielles, dans le marais des recherches de majorité.

Va-t-on comprendre enfin qu'il n'est pas possible de poursuivre à la fois la politique de Carthage et de la loi Defferre et celle de l'Afrique du Sud ?

POUR obtenir les quelques voix des amis de M. Soustelle ou de M. André Morice, qui en sont encore restés à Bugeaud (avec une certaine tendance à le trouver trop libéral), on a saboté une à une, depuis deux ans, toutes les possibilités de négociations.

Chaque fois que celles-ci semblaient se préciser, un coup de théâtre habilement monté jetait par terre le fragile édifice : arrestation de Ben Bella, droit de suite, affaire des armes, etc.

Chaque fois, le gouvernement s'est incliné devant le fait accompli par une petite équipe d'irresponsables, parce qu'il avait besoin pour survivre de ces quelques dizaines de voix conservatrices, attachées à son char par ces coups de force illusoires. Il en aura besoin jusqu'à la fin de la législature — et probablement après — tant qu'on jugera sacrilège de chercher ailleurs un contrepoids éventuel. Périsse l'Union française plutôt qu'un principe !

Il est clair que deux avenirs possibles s'ouvrent devant ce pays, et deux seuls. Ou bien former avec les principaux territoires d'Afrique — de ce continent de l'avenir — un ensemble grandiose, où la langue et la civilisation de la France formeront le lien le plus puissant entre des peuples divers. Ou bien, réduits à l'hexagone européen, jouer les Portugal, avec notre Goa algérien maintenu par la force dans notre allégeance juridique.

Il est clair que c'est vers ce second destin, vers ce repli, vers cet abandon, vers cette décadence que les superpatriotes, les nationalistes agités, les traineurs de sabre sont en train de conduire la France. Notre politique lui ouvrirait la première voie, la seule voie d'une grandeur authentique dans le monde du XX[e] siècle. Où sont donc les vrais défaitistes, les vrais bradeurs, les traîtres ?

P. VIANSSON-PONTÉ

L'IDÉE DE LA DISSOLUTION

par PIERRE VIANSSON-PONTÉ

LA première bataille parlementaire, sur les impôts nouveaux, a démontré que l'investiture de M. Félix Gaillard, comme l'intérim assuré pendant trois mois d'été par M. Bourgès-Maunoury, n'étaient que des épisodes de la crise ouverte fin mai par la chute de M. Guy Mollet. Cette crise continue. Comment en sortir ?

Une idée fait son chemin dans les états-majors politiques : celle de la dissolution.

Elle est née à droite : abréger le mandat de l'actuelle Assemblée et retourner devant les électeurs est devenu, depuis quelques mois déjà, la grande tentation pour plusieurs dirigeants modérés. Chaque succès aux élections partielles les convainc qu'ils ont actuellement le vent en poupe dans l'opinion. L'estampille du Centre national des indépendants garantit l'avantage sur les candidats sans appellation d'origine et le fiasco parlementaire des poujadistes fait espérer la récupération de la plupart de leurs sièges. Alors, pourquoi attendre ? Les conditions ne peuvent être plus favorables.

Jusqu'à présent, toutefois, c'était simplement un vœu des modérés. Mais les choses ont changé. A l'origine de ce changement, se place l'entrevue discrète qu'ont eue cet été, à Cavalière, sur la Côte d'Azur, MM. Guy Mollet et Roger Duchet.

A travers les confidences de l'un et les indiscrétions de l'autre, on avait appris que les deux secrétaires généraux étaient tombés d'accord pour souhaiter l'avènement, en face d'un parti socialiste fort et discipliné, d'un grand parti conservateur à la mode anglaise, libéral et responsable. Le débat politique et le choix électoral, considèrent-ils, s'en trouveraient simplifiés, l'action gouvernementale bénéficierait d'une continuité qui lui fait cruellement défaut et la lutte anticommuniste y gagnerait en efficacité.

A Cavalière, M. Roger Duchet a poussé le raisonnement plus loin : on a longuement parlé de la dissolution. Quelle a été la réaction du secrétaire général de la S.F.I.O. ?

M. Guy Mollet estime que son séjour au pouvoir a donné à son parti un regain de popularité qu'il voudrait exploiter. Rejetée dans l'opposition ou contrainte de s'y réfugier pour refaire son unité intérieure, la S.F.I.O. se trouverait exposée à de fréquentes collusions avec les communistes. La tentation d'alliances électorales du type Front populaire deviendrait rapidement pressante. Les socialistes iraient ainsi à gauche, les modérés se trouveraient rejetés vers l'extrême-droite. On aboutirait à une de ces élections droite-gauche dont l'histoire politique française ne fournit que cinq exemples : 1830, 1848, 1871, 1936 et 1944. Dates révolutionnaires...

Le fait nouveau est donc que M. Guy Mollet, par crainte du Front populaire, envisage maintenant, lui aussi, l'idée de la dissolution lancée par M. Duchet. A la condition toutefois que l'opération aboutisse au renforcement de leurs deux partis. C'est ici que surgit la question : quelle loi électorale peut leur assurer le résultat souhaité ?

Le système des apparentements, tel qu'il a été pratiqué en 1951 et 1956, n'a plus grand crédit chez les modérés. Le précédent de 1955 les obsède encore : ils s'étaient laissé convaincre par M. Edgar Faure qu'une consultation brusquée, intervenant au point de la plus haute confusion, assurerait, grâce aux apparentements, leur triomphe. Elle a eu pour effet de photographier le corps électoral dans toutes ses divisions naturelles et d'amener leur défaite relative.

M. Duchet entend bien que, cette fois, l'opération ne laisse aucune chance à une extrême-droite, poujadiste ou autre. M. Mollet veut réduire la représentation parlementaire des communistes. Tous deux espèrent, en outre, assurer l'écrasement du centre, c'est-à-dire des radicaux et du M.R.P. La démonstration ayant été faite que la loi des apparentements ne répond pas à ces exigences, il faut donc faire voter avant la dissolution une réforme électorale, ce qui complique l'affaire.

LE « centre », en effet, se méfie. Depuis 1946, quel qu'ait été, en début de législature, le rapport des forces politiques, il a rapidement disposé du pouvoir. Il n'a fallu que dix-huit mois, dans l'actuelle législature, pour passer de M. Guy Mollet (avec M. Mendès France) à M. Bourgès-Maunoury (avec M. André Morice), puis à M. Gaillard (avec M. Ribeyre). Ce n'est pas par hasard que M. Gaillard, radical, a confié à un leader du M.R.P., M. Robert Lecourt, le soin de préparer un projet de « réforme électorale ».

Mais ce verrou de sûreté est fragile. Pas plus que le gouvernement, il ne résisterait à une poussée conjuguée des modérés et des socialistes en faveur de la dissolution.

Celle-ci est techniquement possible à tout moment. Non par le jeu, improbable, du lourd dispositif constitutionnel, mais par un simple vote de l'Assemblée fixant à la majorité simple, et à sa guise, la date des élections.

OR il faut que ces élections anticipées, si elles surviennent, aient un sens. Pour cela, elles devraient répondre à deux conditions : permettre aux électeurs de choisir, sur les grands problèmes, entre deux politiques ; s'effectuer avec un mode de scrutin honnête. La consultation du pays, souhaitée à la fois par M. Guy Mollet — pour éviter le Front populaire — et par M. Roger Duchet — pour reconquérir les sièges poujadistes — ne permettrait pas actuellement ce choix clair, les positions socialistes et modérées ne différant guère, en particulier sur la question décisive de l'Algérie. Et le système électoral des apparentements a les plus fortes chances de subsister. Si la dissolution intervenait sans que l'une au moins de ces deux conditions ait été réalisée, elle ne ferait qu'accroître la confusion.

(*Suite de la page 5.*)

envisagea de suspendre l'aide financière à la Tunisie...

M. Gaillard n'avait pas très bien compris, en somme, de quelle manière il fallait qu'il fût opposé à M. Bourguiba, mais il avait bien compris qu'il lui fallait s'opposer avec éclat au président tunisien. Il devient en effet établi que pour rallier les modérés, l'hostilité à la Tunisie constitue la recette la plus efficace. Déjà, il y a quelques semaines, pour tenter d'éviter la chute de son gouvernement, M. Bourgès-Maunoury avait utilisé cette recette.

Le plus dangereux

Mais c'est aujourd'hui devenu plus délicat depuis que M. Bourguiba a gagné auprès des Américains et des Anglais l'audacieux pari qu'il a fait. La thèse américaine est tout entière résumée dans cette phrase du *Washington Post* :

> « *Il est plus dangereux pour le monde libre de s'aliéner la Tunisie que de voir quelques fusils passer aux rebelles d'Algérie.* »

Et c'est une thèse que les Américains défendent depuis septembre dernier auprès des responsables français.

Les modérés ou les hommes comme M. Soustelle ont une autre logique. Ils accusent purement et simplement la Tunisie de belligérance. Tout se passe pour eux comme si nous étions en guerre avec la Tunisie: on ne peut donc pas être nos amis en aidant les Tunisiens. Pour eux, à vrai dire, il est préférable de faire de M. Bourguiba un ennemi plutôt qu'un allié. Surtout depuis que le chef de la Tunisie incarne pour une partie de l'opinion française la tentation de la paix, la possibilité d'une ouverture vers une solution.

Ennemi, M. Bourguiba permet à certains de déclarer — et d'arriver à faire croire — qu'il n'y a d'autre issue dans le conflit algérien que la guerre. Il autorise alors l'isolement de la France dans un chauvinisme ombrageux et sectaire. Il donne un alibi au refus d'affronter les problèmes.

M. Dulles aura beau jeu de déclarer à M. Pineau — qui, d'ailleurs, en est déjà convaincu — que le conflit algérien est en train de tout corrompre en Afrique du Nord, en France et dans le monde libre.

JEAN DANIEL.

AFRIQUE DU NORD

La rencontre de Rabat

● ***L'Amérique a décidé, à défaut de la France, de soutenir la médiation Bourguiba-Mohamed V.***

La rencontre Bourguiba-Mohamed V à Rabat apparaît comme un événement politique de premier plan. Il y a quelques mois, elle paraissait inconcevable. Sur à peu près tous les sujets à l'ordre du jour de ces entretiens — rapports avec l'O.N.U., les Etats-Unis, le F.L.N. et la France — les diplomaties tunisienne et marocaine se séparaient jusqu'à l'hostilité.

Ce qui l'a rendue possible, c'est d'abord un rapprochement sur l'affaire algérienne. Bourguiba s'est éloigné un peu du F.L.N. Le roi du Maroc a consenti à prendre une position publique sur le conflit algérien. Ils ont fait chacun un pas vers l'autre. Ils ont désormais admis tous les deux que la solution du problème algérien devait prendre le pas sur tous les autres problèmes. Ils ont aussi admis qu'ils ne pouvaient avoir, l'un sans l'autre, aucune influence sur le F.L.N. Le roi du Maroc, qui se rend aux Etats-Unis le 25 novembre, doit pouvoir parler au nom des Tunisiens.

Un fait nouveau

Et il est désormais établi que les Etats-Unis ont modifié leur attitude de neutralité passive et veulent encourager toutes les initiatives de médiation tuniso-marocaines dans l'affaire algérienne.

Les préparatifs mis en œuvre aux Etats-Unis, à l'occasion de l'arrivée du roi du Maroc, en donnent une idée.

Il y a un fait nouveau, et très important, qui concerne la Tunisie. Ces derniers jours, une très forte compétition a opposé aux Nations Unies la Tunisie et l'Egypte, au sujet de l'admission des nouveaux membres de la Commission du Désarmement. Les Américains ont appuyé à fond la candidature de la Tunisie. Les délégués des Etats-Unis se sont dépensés sans compter dans les couloirs pour faire échouer les manœuvres de l'Egypte.

Celle-ci, après avoir vainement tenté d'obtenir un retrait volontaire des Tunisiens, n'a pas réussi à réunir sur sa candidature l'unanimité des nations arabes. Enfin, pour montrer l'importance que les Américains attachent à l'entrevue Bourguiba - Mohamed V, deux observateurs du State Department ont été dépêchés au Maroc.

Et la France ?

Restent évidemment les rapports avec la France. Avant l'arrivée de Bourguiba à Rabat, certains ministres français avaient eu l'idée d'intervenir auprès du roi du Maroc pour que, d'une certaine façon, la France soit présente à cette conférence à deux. M. Claparède allait jusqu'à préconiser une entente franco-marocaine officieuse sur l'Algérie. Mais rien n'a été fait. Ce qu'auront décidé Mohamed V et Bourguiba, derrière les communiqués officiels, c'est par les Américains que la France l'apprendra.

Dans la mesure où les Américains se seront employés à consolider l'alliance atlantique — ce qui est aussi leur intention — ils s'estimeront placés pour favoriser une conférence d'abord officieuse, entre Français, Tunisiens et Marocains, sur l'Algérie.

De toute manière, l'idée a fait son chemin. Tous les amis de la France à l'O.N.U., et en particulier les nations d'Amérique latine, sont acquis à l'idée de cette conférence et voudraient voir la France l'adopter sans y être contrainte.

Des conditions précises

Il est possible, d'ailleurs, que l'on puisse devenir plus attentif en France aux efforts des Tunisiens et des Marocains, lorsqu'on apprendra qu'ils luttent aussi, d'une certaine manière, contre le F.L.N. La conférence de Rabat est une conférence à deux, et non à trois (avec le F.L.N.), comme il avait été prévu. Le roi du Maroc s'y est opposé et M. Bourguiba lui a donné raison.

Le président tunisien a songé en effet à l'échec de la conférence F.L.N. à Tunis. Il a songé aussi à la recrudescence du terrorisme algérien à Paris — problème qui le préoccupe beaucoup. Il a pensé que là où il avait à demi échoué, son autorité, conjuguée avec celle du roi du Maroc, pourrait réussir. Avec l'aval de Mohamed V, il se proposerait de mettre les leaders F.L.N. devant leurs responsabilités et de poser des conditions précises au soutien apporté par la Tunisie et le Maroc à la cause algérienne.

(Intercontinentale.)

LE PRÉSIDENT BOURGUIBA ET LE ROI DU MAROC A RABAT (1)
Dans la coulisse, deux observateurs attentifs

(1) Au centre, le prince Moulay Hassan.

GRÈVES

A quoi servent les fonctionnaires ?

● ***« Il y en a trop ; ils sont trop payés ; ils ne servent à rien. » Mardi, les fonctionnaires ont modifié au moins une de ces idées reçues.***

Le Français moyen a l'habitude de critiquer sévèrement les fonctionnaires qui « coûtent si cher et travaillent si peu ». Mardi dernier, les fonctionnaires ont fait grève et bon nombre de Français moyens, devant les écoles et les hôpitaux fermés, la radio silencieuse, ont protesté contre « l'absence d'autorité de l'Etat ».

Souvent, les réactions de l'opinion devant les problèmes de la fonction publique apparaissent ainsi contradictoires ; les malentendus en effet sont nombreux.

Le même qui proteste avec vigueur quand il manque une employée au guichet de la poste, un instituteur dans un village ou un agent de police au carrefour, réclame d'autre part que l'Etat diminue son train de vie et réduise le nombre de ses agents. Or, ceux-ci sont actuellement au nombre de 1.073.000, soit 83.000 de plus qu'en 1946. Et pendant ces onze ans, la population française est passée de 40 à 43 millions d'habitants ; il y avait, au 31 décembre 1946, 8.140.000 enfants et adolescents d'âge scolaire (4 à 17 ans), ils sont 9.550.000 aujourd'hui.

La légère augmentation du nombre de fonctionnaires ne reflète donc pas l'alourdissement considérable de leur tâche, en particulier dans l'Enseignement et dans les administrations où se répercute immédiatement la croissance de l'activité générale, comme les services postaux par exemple.

Huissier à chaîne : 35.972 francs par mois

Un autre malentendu, non moins profond, a trait au sort fait par l'Etat-patron à ses salariés. Pour une partie de l'opinion, la cause est entendue : les fonctionnaires sont des privilégiés. Qu'on n'objecte pas qu'une sténo-dactylo de ministère, à dix ans d'ancienneté, gagne 36.000 francs par mois ; qu'un facteur rural commence à 30.000 francs pour finir sa carrière, après trente ans de services, avec 50.000 francs d'appointements. Qu'on n'évoque pas le cas classique de l'huissier de ministère, personnage solennel et imposant, dont le salaire de base est rigoureusement bloqué à 35.972 francs par mois parce que, de l'indice de référence qui lui a été attribué (indice 170), dépendent aussi les pensions des victimes de guerre et que tout relève-

→

Prêt à porter tailleur
TISSUS ET MODÈLES EXCLUSIFS
Costumes depuis 27.900 f
Pardessus depuis 19.900 f
GARY
73, Champs-Elysées, 73
Paris - ELY. 77-76

CONFORT • SILENCE PAR LA MOQUETTE
20 qualités pure laine sélectionnées depuis :
Ce prix comprend : coupe, pose, couture main - Thibaude, travail soigné par spécialiste. Personnel ponctuel et consciencieux.
1950 Fr. le mètre largeur 70
CRÉDIT
TEXTILAM, 3, R. Richelieu - RIC. 00-45
Distributeur France Tapis et des meilleures productions françaises.

→

ment du salaire de l'huissier entraînerait une majoration correspondante des retraites. La réponse à ce plaidoyer est connue : les fonctionnaires ont de longues vacances, un emploi stable, une retraite. De quoi se plaignent-ils ?

Ces fameux « avantages » tant enviés sont aujourd'hui partagés par la plupart des salariés. Les trois semaines de congés payés sont légales ; des conventions collectives garantissent la sécurité de l'emploi dans un nombre toujours plus grand d'entreprises; des régimes de retraite complémentaire sont mis en place un peu partout. Et, finalement, même s'il conserve, sur ces divers points, une légère avance, le fonctionnaire est aujourd'hui le salarié le plus mal payé en France.

150 milliards pour 20.000 francs

A défaut d'augmentations, on lui a fait des promesses. En 1948, le traitement de base dans la fonction publique a été fixé à 114.500 francs par an. Il était entendu qu'il varierait en fonction de l'évolution générale des salaires et représenterait 120 % du salaire du manœuvre de la métallurgie. Si cette règle des 120 % avait été appliquée, le traitement de base devrait être aujourd'hui de 330.000 francs par an. On est loin de compte : il atteindra 200.000 francs après la prochaine augmentation, fixée au 1er janvier 1958.

Cette augmentation, les fonctionnaires demandent qu'elle porte leur salaire-plancher annuel à 220.000 francs au lieu de 200.000. Un tel relèvement de 10 % coûterait à l'Etat 150 milliards. On a vu avec quelles difficultés le gouvernement a finalement obtenu le vote de 100 milliards d'impôts nouveaux. La bataille qui va s'engager sur les 100 milliards d'économies budgétaires théoriquement prévues ne sera pas moins difficile. Qu'en serait-il si, demain, il fallait solliciter de l'Assemblée 150 milliards d'impôts ou d'économies supplémentaires pour faire face aux revendications des agents de l'Etat ?

Car ceux-ci revendiquent. La grève qu'ils ont déclenchée mardi, ils l'envisageaient depuis des mois.

M. Mourgues donne le signal

Les enseignants étaient à la pointe du mouvement. Dès le 12 octobre, ils avaient donné le ton :

> « *En dehors de la question de nos traitements par rapport au coût de la vie,* ont-ils déclaré en cessant pour la première fois le travail, *ce qui nous inquiète c'est de voir la France fabriquer des professeurs au rabais. Pour des raisons matérielles, bon nombre de ceux qui devraient former nos futurs cadres et techniciens préfèrent gagner leur vie dans les affaires ou s'expatrier...* »

Avec les enseignants, les grévistes les plus décidés, mardi, étaient les postiers. Ceux-ci jouent une sorte de rôle-pilote au sein de la fonction publique. Leur administration est bénéficiaire ; en arrêtant le courrier et en bloquant le téléphone, ils provoquent et, dans une certaine mesure, justifient l'arrêt du travail dans les services administratifs ; enfin, ils sont solidement organisés sur le plan syndical et c'est le plus important de leurs syndicats qui, le premier, a lancé l'ordre de grève.

L'homme qui a pris ainsi la responsabilité de déclencher le mouvement est M. Mourgues, secrétaire de la Fédération F.O. des P.T.T. M. Mourgues pourrait être un excellent député des Alpes-Maritimes ou de l'Aveyron : il en a le physique, l'accent chantant et il sait, dans les congrès et les meetings, « tomber la veste » quand il le faut pour donner un « coup de gueule ». L'amitié qui le lie au secrétaire d'Etat socialiste aux P.T.T., M. Eugène Thomas, ne l'empêche pas de tenir bien en main sa Fédération.

M. Camille Mourgues, secrétaire du syndicat F.O. des P.T.T.
Malgré son amitié pour Eugène

Et les autres

Après la grève de mardi, celle-ci se demande si un arrêt de travail de 24 heures suffira. Le syndicat autonome des P.T.T., pour sa part, a déjà répondu :

> « *C'est une grève illimitée,* dit-il, *qui peut seule attirer l'attention sur la grande misère de la fonction publique...* »

Cette grève illimitée qui irait des Pompes funèbres à la Météo, en passant par les postiers, les professeurs et le personnel hospitalier, trouverait sans doute un écho dans le secteur nationalisé où la plupart des revendications sont en suspens. Le secteur privé pourrait, à son tour, la hausse accélérée des prix aidant, s'associer à un mouvement qui déborderait le plan social pour se poser en termes politiques.

COMMUNISTES

« L'Etincelle » suspendue

● ***La « déstalinisation du parti communiste français balance toujours entre le sommet et la base. Les jeunes intellectuels du parti sont divisés sur le choix à faire.***

LES deux bulletins clandestins de l'opposition intérieure du Parti Communiste, *L'Etincelle* et *Tribune de discussion*, qui avaient fusionné après de longues négociations en avril dernier, viennent de nouveau de se séparer. Plus exactement l'équipe rédactionnelle de *L'Etincelle*, ayant repris sa liberté d'action, a décidé de « suspendre provisoirement » la publication de son bulletin, tandis que l'ancienne équipe de *Tribune de discussion* continue de la faire paraître.

Tribune de discussion est né sous la forme d'un bulletin ronéotypé au printemps 1956, au lendemain du vote par les députés communistes des pouvoirs spéciaux demandés par M. Guy Mollet pour l'Algérie. Fondé par quelques militants ouvriers parisiens, ce bulletin a vu son audience s'accroître rapidement parmi les étudiants et dans les milieux de l'enseignement, à la suite des déceptions suscitées dans le parti par le freinage, au XIVe Congrès du P.C.F. au Havre (juillet 1956), de la déstalinisation amorcée par le XXe Congrès du P.C. soviétique.

L'Etincelle, dont le premier numéro porte la date de décembre 1956, est issue de la révolte quasi unanime des intellectuels communistes devant l'écrasement de la révolution hongroise par l'armée soviétique et l'attitude de la presse du P.C. à ce sujet.

Nuances...

Des nuances, très légères, séparaient, à l'origine, les positions des deux bulletins. Cependant, les pourparlers de fusion firent apparaître des divergences plus sérieuses. Les uns voulaient préparer une plate-forme d'opposition contenant un programme constructif et mener une action fractionnelle organisée contre la direction du parti. Les autres se contentaient de critiquer les « erreurs » des chefs sans abandonner l'espoir de les voir redresser la situation. L'accord se fit après plusieurs mois de négociations et un numéro spécial en date du 10 mai 1957 rend publique la plateforme de l'opposition.

Après les conférences de section du printemps 1957, savamment préparées par l'appareil du parti, le découragement apparaît parmi les opposants de la base. Lorsque intervient en U.R.S.S. la liquidation du « groupe anti-parti », un numéro spécial de *L'Etincelle-Tribune de discussion* (juillet 1957) salue cet événement comme une défaite du stalinisme et dénonce l'accord politique fondamental du groupe dirigeant du P.C.F. avec la tendance liquidée à Moscou. Mais curieusement, l'éditorial se termine sur la phrase suivante :

> « *Les conditions sont objectivement réunies (pour des mesures substantielles de démocratisation du parti) et par là-même, pour l'arrêt de toute publication d'organe intérieur rédigé par des communistes en dehors des instances régulières du parti. Devant tous les communistes, nous déclarons que, pour notre part, nous y sommes prêts.* »

Les « camarades de la base » ont protesté, faisant part, selon *L'Etincelle* (octobre 1957) « *de leur trouble et de leur déception* ». Toutefois, les partisans de la suspension l'ont emporté. Ils se fondent sur une analyse de la situation politique qui prévoit que la liquidation du stalinisme et la dénonciation se feront par une évolution « *lente peut-être, mais irréversible* ». Dans ces conditions, le danger à éviter serait de s'isoler d'un courant qui s'incarne « *plus ou moins exactement* » dans Kroutchev, Mao Tsé Toung, Tito et Gomulka, de « *s'éloigner des meilleures forces du mouvement communiste* ».

... de l'intérieur

Tribune de discussion continue, avec l'aide de certains membres du groupe de *L'Etincelle*, sous la forme d'une publication ronéotypée qui consacre une large place aux lettres de militants hostiles à la suspension. Une campagne de rumeurs, probablement inspirée par la direction du P.C., tend à discréditer ses animateurs, les accusant d'être liés à un groupe trotskyste. Quelques dirigeants de *L'Etincelle* paraissent avoir été sensibles à cette accusation, malgré la fragilité des « preuves » qui prétendent l'étayer. Ils songeraient, assure-t-on, à tenter de publier une revue théorique tolérée par la direction du parti.

Quant au groupe de *Tribune*, qui a toujours été pauvre, il aura sûrement du mal à faire face aux frais de parution si les intellectuels qui avaient trouvé des appuis financiers pour le bulletin unifié maintiennent leur réserve actuelle.

LES AMATEURS AVISÉS...
... profitent des ANCIENS STOCKS DE TAPIS PERSANS garantis d'origine des Galeries Barbès 55, Bd. Barbès, Paris, qui ne subissent pas l'augmentation récente du cours des devises et des droits de douane. Plus que jamais, LE TAPIS PERSAN EST UN MERVEILLEUX PLACEMENT, surtout quand il est acheté aux Galeries Barbès à prix de propagande.
Magasins ouverts le lundi

Pour votre ORGANISATION COMPTABLE
Kalamazoo
Une de nos solutions :
Gagner 70 % sur le temps consacré hier à l'établissement de la paye.
Votre résolution : Connaître
Kalamazoo
et adopter la solution
KALAMULTY
Sans engagement prenez dès aujourd'hui un rendez-vous :
AVRon 26-81 - Postes 46 ou 47
51, rue Emile - Zola
MONTREUIL (Seine)

Document

CE QUE L'ON CACHE...

par PIERRE MENDÈS FRANCE

Prenant la parole dans le dernier débat à l'Assemblée, M. Pierre Mendès France a fait un exposé des vraies raisons de la crise économique. Il a clarifié, en une demi-heure, l'évolution de la situation française depuis deux ans, l'origine réelle de nos difficultés avec nos alliés, les liens entre la guerre d'Algérie, la hausse actuelle des prix et la politique budgétaire. Il a mis en lumière ce que l'on s'efforce de cacher à l'opinion.

*Cette intervention dans « ce domaine qui lui est familier » (L'*Aurore*) a « posé le véritable problème » (*Franc-Tireur*) ; « Même ceux qui ne partagent pas ses vues en matière algérienne ont dû reconnaître la rigueur de son raisonnement » (*Combat*). M. Mendès France « a fait avec talent une analyse minutieuse des erreurs passées » (Le *Figaro*), il a « dégelé une Assemblée qui ne nourrissait aucun préjugé favorable à son égard... et l'attention de l'Assemblée a montré que le gouvernement, quel qu'il soit, devra bien un jour tenir compte de cette analyse » (Le *Monde*).*

*L'*Express* publie ici intégralement ce texte, particulièrement facile à lire, sur des affaires qui touchent directement et immédiatement chaque salarié et chaque entrepreneur.*

TOUR à tour, M. Guy Mollet, M. Pleven, M. Antoine Pinay, M. Félix Gaillard ont appelé l'attention du pays sur l'ampleur des problèmes en présence desquels nous nous trouvions, et des sacrifices — c'est le mot qu'ils ont employé jour après jour — qu'il fallait demander au pays pour les résoudre.

Aussi ne peut-on se défendre d'un premier sentiment de surprise lorsqu'on constate la modestie des propositions qui nous sont faites. En face d'une impasse de 1.000 milliards, on nous propose cent milliards d'impôts et cent milliards d'économies. Encore peut-on supposer que ces deux chiffres sont là pour la symétrie et que la réalisation des économies risque de se traduire par certaines déceptions, comme celles qui ont été éprouvées, semble-t-il, à la suite de l'effort de l'été dernier.

Déceptions, en effet, puisque, après des réductions de crédits qui se chiffraient, paraît-il, par centaines de milliards et qui ont donné lieu à des débats mouvementés dont toute la presse a rendu compte, nous apprenons aujourd'hui que le Gouvernement entend plafonner les dépenses pour l'année prochaine au total de 5.300 milliards, chiffre supérieur à celui qui avait été envisagé par M. Félix Gaillard il y a quelques semaines à peine.

Dès lors, il ne reste au fond que ce contraste entre les mille milliards de déficit réel et la centaine de milliards qui doivent provenir d'un effort fiscal.

Plus substantiels et sans doute plus effectifs pour permettre au Trésor de faire face à ses charges, sont les 250 milliards d'inflation que l'Assemblée a votés il y a quelques jours à peine.

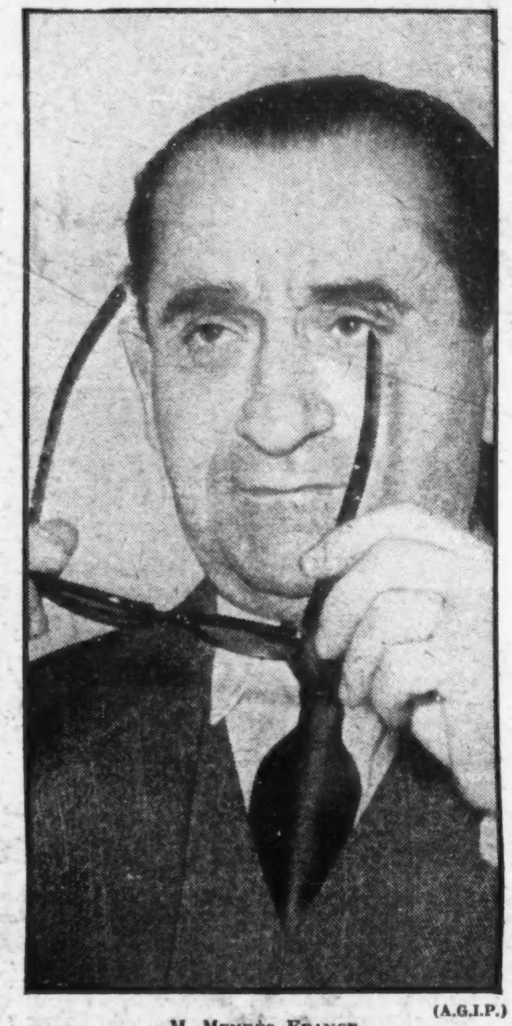
Ce vote était inévitable. La situation était telle le jour où le projet nous a été apporté que, si nous n'y avions pas consenti, c'était, comme on nous l'a dit, la fermeture des guichets. Encore peut-on s'inquiéter de ce que, pour la première fois depuis bien longtemps, le vote de ces 250 milliards d'inflation n'a été accompagné d'aucune disposition de nature à en organiser l'amortissement. Il n'y avait, contrairement à ce que nous avons fait dans ces cas lorsqu'il nous en a été soumis antérieurement, aucune contrepartie, et c'est en définitive la monnaie qui en fera les frais.

L'appel à l'étranger

Sans doute on compte beaucoup — c'est la grande préoccupation et c'est le grand espoir — sur une aide extérieure. Au cours de la crise ministérielle, un jour un président du Conseil pressenti a fait allusion timidement à ce qu'il a appelé des « emprunts atlantiques et européens ». Nous avons tous compris. Mais on peut se demander si ce nouveau recours aux emprunts extérieurs, si critiqués dans la période d'après guerre, n'est pas de nature à porter atteinte à notre indépendance politique elle-même.

On voit, en effet, peu d'exemples dans l'histoire de pays qui aient consenti des prêts à d'autres pays sans prétendre leur donner leur avis sur l'utilisation de ces prêts.

Déjà, j'ai cité une déclaration d'un ministre allemand indiquant que, le jour où une aide financière serait demandée par la France à l'Allemagne, soit directement, soit par l'intermédiaire d'un organisme international, l'Allemagne exigerait en échange la renonciation à la canalisation de la Moselle.



(A.G.I.P.)

M. Mendès France
« Notre vieille ennemie : l'inflation, détestée, meurtrière... »

Plus récemment, nous avons connu des déclarations officieuses, également d'origine allemande, sur notre taux de change, qui recommandaient une nouvelle dévaluation du franc après celle que nous venons de subir.

D'autre part et surtout, les gouvernements américain et allemand n'ont jamais caché ce qu'ils pensent de notre politique algérienne, et il y a peu de chances pour qu'ils nous consentent prochainement des prêts importants sans profiter de cette occasion pour nous donner certains conseils.

Je dirai même que la crise franco-américaine actuelle aurait un tout autre aspect et peut-être ne se serait-elle pas produite si le Gouvernement américain ne savait pas que nous serons amenés, dans les prochains jours, à solliciter de lui une aide financière qui, dès lors, prend une allure véritablement humiliante.

Or, s'il existe entre nous de graves désaccords sur ce que doit être notre politique en Algérie, nous sommes, j'en suis sûr, unanimes dans la volonté de sauvegarder la liberté de nos décisions en Afrique du Nord.

Au moment où se posent des problèmes diplomatiques très graves que le Gouvernement français est appelé à traiter avec les gouvernements alliés, il n'est pas douteux que la position du Gouvernement français serait singulièrement plus aisée, plus facile et, disons-le, plus indépendante, si chacun ne savait qu'à très brève échéance des discussions financières devront avoir lieu, au cours desquelles nous solliciterons l'aide de nos interlocuteurs d'aujourd'hui.

Un espoir secret...

Mais puisque j'ai mentionné, pour ne pas y revenir, le problème de l'aide étrangère, je voudrais cependant, avant d'arriver au problème strictement financier, appeler l'attention sur une autre conséquence du recours projeté à l'aide extérieure.

J'ai montré, il y a un instant, que les 100 milliards de francs d'impôts qui nous sont demandés sont loin de suffire à assurer l'équilibre de la trésorerie et que celle-ci compte principalement sur les 250 milliards de recours à la Banque de France.

Le Trésor ne trouve donc jusque-là que 350 milliards au total sur les 1.000 milliards dont il aura besoin, d'une manière ou d'une autre, au cours de l'exercice 1958.

Nous savons, au surplus, que des ressources habituelles venant, par exemple, des bons du Trésor, paraissent précisément se tarir en ce moment.

Mais supposons que les Etats-Unis, ou l'Allemagne, ou des organisations internationales prêtent demain à l'Etat français, disons un demi-milliard de dollars.

Ces ressources permettront d'acheter à l'extérieur des matières premières et des marchandises que les importateurs français payeront au Trésor en francs français. Ainsi le Trésor trouvera des recettes de contrepartie, dans l'hypothèse que je fais, de plus de 200 milliards, qu'il pourra dépenser pour faire face à ses charges intérieures et pour « financer » une impasse, pour maintenir une impasse dont cependant le salut de la monnaie exige rapidement une réduction massive.

En relisant le projet de loi qui nous est soumis, en y trouvant la confirmation de l'insuffisance évidente des mesures qu'il propose, en écoutant aussi l'autre jour les propos de M. le Président Paul Reynaud, je n'ai pas pu me défendre de ce sentiment que, peut-être, ce projet constitue un expédient dont l'objet secret résiderait dans l'espoir de fournir à nos éventuels prêteurs étrangers les apparences d'un effort intérieur d'assainissement financier. Ces apparences qui leur permettront de nous consentir l'aide que nous attendons d'eux et consistant alors non seulement en devises pour importer d'indispensables matières premières — et cela n'est aucunement critiquable — mais consistant encore, par une sorte de cavalerie indirecte, en une contrepartie en francs aggravant l'inflation dont nous souffrons aujourd'hui.

Quel serait alors le bilan des mesures successives réalisées par l'Assemblée et par le Gouvernement pendant le dernier trimestre de l'année 1957 ?

Nous aurions décidé d'une part, à votre appel, monsieur le ministre, 100 milliards d'impôts nouveaux ; mais nous aurions fait appel, d'autre part, à 250 milliards d'inflation pure et simple et à 200 à 250 milliards comme contrepartie d'aide étrangère ; c'est-à-dire 100 milliards d'effort d'assainissement réel et 400 à 500 milliards de pouvoir d'achat supplémentaire au profit de l'Etat.

Or, ce qui tue la monnaie française, c'est l'excès de la demande nationale sur la capacité de production du pays. L'un des éléments décisifs de cet excès, c'est l'impasse, c'est-à-dire le fait que l'Etat consomme, au rythme actuel, environ mille milliards de plus chaque année qu'il ne reçoit de recettes normales. Tout ce qui permet à l'impasse d'être maintenue à son niveau actuel est meurtrier pour la monnaie française et se traduit par la hausse des prix.

L'ennemi public n° 1

Un expédient qui ne prépare pas effectivement un meilleur équilibre ne peut que se traduire par des déceptions pour le pays parce qu'il conduit à un accroissement de l'inflation. Or nous voici de nouveau résignés à l'inflation, honnie, détestée pendant un certain nombre d'années et cependant déjà redevenue l'ennemi numéro 1 du redressement et de la prospérité de ce pays, et je dirai aussi l'ennemi de la justice que nous voulons y voir régner.

L'été dernier, en conséquence de l'inflation, on a fait une dévaluation un peu à la sauvette, dans des conditions telles que l'opinion publique n'en a même pas été clairement avertie. Cette leçon que le pays aurait dû recevoir pour qu'il se rende compte des conséquences d'une politique de faiblesse financière a été perdue pour lui. Il n'a pas pu en profiter parce que — je le répète — on a réalisé la dévaluation dans des conditions insolites et, en quelque sorte, clandestines.

D'autres mesures sont également intervenues dans le même sens. La rectification du salaire minimum interprofessionnel garanti a été rendue plus facile, plus insidieuse, et, finalement, plus dangereuse par certain décret de l'été dernier qui permet la révision des salaires chaque fois que les prix bougent de 2 p. 100. Nous allons donc entrer dans une période de salaires flottants, avec des variations continues et incontrôlées, sans

→

→

même que subsiste la volonté de ne pas être emporté sur une pente savonnée. Cette volonté pourtant a animé longtemps les gouvernements et le Parlement et elle avait tout de même permis de résister aux dangers et aux tentations d'une politique financière faite de déficit et de dépenses.

C'est parce que nous avons conscience de ce danger et de la situation dramatique qui en découle que nous ne pouvons pas nous opposer à un effort fiscal devenu de toute manière indispensable. Mais nous regrettons que les nouveaux impôts ne trouvent pas leur place dans un plan cohérent et global d'assainissement.

Sans doute avez-vous été obligé d'improviser et nous comprenons les difficultés parmi lesquelles vous avez été conduit, en quelques jours, presque en quelques heures, à rédiger le projet qui nous est actuellement soumis. M'est-il permis de dire que nous n'avons pas trouvé, même dans votre discours, la définition d'un cadre de redressement d'ensemble qui, fût-ce avec des délais et des étapes successives, aurait enfin mis un terme au désordre financier dans lequel se trouve notre pays depuis tant d'années ? Ce désordre se caractérise au fond par deux faits : une consommation privée qui s'accroît plus vite que l'augmentation de la production et une consommation publique qui s'accroît plus vite que les recettes de l'Etat. Ni sur un point ni sur l'autre, vos projets n'apportent un redressement effectif, sincère, valable.

Un équilibre injuste et malsain

En fait, ne l'oublions pas, ce double équilibre dont je parlais, surtout l'équilibre entre la demande de consommation — excessive — et une production qui ne la satisfait pas entièrement, cet équilibre se fera toujours par la force des choses. C'est même une lapalissade. Il est évident que les particuliers et l'Etat ne consommeront pas plus de biens et de marchandises qu'il n'en existe.

Seulement, si nous ne nous organisons pas avec lucidité et clairvoyance d'abord, avec courage ensuite, l'équilibre, qui se fera, je le répète, par la force des choses, se réalisera par le moyen de la hausse des prix. C'est ce que nous avons vu en 1956 et 1957. Les particuliers, tout comme l'Etat, ont disposé en 1956 et 1957 de sommes supérieures à celles des années précédentes ; mais l'augmentation de leur consommation n'a pas été proportionnelle parce qu'une partie de leur revenu a été reprise, épongée, détruite, si l'on veut, par l'effet des hausses. La classe ouvrière a bénéficié d'un certain nombre d'augmentations de salaires, mais une partie de la portée de ces augmentations de salaires a été détruite, d'une manière insidieuse, par la hausse des prix.

Il en est de même, d'ailleurs, des consommations des services publics. Nous avons accordé, dans les budgets votés au cours des deux dernières années, des sommes accrues, par exemple pour l'effort de construction de logements. L'augmentation du nombre des maisons construites n'a pas été proportionnelle à l'augmentation des crédits, parce que la hausse des prix de la construction a eu pour effet d'annuler dans une certaine mesure les augmentations décidées par le Parlement.

Par conséquent, l'équilibre final entre la demande et l'offre s'opère ; mais, s'il n'est pas opéré par nous sur la base d'une politique consciente, voulue et au besoin courageuse, l'équilibre est forcé par la hausse des prix et il devient économiquement malsain, socialement injuste.

Bien souvent, depuis la guerre, cela nous a conduits à sacrifier des besoins vitaux du pays et aussi le niveau de vie des plus pauvres de la nation.

Il eût certainement mieux valu que nous conservions le contrôle des événements et de l'évolution ; que les services dépensiers, tout comme les consommateurs privés, disposent de quelques milliards de francs de moins mais que ces francs aient conservé la totalité de leur pouvoir d'achat.

Nous n'en serions pas là aujourd'hui si nous avions toujours eu cela présent à l'esprit, si notre politique avait été fondée sur ce que je dois bien appeler des « évidences ».

Ces inconvénients, monsieur le ministre, vous les connaissez.

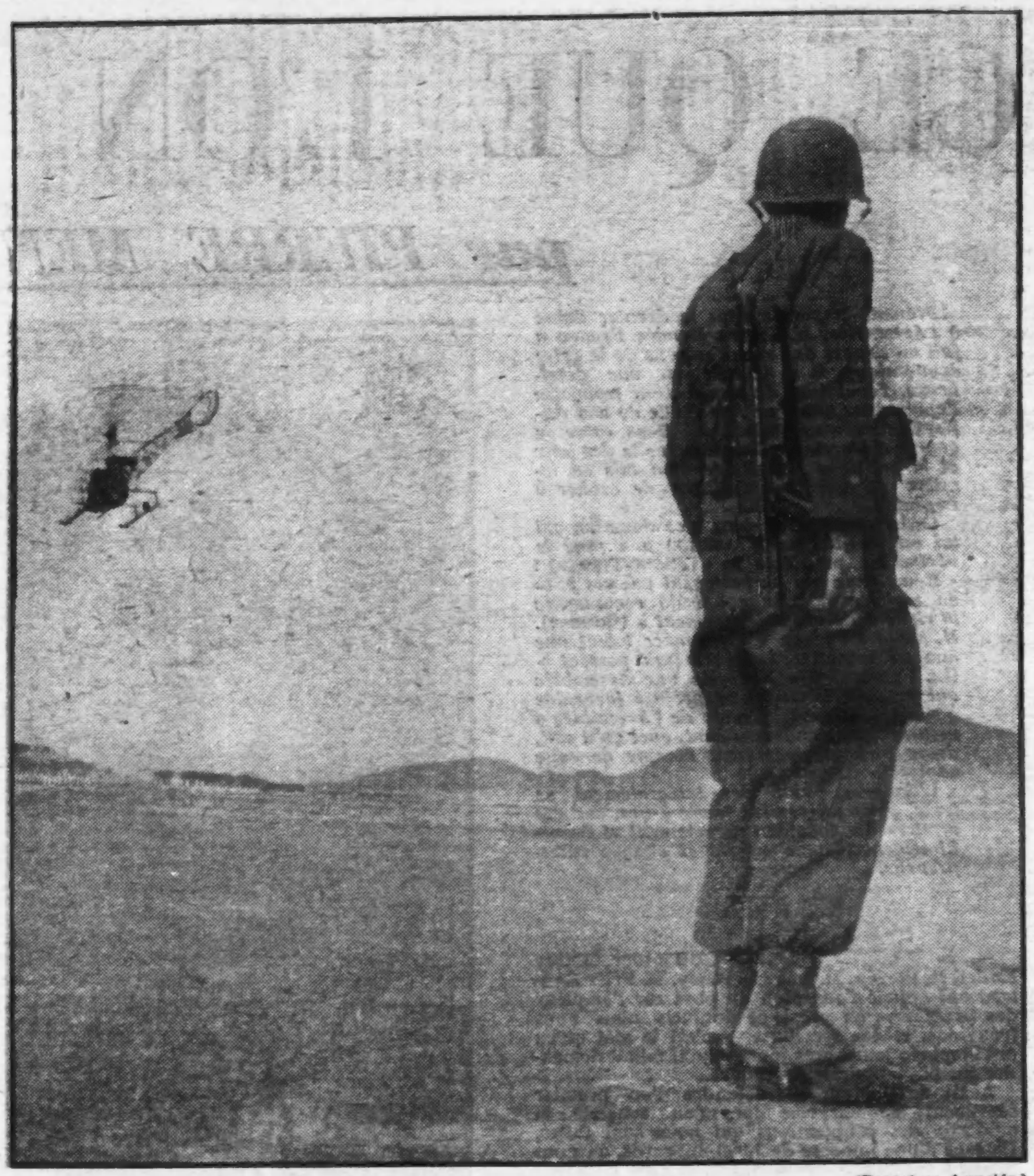
Vous repoussez la solution par la hausse des prix, c'est-à-dire par la destruction de la monnaie, et, vous l'avez dit à cette tribune — j'ai pris note sous votre dictée — tous nos efforts seraient vains si les prix continuaient à monter.

Mais comment les empêcherez-vous de monter ? Vous avez énuméré quelques mesures dont certaines peuvent avoir leur utilité mais qui, vous le savez bien, n'ont toutes qu'un caractère partiel et quelquefois même sont parfaitement inefficaces.

Pour empêcher la hausse des prix, il y a un remède vrai, un seul : réduire la demande globale, mettre fin aux surenchères d'une économie déréglée. Cela est pénible, cela est difficile, mais c'est tout de même la seule manière d'empêcher la hausse des prix.

Dans tous les pays du monde où les prix ont été « arrimés » et la monnaie consolidée c'est que, par une politique ou par une autre, on avait mis fin à ce déséquilibre dont nous souffrons en France d'une manière à peu près continuelle depuis la guerre : demande excessive et offre insuffisante.

Or, quel est l'élément le plus actif, le plus dangereux, le plus nocif, dirai-je, de cette demande qui pèse si lourd sur le marché depuis tant d'années ? C'est l'accroissement massif et continu des charges improductives que subit notre économie et qui dépassent, au total, celles de tous les pays comparables au nôtre et, tout particulièrement, des pays avec lesquels nous serons demain associés au sein du Marché commun. Charges improductives de toutes sortes, dans le secteur public comme dans le secteur privé. Ici, c'est le luxe de certains trains de vie incompatibles avec les besoins prioritaires du pays ; ailleurs, ce sont des habitudes économiques ruineuses, structures arriérées, coûteusement entretenues, tantôt sur les deniers publics, tantôt par le consommateur; c'est l'alcoolisme qui coûte 200 à 300 milliards au budget et beaucoup plus à l'économie nationale... L'énumération pourrait être poursuivie longtemps encore de toutes ces dépenses improductives stériles qui, loin de préparer l'expansion économique, la freinent et la limitent.



(Reporters Associés.)

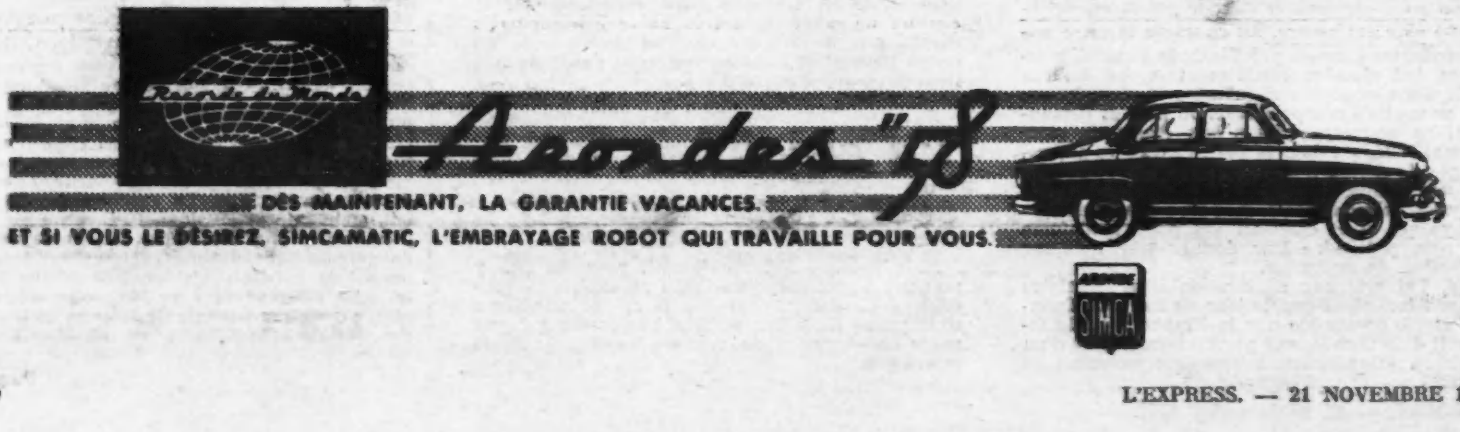
OPÉRATION HÉLIPORTÉE DANS LE SUD-CONSTANTINOIS
« Laisserez-vous les sacrifices de notre jeunesse se révéler, demain, inutiles ? »

Fait-on si peu confiance au pays ?

Il y a toutefois une catégorie de ces dépenses qui joue un rôle particulier par son volume, notamment depuis la guerre. Depuis vingt ans, la France subit, en effet, sous une forme ou sous une autre, un poids de charges militaires écrasantes et continuelles qui dépassent l'effort consenti par tel ou tel autre pays. De 1954 à 1957, si nous mettons à part les dépenses d'Indochine, nos dépenses militaires nettes annuelles se sont encore accrues de 616 milliards. Dans la même période, la Grande-Bretagne réalise une réduction de 150 millions de livres, c'est-à-dire 180 milliards de francs.

Nous avons sous les drapeaux 1.230.000 hommes. Pendant ce temps, la Grande-Bretagne, dont la population dépasse la nôtre de 25 %, a fixé comme objectif pour 1958, d'avoir 650.000 hommes, c'est-à-dire la moitié.

Il y a quelques années, l'Union soviétique a annoncé bruyamment qu'elle réduisait ses effectifs militaires de 1.200.000 hommes. Nous avons pensé que c'était surtout une manifestation de propagande. Plus tard, d'après un certain nom-



(A.G.I.P.)

L'ARRIVÉE DU GRAND PRIX DE PARIS A LONGCHAMP
« L'équilibre s'opère tout seul : il est économiquement malsain, socialement injuste »

bre de renseignements qui sont parvenus, il est apparu que cette réduction d'effectifs correspondait à la réalité.

Nous savons aujourd'hui à quoi ces hommes ont été consacrés : à l'effort industriel, à l'effort technique, et le résultat, c'est tel ou tel succès spectaculaire qui a frappé l'imagination populaire, notamment dans ces dernières semaines.

Pendant ce temps, nous sommes obligés de consacrer des fractions croissantes de notre revenu national à des dépenses militaires résultant notamment de la guerre d'Algérie.

La guerre d'Algérie, c'est une chose étrange, on en cache le coût au pays. Fait-on si peu confiance au patriotisme de la nation que l'on n'ose pas lui dire exactement quel est le bilan financier de la poursuite de cette guerre ?

On discute beaucoup et je reconnais qu'il n'est pas facile d'y voir clair. Il n'existe aucun document parlementaire complet à cet égard, aucun contrôle parlementaire. De temps en temps sont pris des décrets d'avances, des collectifs de régularisation, des budgets partiels... Personne, à l'heure actuelle, ne peut affirmer sur le plan parlementaire que le moindre contrôle, et je dirai même la moindre information, existe à ce sujet.

Nous en sommes réduits à nous reporter à des informations qui nous viennent quelquefois de l'étranger, lorsque la Commission économique pour l'Europe, dont chacun connaît le sérieux et l'objectivité, et qui relève des Nations Unies, ou lorsqu'une revue anglaise de très haute réputation — *The Banker* — nous indiquent, aboutissant à peu près au même chiffre, que le coût budgétaire de la guerre d'Algérie serait de l'ordre de 700 à 800 milliards. Je dis bien « coût budgétaire », car si on voulait calculer le coût économique, ce sont des chiffres bien plus élevés qu'il faudrait avancer.

Réduction de la production, augmentation des importations, diminution des exportations, telles sont les conséquences de ces dépenses. Elles sont évidemment incompatibles avec le progrès et la prospérité que nous voudrions voir régner dans notre pays.

On critique très souvent la gestion financière de l'année 1956. Je ferai, en ce qui me concerne, une critique bien différente de celles qui sont formulées généralement à ce sujet. Il me suffira, à cet égard, de rappeler ce que j'ai eu l'honneur de dire à cette tribune, notamment au mois de mars dernier, lorsque j'ai examiné les causes et les conséquences du gonflement considérable des dépenses publiques en 1956 et en 1957 et celles du gonflement considérable du déficit.

Si nous remontons au début de cette législature, nous pouvons dire que le programme du Front républicain constituait un ensemble cohérent en tête duquel figurait la paix en Algérie. Venaient ensuite des mesures visant au progrès économique et social et au relèvement du niveau de vie : dans l'immédiat, par une politique de salaires et de sécurité sociale, et par le moyen des investissements dans l'avenir.

De telles mesures sont fort coûteuses. Elles absorbent des ressources financières et économiques élevées. Le lien entre les deux parties du programme était donc évident.

Face au problème crucial

Si la paix était rétablie en Algérie, le fardeau des dépenses militaires était réduit, des centaines de milliers de jeunes hommes étaient rendus à l'activité productrice, la possibilité d'un grand effort consacré au développement économique et au mieux-être était dégagée.

Le programme du Front républicain était donc parfaitement articulé et praticable.

En revanche, si la condition nécessaire n'était pas réalisée ou, tout au moins, en voie de réalisation rapide, les charges cumulées de la guerre d'Algérie et du programme économique et social devenaient fatalement excessives et entraînaient aussitôt l'inflation, la hausse des prix, le déséquilibre accru de la balance extérieure et la disparition de nos réserves de devises.

M. Ramadier, à l'égard duquel on se montre très injuste, surtout sur les bancs où l'on a approuvé l'effort militaire algérien en affectant d'ignorer son prix et en refusant de le payer, M. Ramadier nous a souvent prévenus que le budget et la monnaie ne supporteraient pas sans dommage le fardeau qu'on prétend leur faire supporter. Il a toujours proclamé — il l'a dit à la commission des finances comme il l'a déclaré à cette tribune — que ses calculs et ses hypothèses étaient fondés sur l'affirmation des ministres responsables de l'Algérie, selon lesquels la paix seraient rétablie ou en voie d'être rétablie dès l'été 1956, ou, au plus tard, dans les mois suivants.

On n'a pas assez pris garde à ses avertissements cependant répétés. C'est ainsi que s'est peu à peu réveillée notre vieille et fidèle ennemie, l'inflation, dont les ravages risquent d'être bientôt immenses puisque nous ne pouvons même plus maintenant les limiter par le recours à nos ressources extérieures, celles-ci étant épuisées.

En 1958, nos importations ne pourront plus dépasser de beaucoup nos exportations, même dans le cas d'une aide extérieure, car celle-ci, dans les meilleures hypothèses, ne couvrirait qu'une fraction limitée de nos besoins.

Dès lors, quelles doivent être nos décisions ? Ici, je veux me placer en face d'un problème crucial, le problème algérien, parce que c'est le plus grave, le plus difficile, le plus urgent à résoudre, mais aussi celui sur lequel nous pouvons agir le plus rapidement, le plus efficacement.

Je crois de toute ma conviction — je l'ai déjà dit souvent — qu'en modifiant complètement notre politique là-bas nous pourrions sauver les positions françaises en Algérie et dans toute l'Afrique. Je ne reviendrai pas aujourd'hui sur cette démonstration.

Je crois aussi que cette révision, que je souhaite sans en méconnaître les difficultés, est la condition préalable et indispensable de la reconversion de notre économie, du salut de nos finances et de notre monnaie, parce qu'elle seule peut permettre tout à la fois le rétablissement prochain de la paix, la sauvegarde durable de nos grands intérêts africains, la concentration, enfin, de tous nos moyens sur les œuvres de progrès et d'expansion.

J'ai cette certitude, mais je sais que ce sentiment n'est partagé ni par le gouvernement ni par un grand nombre de mes collègues. C'est à eux que je voudrais m'adresser pour conclure.

L'inflation, c'est une guerre perdue

Si vous croyez que la politique actuellement faite en Algérie correspond à un impératif national irréductible ; si à vos yeux les résultats obtenus permettent d'augurer sa réussite ; si l'effort qu'elle comporte doit, pour porter ses fruits, se prolonger sur un certain nombre d'années encore ; si vous décidez, compte tenu de tout cela, de mener cette politique jusqu'au bout, alors vous avez le devoir, le devoir patriotique, de ne pas affaiblir cette lourde entreprise et ses chances par le désordre financier et par la chute de la monnaie qui entraîneraient inévitablement dans leur sillage des crises politiques, ici et là-bas, et la perte même de notre avenir africain.

Si la guerre en Afrique doit durer encore, les restrictions à la consommation privée et publique, la discipline de l'économie tout entière, l'organisation des priorités nécessaires à l'effort de guerre, s'imposent de toute urgence. C'est l'économie de guerre. Ayez la loyauté de le dire.

La guerre implique l'économie de guerre. La guerre, c'est l'austérité ou, alors, c'est l'inflation — et, dans ce cas, c'est une guerre perdue.

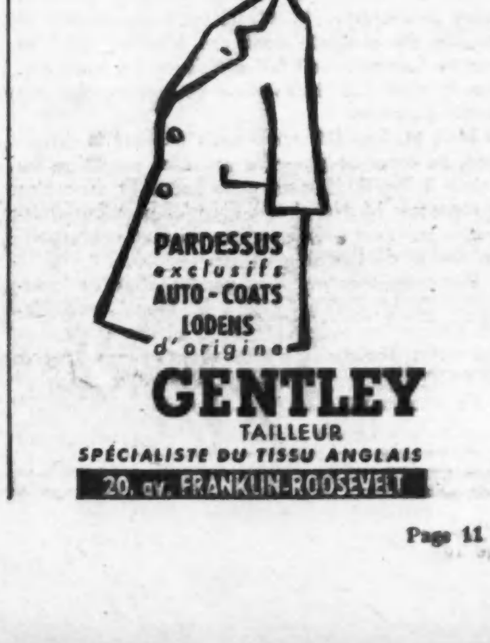
Je vous demande de prendre garde à la responsabilité que vous assumerez si, après avoir demandé à notre jeunesse de consentir encore une fois l'impôt du sang, son sacrifice se révélait inutile demain parce que vous n'auriez pas su mobiliser toutes les forces matérielles du pays derrière elle, parce qu'un désastre financier et monétaire — et nous en sommes menacés — conduirait alors à un désastre national, politique et militaire.

Ce n'est pas le petit projet qu'on nous propose qui répond à l'ampleur du drame que traverse le pays.

Je crois, je le répète, que nous pouvons rechercher et obtenir la paix et la reconstruction de l'Afrique, de l'Afrique française. Il n'est pas trop tard.

Mais si vous ne croyez pas devoir rechercher cela, et tout de suite, si vous voulez poursuivre l'autre politique, celle qui est faite actuellement, alors vous n'avez pas le droit de cacher plus longtemps la réalité à ce pays sur sa situation financière et économique, sur les périls qu'il court et sur les remèdes, les vrais, les seuls remèdes.

P. M. F.



CORRESPONDANCES EXPRESS

MALAISE ROYAL EN BELGIQUE

● La proximité de l'exposition internationale qui attirera l'an prochain à Bruxelles 30 millions de visiteurs étrangers ranime les controverses sur la persistance du « malaise royal » en Belgique.

Le jeune roi Baudouin n'a pris qu'à son corps défendant la succession de Léopold III, son père, qui vit d'ailleurs auprès de lui au château de Laeken. Baudouin se comporte à son égard en fils soumis. Ayant d'autre part une très vive affection pour sa belle-mère, la princesse de Rethy, il juge inadmissible l'attitude officielle qui consiste à lui refuser toute dignité publique et insiste pour que le petit prince Alexandre, son demi-frère, l'accompagne en toute occasion.

Le mariage du jeune roi apaiserait les querelles en lui donnant un nouveau foyer qui lui ferait oublier l'autre, mais il se refuse à tout projet dans ce domaine.

Le « compromis Baudouin » ne satisfait donc personne. Ni les vrais royalistes qui voudraient rappeler Léopold, ni les socialistes et les libéraux qui jugent désuet le protocole monarchique et verraient d'un bon œil la proclamation de la République.

LA SYRIE FAIT UN PAS VERS ISRAEL

● La Syrie vient de faire un geste inattendu en direction d'Israël en convoquant la semaine dernière, pour la première fois depuis 1955, la commission mixte d'armistice des deux pays. Le prétexte à cette réunion a été un incident de frontière remontant au 6 novembre.

Mais tandis que les réunions antérieures se terminaient toujours par le vote d'un blâme platonique, la Syrie a offert la semaine dernière de respecter les travaux « légitimes », de caractère civil, qu'Israël exécute dans la zone démilitarisée du lac Hulé. Ces travaux ont une importance capitale pour Israël car ils ont pour but de détourner une partie des eaux du Jourdain pour les envoyer sous conduits jusque dans le désert du Neguev.

L'accord qui vient d'être signé à ce sujet, sur initiative syrienne, constitue un revirement complet de la part de l'un des principaux protagonistes de la « croisade » anti-israélienne.

La nouvelle attitude syrienne vise sans doute à réduire les risques d'une explosion locale, à un moment où la Syrie se croit menacée par son voisin turc. Mais elle a également des buts politiques : encourager les neutralistes israéliens, qui ont le vent en poupe.

M. NENNI RENOUE AVEC LES COMMUNISTES

● En décidant, jeudi dernier, de « reconnaître les communistes comme les leaders du mouvement ouvrier » et de rétablir l'unité d'action avec eux, le Parti Socialiste Italien (P.S.I.) de M. Pietro Nenni a mis le point final à un intermède d'une année.

Depuis juin 1956, en effet, M. Nenni n'avait cessé de s'éloigner de ses alliés communistes.

Le P.S.I. semblait devoir redevenir, il y a un an, le premier parti ouvrier italien : les militants communistes démissionnaient en nombre, le P.C. était discrédité et le P.S.I., grand vainqueur aux élections locales, s'apprêtait à prendre la relève.

Pour offrir un grand parti de rechange aux électeurs communistes, M. Nenni tenta de réunifier le mouvement socialiste dont une fraction, conduite par M. Saragat, avait fait dissidence il y a dix ans. Simultanément il fit des offres de collaboration aux partis du centre.

Mais M. Saragat, après avoir accepté la discussion, ne cessa de poser de nouvelles conditions au retour à l'unité. Il encouragea les partis du centre à repousser M. Nenni et déjoua les pressions croissantes qui s'exerçaient au sein de son propre parti en faveur de l'unité socialiste.

Découragés et mystifiés par les attaques incessantes de M. Saragat contre M. Nenni, les socialistes « nenniens » finirent par se détourner de nouveau des socialistes « saragatiens » pour revenir au P.C.

La résolution votée jeudi dernier par le comité central du P.S.I. est un constat d'échec : elle prend acte de l'impossibilité dans laquelle a été mis le plus « socialiste » des partis socialistes d'Europe à sortir de l'opposition et à rompre avec les communistes, sans renoncer à sa vocation ouvrière.

U.R.S.S. : PREVISIONS ECONOMIQUES « REALISTES »

● Les plans de production soviétiques pour 1972, que M. Kroutchev vient de révéler, montrent que l'U.R.S.S. — en dépit d'un ralentissement très net de son expansion et d'une prudence accrue dans la planification — n'a pas renoncé à « rattraper les Etats-Unis » d'ici quinze ans. Les chiffres comparés des productions soviétique et américaine sont en effet les suivants (en millions de tonnes, sauf indication contraire) :

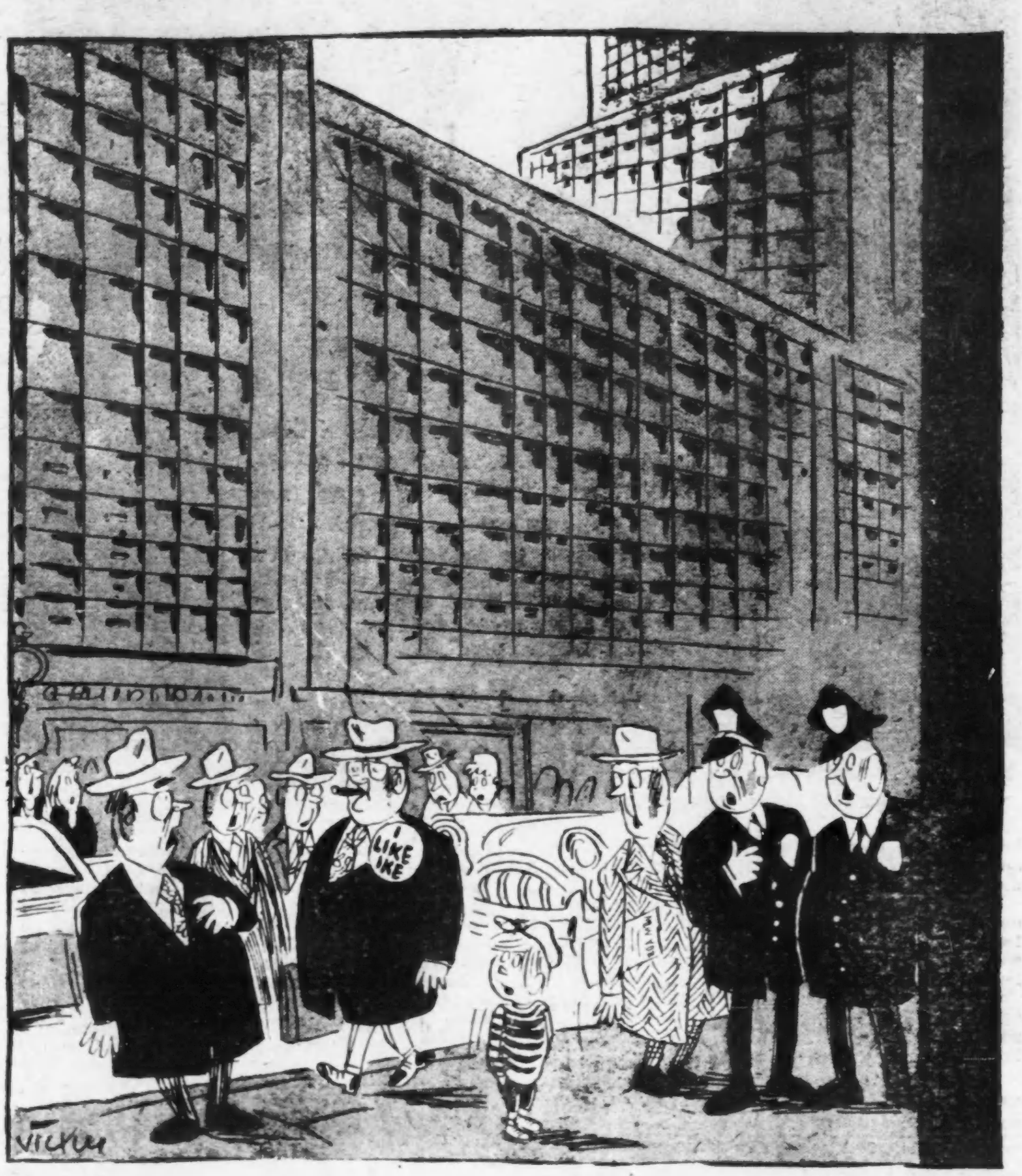
	U.R.S.S. 1957	U.S.A. 1956 (1)	U.R.S.S. 1972
Fonte	37	69	75-85
Pétrole	98	354	350-400
Acier	51	104	100-120
Electricité (millions de kwh)	210	684	800-900
Sucre	4,5	2,1	9-10
Lainages (millions de mètres)	280	299	550-650
Chaussures (millions de paires)	315	586	600-700
Charbon	462	476	650-700

Pour l'énergie, l'acier et la fonte, les taux d'augmentation prévus sont inférieurs de moitié à ceux qui ont été atteints depuis 1950. Ce ralentissement est dû à la fois à l'épuisement des réserves riches, à l'alourdissement de l'appareil industriel et au développement projeté des industries de consommation qui absorbent une proportion moindre de produits de base que l'industrie lourde.

Dans l'ensemble, la production de biens de consommation augmentera plus rapidement que par le passé, sans atteindre encore un développement spectaculaire. L'exportation de biens d'équipement, en revanche, semble devoir atteindre un niveau très élevé.

Les experts occidentaux considèrent comme « très réalistes » les prévisions données par M. Kroutchev.

(1) La production américaine augmente en moyenne de 3 % par an. Cependant le rythme d'accroissement de cette production a permis d'atteindre des niveaux de production optima dans certains secteurs. Pour obtenir des prévisions réalistes de la production en 1972 il faudrait donc tenir compte d'un certain ralentissement inévitable du rythme d'expansion dans ces secteurs.



(Vicky-« Daily Mirror ».)

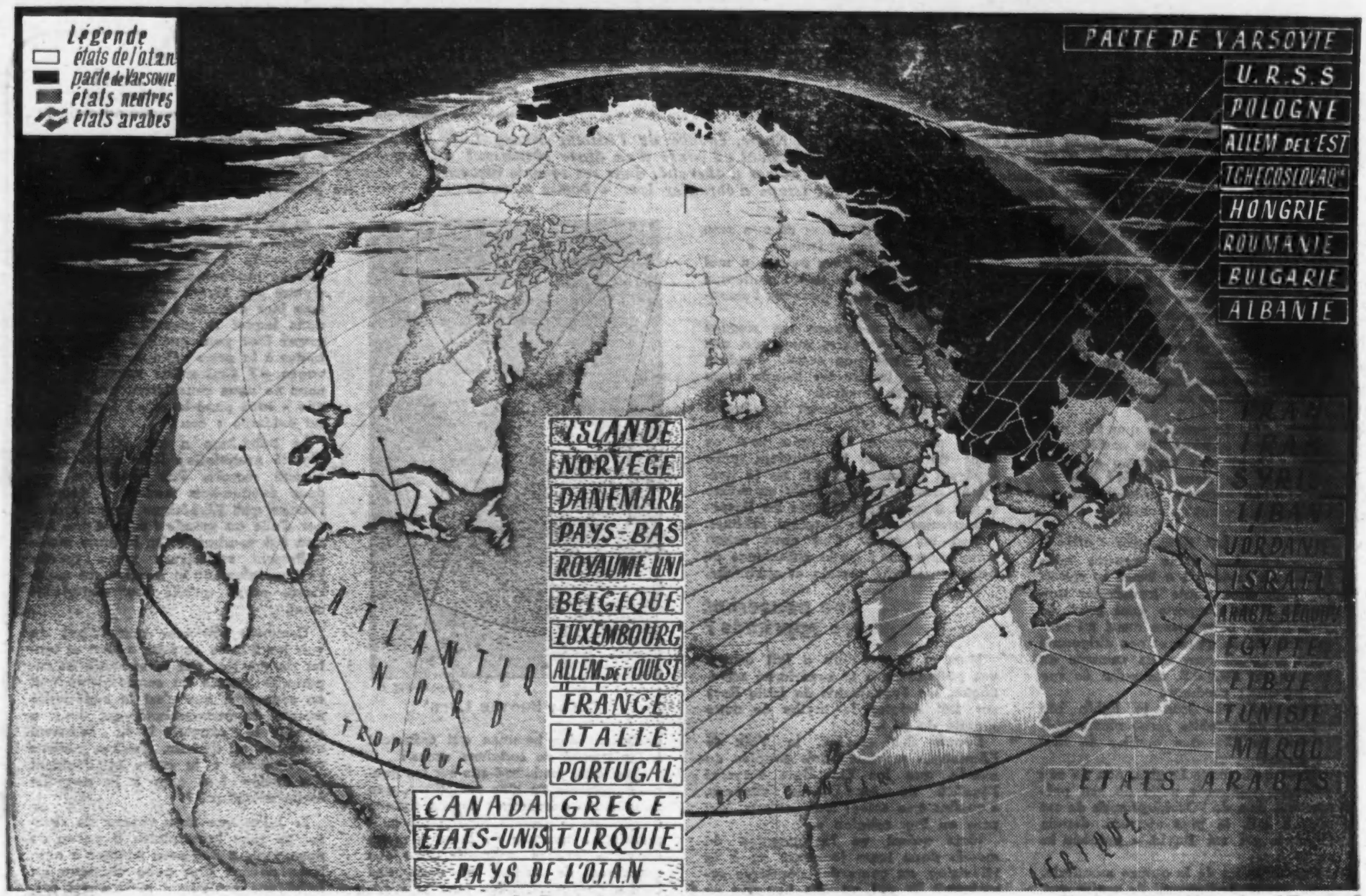
GOMULKA ENTRE DEUX FEUX

● En démissionnant la semaine dernière du parti communiste, quatre grands écrivains polonais antistaliniens de la première heure ont une nouvelle fois attiré l'attention sur la crise idéologique que traverse le régime de M. Gomulka, écartelé entre des « staliniens » et des « libéraux » également intransigeants.

Les quatre écrivains démissionnaires sont les romanciers Jerzy Andrzejevsky (déjà blâmé pour le scénario du film « Le Sentiment Perdu »), et Marek Hlasko (célèbre pour ses nouvelles sur la jeunesse polonaise), et les poètes Adam Wazyk (dont le « Poème pour adultes » avait précédé de peu la révolution d'octobre 1956) et Mieczyslaw Jastrun (parfois surnommé « le T.S. Eliot polonais »).

Ils ont démissionné pour protester contre l'interdiction de la revue « Europe », de caractère non politique, qui se proposait de révéler au public polonais les courants littéraires d'Europe occidentale.

Mais pendant que les quatre démissionnaires protestent contre le nouveau « conformisme gouvernemental », M. Gomulka est violemment attaqué pour ses « capitulations » dans un pamphlet de 54 pages, que les staliniens font circuler à l'intérieur du parti. Le pamphlet appelle les militants à la « résistance générale contre Gomulka, qui trahit le communisme. »



LE PACTE ATLANTIQUE, A L'HEURE DE LA CRISE
Entre la lointaine Amérique et le Proche-Orient

(Service cartographique de « L'Express »)

ATLANTIQUE

Politique commune, mais comment ?

● ***L'Amérique est-elle prête à risquer sa destruction pour défendre un pays d'Europe ? Les Européens sont-ils prêts à mourir pour sauver Washington ? Ces deux questions dominent la première grande « crise » du Pacte Atlantique, ouverte par les fusées russes et la guerre d'Algérie.***

POUR la première fois depuis son arrivée au pouvoir, M. Kroutchev convoqua vendredi dernier un correspondant américain (celui de l'agence United Press) accrédité à Moscou pour lui dire ceci :

— *L'U.R.S.S. détient une supériorité absolue en matière de fusées, quoi qu'en puissent dire les militaires américains. Nous pouvons anéantir les bases d'Europe, d'Asie et d'Afrique. Les avions sont démodés. Combien de bombardiers perceraient nos défenses pour jeter leurs bombes ? Nos engins balistiques, en revanche, font mouche à tout coup. Nos sous-marins peuvent bloquer les ports d'Amérique et bombarder l'intérieur du pays. Nos fusées peuvent atteindre n'importe quel objectif. Les centres vitaux américains sont aussi vulnérables que les bases de l'O.T.A.N.*

Depuis deux mois chacun des points énumérés par M. Kroutchev hante l'esprit des hommes politiques occidentaux. Mais ce sont les réalisations spectaculaires des Russes en matière de fusées qui ont fait éclater au sein de l'O.T.A.N. une crise qui durait en fait depuis plus d'un an. Réunis la semaine dernière au Palais de Chaillot, les délégués à la conférence parlementaire de l'O.T.A.N. ont fini par dire ce qu'ils pensaient tout bas depuis longtemps :

« Dans tous les pays membres du Pacte Atlantique, on peut constater une inquiétude croissante et un flottement de l'opinion publique, au détriment d'une ferme volonté de défense. »

Mourir pour Munich ?

Pourquoi cette inquiétude et ce malaise ?

Au printemps 1949, lors de la signature du Pacte Atlantique, les Etats-Unis possédaient encore le monopole des armes atomiques. Ce monopole était alors le fondement du Pacte : en cas d'attaque russe, l'Amérique s'engageait à exercer des « représailles massives » contre l'U.R.S.S. Elle n'avait pas à craindre de représailles identiques de la part de la Russie. Sa puissance était, pour ses alliés, une garantie absolue.

Depuis 1949, toutefois, les Etats-Unis ont perdu successivement leur monopole atomique et leur suprématie aérienne. Leur puissance de représailles reste redoutable, mais celle de l'U.R.S.S. l'est tout autant, sinon plus, depuis l'apparition des grandes fusées. Cette situation nouvelle, alors que l'ensemble des moyens de représailles demeurait concentré entre les mains de l'Amérique, et soustrait au pouvoir de décision de l'O.T.A.N., devait faire naître dans l'esprit des Européens une question que le professeur von Weiszäcker, un des principaux savants atomistes allemands, vient de poser ouvertement au congrès « européen » de Loccum :

« Les Etats-Unis seront-ils prêts à risquer la destruction de leurs propres grandes villes pour protéger la ville de Munich, par exemple, contre des bombes adverses ? »

Une protection incertaine

Posée, il y a six mois déjà, par le maréchal Juin, la même question (et le même doute) domine aujourd'hui l'Alliance Atlantique. A la conférence parlementaire de l'O.T.A.N., le comité militaire écrivait la semaine dernière dans son rapport :

« Les membres continentaux de l'O.T.A.N. n'ont pas le sentiment d'être suffisamment protégés par des armes stratégiques nucléaires dont ils ne disposent pas plus que la communauté de l'O.T.A.N. elle-même, DONT L'EMPLOI AU MOMENT OPPORTUN RESTE DOUTEUX, et qui sont des armes à double tranchant, menaçant de détruire le défenseur avec l'assaillant. »

Jamais les nations européennes n'ont été aussi exposées aux armes et surtout aux pressions soviétiques ; jamais elles n'ont eu un aussi grand besoin de la protection américaine ; jamais, non plus, cette protection ne leur a paru aussi incertaine.

Le président Eisenhower a pris la décision spectaculaire de venir lui-même à Paris le mois prochain pour la Conférence Atlantique. Il tentera de dissiper quelques doutes : il réaffirmera la résolution de l'Amérique à défendre ses alliés au péril de sa propre vie. Mais plutôt que des assurances verbales, les nations européennes souhaitent des actes : elles seraient plus rassurées si l'Amérique acceptait de leur confier des armes de représailles permettant à l'Europe de résister par elle-même aux pressions soviétiques.

L'Amérique décidera seule

L'Amérique est-elle prête à faire un geste dans ce sens ? La réponse, pour le moment, est non.

« Même après une révision éventuelle de la loi MacMahon (interdisant la communication des secrets atomiques américains), a déclaré à Paris le sénateur Saltonstall, *le Président des Etats-Unis ou son délégué devrait conserver seul le pouvoir de décider de l'utilisation d'armes nucléaires entreposées en Europe. »*

Pourquoi cette réticence des Etats-Unis ? Craindraient-ils la divulgation de leurs secrets par des espions communistes ? Cette crainte, si elle subsiste, n'est que le moindre des deux grands soucis américains. La vérité est que les Etats-Unis doutent de la volonté de sacrifice de leurs alliés autant que ceux-ci doutent de la volonté de sacrifice américaine — et pour les mêmes raisons.

Tant que l'Amérique ne possédera pas de fusées à longue portée, sa puissance de représailles (et donc sa propre sécurité) reposera pour l'essentiel sur son réseau de bases étrangères. Durant une période d'une à trois années, prévoit le Pentagone, l'alliance occidentale ne disposera que de fusées à portée intermédiaire pour contrebalancer la menace des grands engins soviétiques. Ces fusées intermédiaires américaines, en dépit de leur portée relativement faible (2.500 km.), auront la même valeur stratégique que les grandes fusées russes (portant à 8.000 km.), à condition qu'elles soient basées à proximité des frontières soviétiques, c'est-à-dire en Europe. Les bases européennes sont plus nécessaires que jamais pour maintenir l'équilibre. (1)

Toutefois, comme vient de le déclarer M. Kroutchev, « les bases avancées

(1) Le « Snark », envoyé vendredi dernier à 8.000 km. par l'aviation américaine, n'est pas, contrairement à ce qu'ont laissé entendre le communiqué officiel et certains commentaires de presse, une *fusée* à longue portée : c'est un *avion sans pilote*, propulsé par turbo-réacteurs, mis en chantier il y a dix ans et plus vulnérable qu'un bombardier ordinaire. Sa vitesse de croisière, en effet, n'est pas supersonique ; son guidage par ondes-radio peut être brouillé ; l'absence d'un pilote lui interdit de se défendre contre la chasse adverse.

(Suite en page 15.)

NOËL à la NEIGE !...
80 STATIONS SELECTIONNEES
FRANCE - SUISSE
AUTRICHE - ITALIE
TOUT COMPRIS
à partir de . . . . . . 15.200 francs
PROGRAMMES ET INSCRIPTIONS
COMPAGNIE FRANÇAISE DE TOURISME
18, PLACE DE LA MADELEINE
PARIS (8e) RIC. 77-09

LITTLE ROCK ET LE SPOUTNIK

par CLARA BOOTHE LUCE

Ancien ambassadeur des Etats-Unis à Rome, épouse de l'éditeur Henry Luce (Time magazine, Fortune), *Mme Clara Boothe Luce a pris la parole récemment au cours d'un dîner réunissant de nombreuses personnalités politiques américaines. Si le président Eisenhower a cherché, dans ses récents discours, à rassurer les Américains, Clara Boothe Luce, elle, a jugé qu'il était temps d'ébranler leur « bonne conscience ». Voici les principaux extraits de son intervention.*

LES récents événements de Little Rock, qui ont conduit à l'installation d'un cordon de troupes fédérales devant les portes de l'Ecole Centrale, et le lancement du satellite soviétique n'ont apparemment aucun rapport entre eux, ni dans la forme, ni dans le temps, ni dans le lieu. Il me semble pourtant qu'ils sont étroitement liés par leur signification pour la sécurité et même la survie de l'Amérique.

Quelle est la menace que fait planer sur nous le bébé-lune soviétique ? Représente-t-il une prouesse scientifique hors de notre portée ? Pas du tout : nous sommes prêts à lancer nous-mêmes d'autres satellites.

Le glas de quoi ?

S'agit-il alors d'une menace militaire ? La fusée qui a lancé le spoutnik peut sans doute transporter une bombe H en n'importe quel point du globe, mais nous avons aussi un programme de ce genre et nos dirigeants nous assurent que nous sommes en avance sur l'U.R.S.S. au point de vue du potentiel productif.

Pourquoi, dès lors, le faible bip bip bip du satellite russe résonne-t-il comme un glas aux oreilles de tant de gens ?

C'est qu'il sonne le glas, non de nos défenses militaires mais de nos prétentions, non de l'Occident mais de cet orgueil qui, le plus souvent, depuis l'époque du roi David, « précède la chute ».

Depuis la fin de la guerre mondiale, nous avons eu l'orgueil de croire que ce que nous appelions « le mode de vie américain » était destiné — prédestiné, même — à demeurer militairement et scientifiquement supérieur à n'importe quel autre « mode de vie ».

Un an après Hiroshima, Dean Acheson déclarait dans son rapport sur l'énergie atomique :

> « Nous avons le monopole des armes atomiques, un équipement industriel considérable, d'immenses connaissances théoriques... ce qui nous permet d'évaluer ce que sera vraisemblablement l'avenir. »

Cet avenir, que nous avions si mal évalué, il tourne aujourd'hui au-dessus de nos têtes et nous pouvons l'entendre : bip bip bip.

Loin de sous-estimer les risques d'une troisième guerre mondiale, nos dirigeants n'ont pas cessé, pendant dix ans, de lancer au monde leurs avertissements sinistres.

« Les Russes, déclarait le général Eisenhower en 1952, pendant sa première campagne électorale, sont en train de répéter le Requiem qu'ils espèrent entonner un jour sur la tombe du monde libre. » Mais en même temps, il nous assurait que les Russes échoueraient, qu'ils devaient échouer.

D'où lui venait, d'où nous venait cette assurance ? De la conscience de notre supériorité morale et spirituelle.

Que penseront les opprimés ?

Mais si le spoutnik a fait éclater nos prétentions à la supériorité scientifique, les événements de Little Rock ont fait éclater le mythe de notre « unité de foi ».

Depuis des années, la Voix de l'Amérique proclame aux peuples du monde que les Etats-Unis assurent l'égalité de tous leurs citoyens, « quelles que soient leur couleur, leur race ou leur religion ».

Mais qu'ont vu les peuples du monde dans leurs journaux ou à la télévision, au cours des dernières semaines ? Ils ont vu des hommes — des blancs — brûler un noir en effigie. Ils ont vu des hommes — des blancs — frapper des enfants parce qu'ils avaient la peau noire. Ils ont vu des adolescents tourmenter d'autres adolescents pour la même raison. Et ils ont compris qu'il y a en Amérique des cœurs dans lesquels brûle la haine raciale.

Quel effet produira cette révélation sur les Allemands, dont nous avons rasé les grandes villes parce qu'elles

(Keystone.)

CLARA BOOTHE LUCE

abritaient des hommes qui croyaient à l'infériorité de certaines races ?

Quel effet produira-t-elle sur les peuples opprimés du bloc soviétique, que nous avons encouragés depuis dix ans à mépriser le communisme parce qu'il privait les hommes de leurs « droits divins » et les envoyait dans des chambres de torture et dans des camps de concentration pour le « crime » de non-conformisme politique ? Ne penseront-ils pas qu'il est bien pire de priver les enfants du droit à l'instruction pour le « crime » de non-conformisme physique ?

Des « demi-sauvages »

Quel effet aura cette révélation sur les millions d'Asiatiques et d'Africains qui hésitent entre la tutelle de la démocratie américaine et celle de la démocratie russe ?

Et sur nos alliés ? Lorsque les douze premiers ministres des pays du Commonwealth britannique se réuniront l'année prochaine, moins de la moitié d'entre eux seront des blancs. Quelle sera leur attitude à l'égard d'un pays dans lequel le premier citoyen d'un grand Etat peut qualifier ses compatriotes à la peau noire de « demi-sauvages » ? Croiront-ils volontiers que nous ne nous considérons pas comme une « race supérieure » ? La réponse est évidente : non !

Le bébé-lune a fait éclater notre dignité matérielle ; Little Rock, notre dignité morale. Pris ensemble, ces deux événements tendent à détruire l'image que l'Amérique a voulu donner d'elle au monde : celle d'une nation qui voudrait qu'on la croie matériellement supérieure parce qu'elle l'est moralement et moralement supérieure parce qu'elle l'est matériellement.

Comment s'étonner aujourd'hui de voir les Russes en faire autant et tenter de prouver par le spoutnik la supériorité morale du communisme tout en soutenant que c'est la supériorité morale du communisme qui leur a donné le spoutnik ? Et comment s'étonner si, demain, d'autres nations en viennent à le croire et décident d'accrocher leur char à la nouvelle étoile soviétique ?

Le bilan que nous venons de dresser ne peut faire plaisir à aucun de nous, mais il doit nous pousser à agir. Nous devons tirer notre chapeau au bébé-lune soviétique mais aussi rassembler notre énergie et puiser dans nos poches pour rattraper les Russes. Cet effort, nous ne pourrons le faire que si nous sommes animés par une dévotion profonde à la liberté, qui exige aujourd'hui des sacrifices de tous les Américains. Mais si nous restons unis dans notre foi en Dieu, en notre pays et en nous-mêmes, nous pourrons transformer les deux défaites que nous venons de subir en notre plus éclatante victoire.

LES AFFAIRES ÉTRANGÈRES

(*Suite de la page* 13.)

de l'O.T.A.N. sont aussi proches de l'U.R.S.S. que l'U.R.S.S. l'est des bases de l'O.T.A.N. ». Autrement dit, la concentration en Europe de la puissance de représailles occidentale exposera les nations européennes à une menace accrue de la part des Soviétiques.

Supposons maintenant que les fusées intermédiaires américaines soient mises à la disposition directe des nations européennes.

On peut imaginer, dans ce cas, que l'U.R.S.S. adresse à chacun des pays d'Europe un ultimatum, le sommant, sous peine de destruction complète et immédiate, de proclamer sa neutralité dans l'éventualité d'un conflit russo-américain. « Nous n'avons rien contre vous, E u r o p é e n s, pourrait dire M. Kroutchev. Notre adversaire est l'Amérique. Ne vous mêlez pas des querelles soviéto-américaines, et il ne vous arrivera rien. »

Quelle serait l'attitude des Européens ? Les Américains se le demandent. Et parce qu'une capitulation européenne laisserait les Etats-Unis pratiquement désarmés, ils préfèrent ne pas laisser aux Européens l'occasion de répondre à cette question. Ils préfèrent y répondre eux-mêmes en conservant le contrôle exclusif des fusées basées en Europe.

Responsabilités partagées

L'accroissement de la menace potentielle des armes soviétiques a donc fait lever des doutes mutuels dans l'esprit des Européens et des Américains. Exposés aux mêmes dangers et aux mêmes chantages, ils ont besoin de la volonté de sacrifice de leurs partenaires, mais doutent, tant ces sacrifices seraient lourds, que cette volonté soit assez forte pour résister à l'épreuve du feu. Comment peuvent-ils dissiper ces doutes ?

C'est là l'une des grandes questions qui dominera la conférence de l'O.T.A.N. qui s'ouvrira au milieu de décembre. Elle doit, en principe, créer un organisme de décision qui assure chacun des membres du Pacte de l'assistance *automatique* des autres membres. Et puisque c'est l'Amérique qui concentre entre ses mains les moyens de représailles, c'est l'Amérique aussi qui devra consentir les abondons de souveraineté les plus importants: la décision d'employer les armes de représailles ne pourra lui être réservée, comme ce fut le cas jusqu'ici. Elle devra partager avec ses alliés ce pouvoir de décision. M. Dulles a été le premier à le reconnaître. Le partage des responsabilités est le meilleur moyen de rétablir la confiance au sein de l'O.T.A.N. Il est l'objectif fondamental de la prochaine conférence atlantique.

Cet objectif ne pourra toutefois être atteint que s'il existe entre les membres de l'O.T.A.N. une réelle unité de perspectives et une volonté sincère et réaliste de coordonner leurs politiques étrangère et militaire.

Or tel n'est pas le cas aujourd'hui. Et les membres de l'O.T.A.N. imputent à la France une lourde part de responsabilité dans cette situation. Ils lui reprochent d'avoir provoqué la « désintégration du bouclier terrestre de l'O.T.A.N. » en envoyant l'essentiel de ses forces en Algérie. Les impératifs militaires de la guerre d'Algérie ont provoqué une modification radicale de la structure des divisions françaises. Ces divisions sont devenues inaptes aux exigences d'une guerre en Europe, et elles le resteront longtemps encore. Les plans de modernisation de l'armée française, conformes aux impératifs atlantiques, ont été abandonnés. L'industrie française n'est plus équipée pour cette tâche et l'économie française ne peut plus la remplir.

« La politique française en Algérie, écrit l' « Observer, », *a affaibli toute la communauté atlantique, économiquement, politiquement, militairement et moralement, sans que les alliés de la France, affectés dans leurs intérêts vitaux, aient jamais été consultés. »*

Algérie et Moyen-Orient

L'organisme de décision collective de l'O.T.A.N. ne pourra fonctionner que si la politique de chaque pays membre est subordonnée aux intérêts de la collectivité. *« La coordination des politiques étrangères devient obligatoire »*, a dit M. Spaak, secrétaire général de l'O.T.A.N.

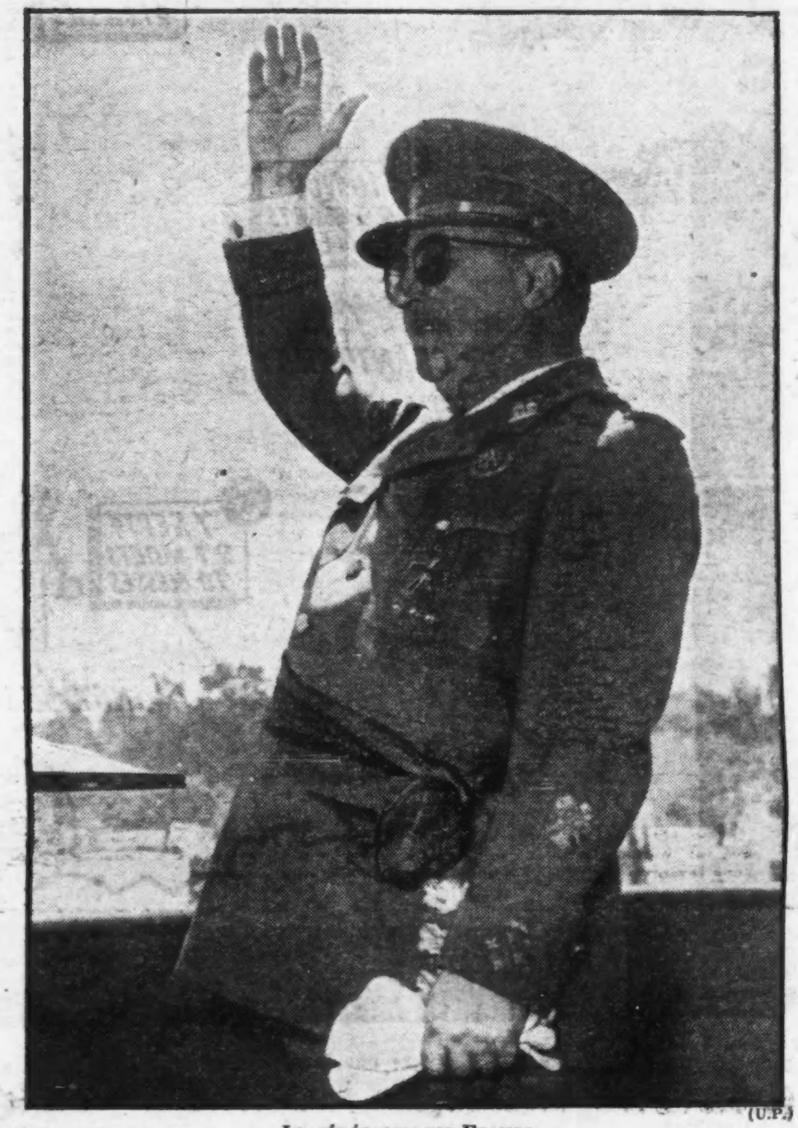
Il y a un an déjà, les « Trois Sages » s'étaient prononcés dans ce sens. Ils avaient affirmé alors que les *« offensives économiques »* de l'U.R.S.S. représentaient pour les Occidentaux un défi aussi grave que la puissance militaire russe ; à ne pas relever le défi, les Occidentaux perdraient toute influence dans les pays marginaux et sous-développés. Seuls un plan d'assistance économique commun et une politique commune, au Moyen-Orient notamment, permettraient de faire face à cette situation.

Mais comment réaliser cette politique commune tant que se prolonge et se développe une guerre qui oppose, de plus en plus, les alliés les uns aux autres, par pays interposés ? Si les autres nations occidentales se solidarisaient avec la France dans la guerre d'Algérie, elles considèrent qu'elles rejetteraient tout le monde arabe vers le camp communiste, qu'elles finiraient également par y rejeter l'Afrique du Nord, de Tunis à Rabat, et par perdre les bases « atlantiques » au Maroc. Ce sont les impératifs de la compétition Est-Ouest — compétition politique et économique autant que militaire — qui ont poussé les Anglo-Américains à fournir les armes demandées par M. Bourguiba. C'est la nécessité de concurrencer les Soviétiques dans le monde arabe qui fait souhaiter à la majorité des nations « atlantiques » (majorité qui comprend également les Italiens et les Canadiens) un règlement pacifique rapide du conflit algérien.

Pas de seconde Syrie

L'année dernière, ce fut l'expédition de Suez qui empêcha l'unification de la politique étrangère atlantique ; la perte de l'influence occidentale en Syrie en a été la conséquence. Cette année, c'est la guerre d'Algérie qui fait obstacle à une politique commune. Mais il n'y a pas de seconde « Syrie » dont la défection puisse être acceptée par l'Occident. La France est maintenant très isolée. La survie de l'Organisation atlantique est maintenant liée à la fin de la guerre d'Algérie. C'est pourquoi les autres pays occidentaux sont résolus à ne pas laisser la France s'enferrer une année de plus dans ce que l' « Observer » appelle « une folie unilatérale ».

MICHEL BOSQUET.



(U.P.)

LE GÉNÉRALISSIME FRANCO
Staline a su taper du poing sur la table...

ESPAGNE

Franco découvre les Russes

● *La* Pravda *a droit de cité à Madrid. Franco fait officiellement l'éloge de l'U.R.S.S. C'est un des effets des Spoutniki.*

DEPUIS que deux « Spoutniki » tournent dans le ciel, l'Espagne est littéralement bouleversée. La presse se moque ouvertement des Américains; elle vante les exploits, la discipline, l'efficacité des Soviétiques.

Des voyageurs espagnols débarquent à Paris avec un visa de sortie validé pour la France seulement. Mais à Paris ils se rendent à l'ambassade soviétique qui, sur une feuille spéciale, leur délivre un visa pour l'U.R.S.S. ou pour l'Allemagne de l'Est.

Pour la première fois depuis la victoire du « caudillo », la *Pravda* a fait son apparition dans les rues de Madrid : en première page, les journaux espagnols reproduisent les manchettes, photos et légendes (en russe) de l'organe central du parti communiste soviétique.

« J'exige les secrets... »

Dans son discours du mois dernier, le général Franco n'a pas seulement dressé un parallèle entre les systèmes soviétique et espagnol, pour en tirer la morale que les régimes qui réussissent sont ceux qui, autoritaires, se fondent « sur la discipline et l'ordre ». Le caudillo s'est encore moqué des Etats-Unis en termes désinvoltes, comme l'atteste ce passage de son discours :

> *« On raconte, et je le crois volontiers, que lorsque Truman informa, à Potsdam, ses alliés que l'Amérique possédait la bombe atomique et que celle-ci allait être lancée sur le Japon, Staline abattit son poing sur la table et dit : « Si vous aviez la « bombe, pourquoi avez-vous « laissé la Russie se saigner à « blanc ? J'exige que vous me « révéliez tous vos secrets tech- « niques dans ce domaine. » Avec une ingénuité et une naïveté pour lesquelles l'Histoire leur demandera certainement des comptes, les Américains révélèrent alors aux Russes leurs secrets atomiques et les résultats des recherches entreprises aux Etats-Unis. »*

Il y a un an, le général Franco avait posé sa candidature à l'O.T.A.N., tout en prenant les premiers contacts avec l'U.R.S.S. en vue de la restitution du stock d'or espagnol. On crut à l'époque que ces contacts visaient à faire pression sur les Occidentaux et à leur arracher une aide accrue à l'Espagne. La candidature espagnole fut repoussée d'extrême justesse (seule la Norvège y mit son « veto »).

L'alliance sous le boisseau

Mais, peut-on se demander légitimement aujourd'hui, Franco ne poursuivait-il pas en même temps le but inverse ? Ce spécialiste du double jeu, dont les ruses et les maquignonnages avaient mis Hitler au supplice (« Je préférerais me faire arracher toutes les dents plutôt que de subir une seconde discussion avec Franco. ») n'entendait-il pas amadouer l'U.R.S.S. en la « menaçant » d'une adhésion espagnole au Pacte Atlantique ?

La guerre froide hispano-soviétique, en tout cas, a pris fin depuis un an. Franco n'a pas renouvelé cette année sa demande d'admission à l'O.T.A.N. En revanche, il a conclu des accords de troc avec la Pologne (charbon contre textiles) et avec la Tchécoslovaquie (machines contre fruits). Les discussions en vue de la reprise des relations diplomatiques hispano-soviétiques vont bon train. Le 12 octobre dernier, pour la première fois, les ambassadeurs de l'U.R.S.S., de la Pologne et de la Tchécoslovaquie figurèrent à la grande réception annuelle donnée par l'ambassade espagnole à Washington.

Franco parle aujourd'hui, à propos de l'U.R.S.S., de « réalisme politique ». Déjà il s'est prononcé pour la neutralisation de l'Allemagne. Il laisse penser que tant que les Etats-Unis n'auront pas rattrapé leur retard sur l'U.R.S.S., l'Espagne mettra l'alliance hispano-américaine sous le boisseau et retournera à la « neutralité active ».

Pour tous vos problèmes
CAOUTCHOUC
(NATUREL ET SYNTHETIQUE)
AMCO
7, avenue Emile-Massard
Tél. GAL. 85-65 PARIS (17e)
TUYAUX - JOINTS
PIÈCES MOULÉES
ARTICLES
DE PROTECTION

GANTS TETINES
OLLA
CHEZ VOTRE PHARMACIEN

BARLAY
CHEMISIER
VESTES - PANTALONS
MANTEAUX - IMPERMEABLES
167, bd du Montparnasse (6e) - DAN. 91-66

REVETEMENT MURAL PLASTIQUE
« POLYESSEF »
LESSIVABLE
SOCIETE FRANÇAISE DES PAPIERS PEINTS
137, Faubourg-St-Denis, Paris. Tél. Nord 97-48

ACCIDENTS

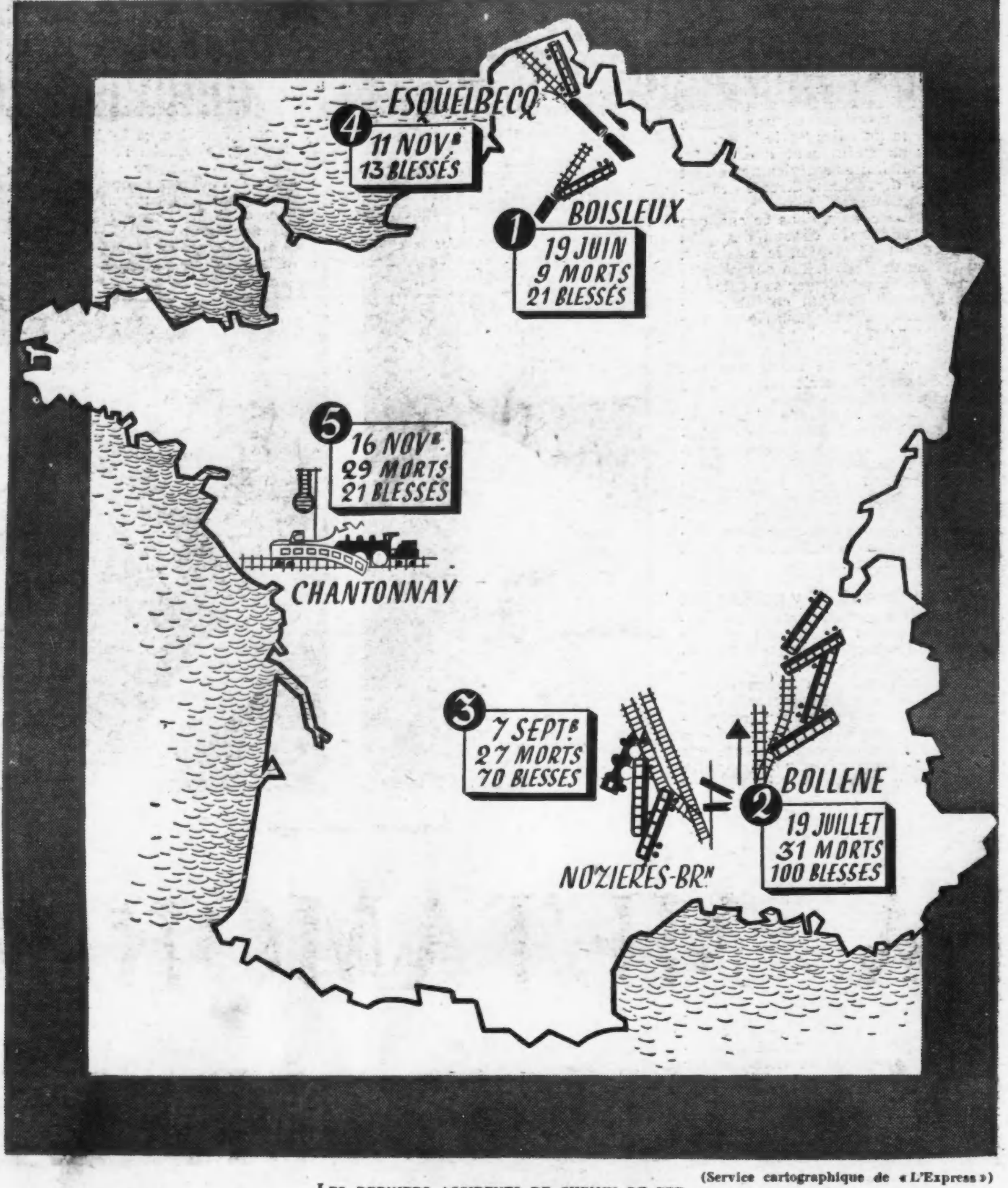
Quel mal ronge la S.N.C.F. ?

QUE se passe-t-il donc à la S.N.C.F. ? Jamais, depuis la guerre, il n'y avait eu autant d'accidents graves en aussi peu de temps. Le bilan total de cette série noire est lourd : 96 morts, 223 blessés entre le 19 juin et le 16 novembre. Le fait que cinq catastrophes se soient succédé en cinq mois est d'autant plus impressionnant que les Français ont pris l'habitude de considérer la S.N.C.F. comme un organisme-drapeau dont ils peuvent être fiers.

Cette habitude est fondée. Ce sont des réussites techniques étonnantes qui l'ont suscitée : les locomotives françaises ont battu tous les records en roulant à 331 kilomètres à l'heure ; chaque jour 40.000 kilomètres de lignes sont parcourus à plus de 100 de moyenne ; chaque année 500 millions de voyageurs sont transportés ; 2.500 kilomètres de lignes ont été électrifiés ces dernières années.

Pourquoi la S.N.C.F., en tête partout, ne l'est-elle pas aussi dans le domaine de la sécurité ? C'est la question que chacun se pose.

L'explication officielle est-elle suffisante ? S'agit-il seulement de défaillances humaines ? Et ces défaillances sont-elles toutes provoquées par l'esprit de routine ?



(Service cartographique de « L'Express »)

LES DERNIERS ACCIDENTS DE CHEMIN DE FER
En cinq mois...

Les faits

En examinant les faits, il apparaît, dès l'abord, que deux des cinq catastrophes ont eu des causes purement mécaniques :

- Le 19 juin, le Paris-Tourcoing a déraillé à Boisleux-au-Mont, l'une des voitures de queue s'étant couchée sur les rails. Il semble que la catastrophe ait été provoquée par un dégarnissage de la voie.
- Le 11 novembre, le Bâle-Dunkerque a déraillé près d'Esquelbecq. La rupture d'un rail au passage du convoi est la cause de cet accident.

La catastrophe de Bollène, le 19 juillet, le déraillement du Paris-Nîmes, le 7 septembre, et l'accident de Chantonnay, le 16 novembre, en revanche, ont bien été dus à des défaillances humaines.

Quand on sait combien les cheminots sont attachés à leur métier, on a peine à croire que les mécaniciens des deux trains et le chef de la sécurité de Chantonnay aient vraiment pu « avaler » des consignes dont ils connaissent l'importance et que l'esprit de routine seul ait pu endormir leur vigilance.

Liberté d'esprit

Une théorie a cours : l'automatisation des signaux est tellement développée que les cheminots lui font confiance et relâchent leur attention. Mais elle ne « colle » pas avec les faits. C'est le contraire qui s'est passé dans les trois cas : les mécaniciens n'ont pas tenu compte des signaux.

Le public est alors en droit de se demander *pourquoi* ces hommes ont ainsi réagi ? Voici des mécaniciens de 48 et 49 ans, un chef de sécurité de 52 ans, qui connaissent leur métier, l'exercent depuis longtemps, et qui sont assez bien notés pour qu'on leur confie la vie de voyageurs. Étaient-ils déjà trop vieux pour exercer leur métier? Ou faut-il croire, avec tel chef syndicaliste de la S.N.C.F., qu'ils se trouvaient dans un état d'esprit rendant difficile l'exercice de leur profession ?

Ce chef syndicaliste formule une théorie : on demande trop de choses aux cheminots en les payant trop mal pour qu'ils puissent avoir la liberté d'esprit requise par leurs responsabilités.

Mal payés, les cheminots le sont effectivement: la S.N.C.F. a autant de mal à recruter ses gardes-barrières que ses ingénieurs. Et les réductions successives de personnel, les exigences accrues de la productivité, font que certains agents sont en effet « bousculés ». On peut imaginer les activités du chef de la sécurité de Chantonnay, s'occupant des billets, renseignant les voyageurs, surveillant les bagages et devant, entre autres choses, faire rouler les trains.

Deux précautions

Entre les règlements et la réalité, il y a toujours une petite marge (les agents de certains services publics l'ont tellement bien compris que, lorsqu'ils veulent faire grève, ils appliquent le règlement).

Ainsi, pour la catastrophe de Nozières-Brignon, on reproche, semble-t-il, au mécanicien, de n'avoir pas lu la note de service indiquant que des travaux étaient en cours sur la ligne. Ces notes sont généralement remises aux conducteurs des trains. Mais au moment où on les leur remet, ils sont censés les avoir déjà lues, car elles sont affichées. Deux précautions valent mieux qu'une. Parfois elles s'annulent.

Théoriquement, quand ils sont sur leur machine, les mécaniciens devraient être des robots, et effectuer, comme des automates, une multitude de petits gestes. Mais comme l'a fait remarquer M. Armand : *plus l'homme se civilise, moins il est robot.*

Pour éviter la tragique seconde d'inattention on peut imaginer un système de freinage automatique. Mais cela est encore du domaine de réalisations extrêmement lointaines. On ne commencera à appliquer ce système que dans deux ans sur le tronçon Dôle-Vallorbe. Et encore le coût d'une semblable installation est tel qu'on ne peut pas envisager d'équiper les lignes secondaires.

Seules les grandes lignes qui font le prestige de la S.N.C.F. en bénéficieront. Au détriment peut-être des lignes secondaires, dont les crédits seront encore plus rognés et où la sécurité risque de ne pas s'améliorer.

Car l'exemple de Chantonnay est là pour indiquer quelles sont les conséquences des réductions de crédits : il s'agit d'une voie unique à signalisation simplifiée qui était autrefois une voie double, où un accident comme celui de l'autre jour n'aurait pas pu se produire.

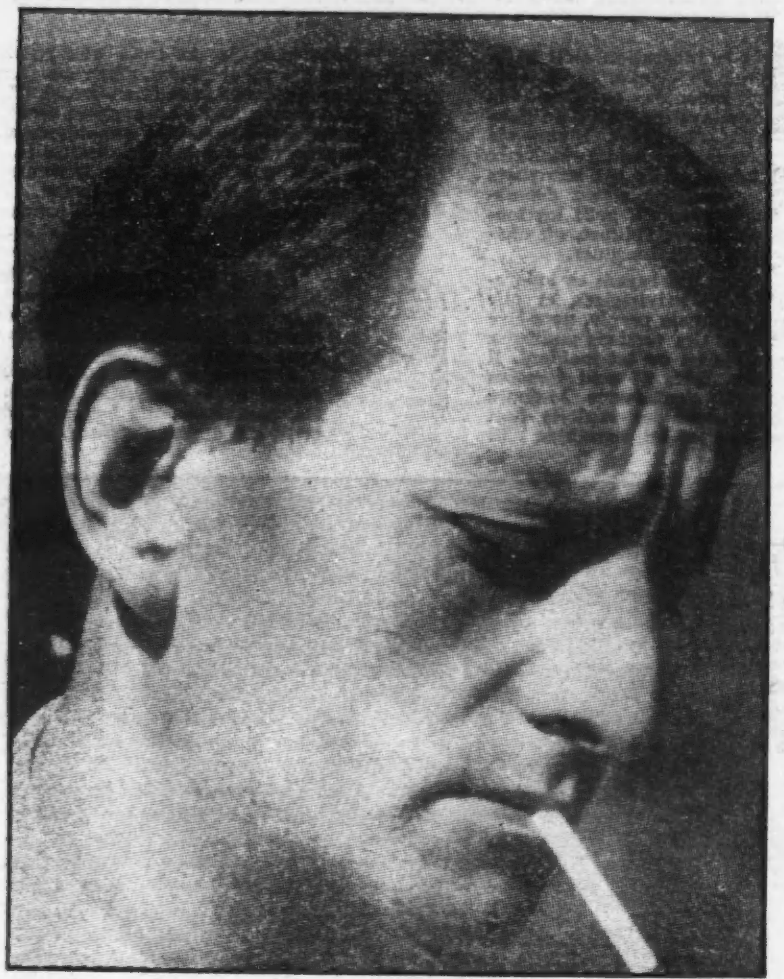
Mais quand on se trouve face à une série de catastrophes comme celles qui viennent de se produire, les restrictions de crédits ne peuvent être seules incriminées. Il y a aussi autre chose; sans doute un mal plus profond. C'est le devoir des enquêteurs, c'est le devoir de la presse, de tout mettre en œuvre pour que ce mal apparaisse, de forcer le débat, de confronter les arguments pour qu'un peu de lumière jaillisse sur une affaire aussi grave et aussi confuse. La S.N.C.F. est l'une des très grandes réalisations françaises. A travers elle, et à l'occasion de ces « accidents », se trouvent posés les problèmes essentiels d'une société industrielle en développement : coordination de l'homme et de la machine, modernisation rapide sans moyens suffisants, rapports des responsables, à chaque échelon, avec l'entreprise.

jack Romoli
EXCLUSIVITÉS MASCULINES
PARIS
PARDESSUS ET AUTO-COATS
IMPORTATION ANGLAISE
ET ITALIENNE
38-40, avenue Victor-Hugo
POI. 36-72

CHEFS D'ENTREPRISE...
Les Expositions à la
GALERIE ROYALE
11, rue Royale, PARIS (8e)
ANJou 76-50 ou 51
se succèdent rapidement. Il y a encore quelques périodes disponibles
Retenez dès maintenant les dates de vos futures expositions

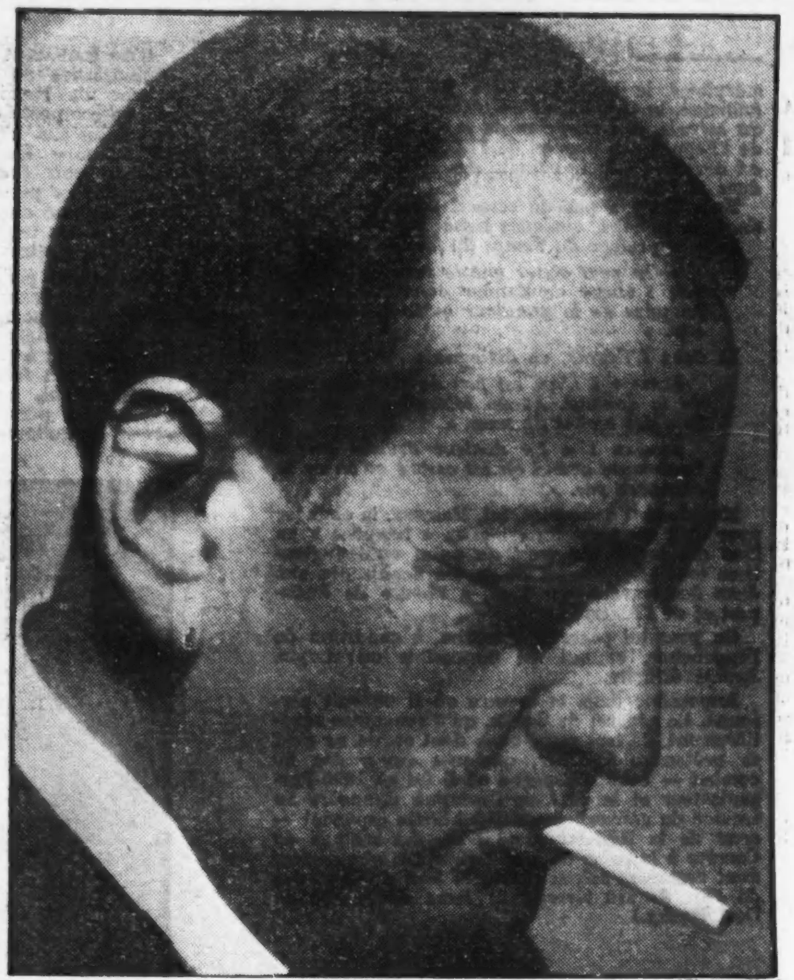
chez votre Tailleur
Jeunesse
de
LAJEUNESSE
la draperie qui tient

tout le nettoyage
pour tous locaux commerciaux et privés
Travaux de Peintures
Dépoussiérage
Mise en état - Entretien
Vitres - Tapis - Parquets
RABOTAGE - ENCAUSTIQUAGE
Vernissage parquets
MAR. 47-60 et 61
"L'IMPECCABLE"
101, RUE DES MOINES - PARIS 17e



(Perken)

DE 1937...



(Charpentier)

... A 1957

Trois cent mille cigarettes

LA MÉTAMORPHOSE D'ANDRÉ MALRAUX

par FRANÇOISE GIROUD

LES passants qui longent l'avenue silencieuse entre deux haies d'arbres où réside André Malraux, peuvent, en levant la tête, apercevoir tôt le matin, tard dans la nuit, la silhouette d'un fauteuil austère qui se détache sur fond blanc, derrière une baie vitrée. Et dans ce fauteuil, un homme assis. Malraux au travail.

Du temps qu'il menait le combat politique auprès du général de Gaulle, quelqu'un a tiré, un jour, de l'avenue. La balle a effleuré le volet. Le trou est encore visible. Il y a longtemps que les balles giclent autour de lui sans l'atteindre.

Son bureau forme une sorte d'alcôve au fond d'une pièce immense haute et nue que barre d'un rectangle le piano à deux mâchoires en bois clair, construit par Pleyel pour sa femme. Quelques sculptures précieuses, dont les socles semblent fichés dans le sol comme des arbres qui auraient poussé là tout naturellement, créent un paysage plutôt qu'elles ne tirent l'œil.

Dans cette oasis blanche, trois sièges amicaux recueillent le visiteur prompt à chercher un objet qu'il sente à sa taille. Puis il y a le verre de whisky qu'on lui met aussitôt dans la main et le paquet de cigarettes qu'on lui tend en demandant : « *Vous jouez à ça ?* », et une jeune femme brune qui monte un escalier tout au bout là-bas, en courant, et une voix d'adolescent un instant perçue avant qu'une porte ne se ferme. Et le décor se met à ressembler complètement à l'homme qui l'habite : immense, insolite et tout de même chaleureux. Quelque chose comme un feu crépitant dans une gigantesque cheminée de marbre.

A 56 ans, André Malraux appartient déjà, plus que tout autre écrivain de sa génération — et même de la précédente — à la légende. Vingt longues études lui ont été consacrées. Plus qu'il n'en a écrit lui-même au cours d'une existence opaque que l'action révolutionnaire, la création romanesque et l'exploration des civilisations anciennes ourlent d'une tresse dont le public perçoit tantôt le fil rouge, tantôt le fil noir, tantôt le fil or.

Il est depuis trente ans, aux lettres françaises, comme une pierre éclatante portée à la main gauche et qu'il serait impossible de faire monter avec les autres bijoux de la famille. Singulier et irréductible à quelque commun dénominateur.

Pendant de longues périodes, il disparaît. Alors on demande : « *Mais où est Malraux ? Que fait Malraux ? A propos, quel âge a Malraux ?* »

Son nom n'habite plus les mémoires, ne brille plus que dans les bibliothèques, et puis soudain il resurgit. On le croyait en Perse, il est à Boulogne. Et avant même que son prochain livre soit mis en vente, le premier tirage est épuisé par les commandes enregistrées chez Gallimard pour un ouvrage d'accès difficile vendu 5.000 francs. LA MÉTAMORPHOSE DES DIEUX, 422 pages illustrées, consacrées au langage de l'art, à ce monde des images dont la foule contemporaine attend humblement qu'il lui fournisse une réponse à l'interrogation dont elle souffre : quelle est la signification de l'homme ?

Quand Malraux dessine...

C'est donc le fil or de la tresse qui va briller. Et il faut avoir lu bien mal le Malraux romanesque pour ne l'avoir point perçu qui se mêlait au fil noir.

Il écrivait déjà, à 29 ans, dans *La Voie royale* :

> « *Ce qui m'intéresse, comprenez-vous, c'est la décomposition, la transformation des œuvres d'art, leur vie la plus profonde, qui est faite de la mort des hommes. Les musées sont pour moi des lieux où les œuvres du passé, devenues mythes, dorment — vivent d'une vie historique — en attendant que les artistes les rappellent à une existence réelle. Et si elles me touchent directement, c'est parce que l'artiste a ce pouvoir de résurrection.* »

Et il prête au personnage qui tient ce propos devant le directeur, triste, de l'Institut français de Singapour, cette pensée :

> « *Il me prend pour un amateur de théories. Il est blafard, l'abcès au foie sans doute ; il me comprendrait tellement mieux s'il sentait que ce qui m'attache là c'est l'acharnement des hommes à se défendre contre leur mort par cette éternité cahotée, si je reliais ce que je lui dis à son abcès.* »

Sans doute n'est-il jamais tout à fait parvenu à relier ce qu'il dit de l'art à notre « abcès au foie » individuel. Sinon, il ne se trouverait pas aujourd'hui tant de lecteurs passionnés du jeune Malraux pour croire à une césure dans son œuvre, et qui cherchent à comprendre par quelle méta-

→

morphose le révolutionnaire de *La Condition humaine*, le combattant de *L'Espoir* et du *Temps du mépris*, le romancier de la Chine en fusion, de l'Espagne en agonie, de l'Allemagne bourreau, est devenu l'exégète hautain des civilisations perdues et retrouvées.

Mais il n'y a pas de césure. Dans chacun de ses sept romans, quelques lignes en témoignent. Dans la préface du *Temps du mépris*, en 1935 :

> *« On peut aimer que le sens du mot art soit : tenter de donner conscience à des hommes de la grandeur qu'ils ignorent en eux. »*

Et dans *L'Espoir*, ce dialogue :

> SCALI : *« L'art est peu de chose en face de la douleur. Aucun tableau ne tient en face des taches de sang. »*
>
> ALVÉAR : *« La douleur devient moins émouvante quand on est assuré qu'on ne la changera pas. »*

N'espère-t-il donc plus, lui, Malraux, la changer pour qu'à ses yeux les tableaux « tiennent » en face des taches de sang, au point qu'il engloutisse toutes les heures de sa vie depuis dix ans dans des travaux sur l'art, à l'heure de Budapest et de l'Algérie ?

On peut lui poser la question, à condition de l'approcher, ce qui est impossible ou simple. Jamais difficile.

Impossible dans la mesure où il ne voit personne. Le général de Gaulle, qu'il rencontre régulièrement, de très rares amis dont aucun ne peut se prétendre familier, quelques camarades de combat — ceux d'Espagne où il fut en 1936 l'organisateur et le chef de l'aviation étrangère au service du gouvernement républicain espagnol — ceux de la Résistance qu'il fit, des maquis de Corrèze à la prise de Stuttgart, après une épopée dont certaines scènes semblent tout droit sorties de l'un de ses livres. (Et l'une de la vie de Dostoïevsky.)

Devant le peloton d'exécution

Après avoir fait sauter quelque train à l. dynamite à la tête d'un groupe solidement organisé de maquisards qui ignoraient son nom, mais avaient reconnu en lui le chef, il fut grièvement blessé aux jambes et capturé par un élément de la division *Das Reich*. Les papiers d'identité qui le donnaient pour *Colonel Berger* étaient si manifestement faux qu'en face des officiers allemands chargés de l'interroger, il se fit connaître, pour gagner du temps. Dans les pièces voisines, à droite et à gauche de celle où il gisait à terre, blessé, on torturait, toutes portes ouvertes.

L'un de ses interlocuteurs voulut lui offrir, en qualité de prêtre, son réconfort spirituel. Malraux l'interrogea sur saint Augustin — dont la pensée lui est aussi familière que l'art de lancer des grenades, mais qu'est-ce qui ne lui est pas familier ? — et soutint une longue discussion sur la Cité de Dieu, la grâce et la prédestination où l'autre, ébloui autant qu'écrasé, perdit le sens de l'heure comme de la siuation.

Vint tout de même le moment où, faute de pouvoir le faire parler sur des sujets plus brûlants, il fut placé, face à un mur, un peloton d'exécution derrière lui, armes épaulées. Il attendit. Rien. Il se retourna. Puisque le simulacre d'exécution n'avait pas eu raison de lui, on allait trouver autre chose.

Mais le ciel épargna aux Allemands le crime d'avoir tué Malraux. A la prison de Toulouse où il attendait la mort ou la déportation, les Allemands l'oublièrent, dans leur hâte à se replier après le débarquement. Libéré par les femmes des autres prisonniers, il réussit à rejoindre ses hommes. Des trois frères Malraux — André, Roland et Claude — engagés dans la Résistance, il est le seul qui ait survécu.

Quelques semaines après, il vivait ce que sa mémoire a enregistré comme l'un des grands moments de son existence : commandant de la brigade des volontaires Alsace-Lorraine, il passait en revue huit mille prisonniers allemands. La brigade *Das Reich*. Et le destin, qui sait toujours reconnaître les siens, fit du colonel André Malraux le premier Français qui pénétra, le 24 novembre 1944, dans la cathédrale de Strasbourg délivrée.

C'est seulement après la Libération qu'il fit la connaissance du général de Gaulle. Si la rencontre n'a jamais été racontée, ce n'est pas qu'elle comporte quelque mystère, mais, au contraire, qu'elle n'en comporte point. D'une vie où foisonne le spectaculaire, André Malraux semble avoir élagué jusque dans ses souvenirs les scènes « plates », comme un auteur dramatique élimine dans une pièce qu'il polit les longueurs et les transitions. Plutôt l'ellipse, où chacun peut mettre ce qu'il veut imaginer.

Ces grands pans d'ombre qui rayent sa biographie entre deux situations privilégiées, et que personne ne pourra plus jamais percer, peut-être qu'ils ne dissimulent rien. Ces versions multiples qui circulent à propos de tel ou tel incident, il ne les a pas fait naître. Elles se sont formées spontanément, comme il s'en forme toujours autour des personnages dont les exploits font rêver. Et qu'importe, si elles lui vont bien ! Si elles s'insèrent bien dans la geste dont il se veut le moderne héros et dont l'écho se transmet déjà d'une génération à l'autre !

PENDANT UNE TRÊVE DE LA BATAILLE DE TERUEL, EN ESPAGNE
Le combattant de « L'Espoir »

Controverse avec Trotsky

Il semble vain de lui demander : « Etiez-vous ou n'étiez-vous pas à Canton, pendant ces journées de juin 1925, racontées dans *Les Conquérants*, où la grève sanglante déclenchée par le Kuomintang (1) ne fut victorieuse qu'avec l'appui de l'armée chinoise communiste dirigée par le délégué du Komintern Mikhaïl Borodine ? Et quel rôle y avez-vous joué, vous, André Malraux, et non Garine votre héros ? Etiez-vous à Shangaï en 1927, membre du Kuomintang et siégeant à côté de Tchang Kaï-Chek, pendant les journées révolutionnaires racontées dans *La Condition humaine* ? Ou seulement, comme vous l'avez écrit, commissaire à la propagande du Kuomintang ? La révolution nationaliste chinoise contre l'Occident, l'avez-vous vécue comme acteur, et dans quel rôle, ou comme témoin ? »

(1) Mouvement nationaliste révolutionnaire chinois des années 20.

Cette période de trois ans passée en Asie, autour de sa vingt-cinquième année, elle semble si bien enfoncée dans l'histoire, et, d'une certaine façon, si dépassée — oserait-on dire : démodée ? — que les Américains eux-mêmes ont renoncé à se faire une opinion circonstanciée sur les relations d'André Malraux avec le communisme et à déterminer la réalité et la fiction.

Quelques traits de lumière apparaissent dans sa controverse avec Trotsky, après la publication des *Conquérants*.

> *« Une bonne inoculation de marxisme aurait pu préserver l'auteur de fatales méprises... »*, écrivit Trotsky, exilé, reprochant à Malraux certaines libertés prises avec la vérité.
>
> *« Certes, ce livre est d'abord une accusation de la condition humaine*, répondit Malraux. *Pourtant, lorsque Trotsky ajoute qu'il n'y a pas d'affinité entre l'auteur et la révolution, que les enseignements politiques découlent du livre à mon insu, je crains qu'il ne connaisse mal les conditions d'une création artistique : les révolutions ne se font pas toutes seules, mais les romans non plus. Le talent d'observation ne signifie rien : on ne rend compréhensible un bouleversement aussi complexe qu'en choisissant. »*

Le roman, édité par Grasset, était en même temps interdit en U.R.S.S. par Staline — ouvrage anticommuniste — et en Italie par Mussolini — ouvrage pro-communiste.

Ce qui eut pour premier effet de faire monter la vente en France où le jeune André Malraux qui avait 27 ans et qui en paraissait 19 était déjà la coqueluche du Paris littéraire. En ce temps-là, il dîna beaucoup en ville, entre deux révolutions.

De son action politique en Asie, on connaît du moins précisément ce détail, dont il ne fait aucune difficulté pour parler : en 1925, en Indochine, il participa au mouvement *Jeune Annam* dont le programme, dit-il, était prémonitoire. C'était celui du discours de Brazzaville.

Les révolutionnaires de *Jeune Annam* cherchaient à élaborer une sorte d'Union française, où l'indépendance dans l'interdépendance serait atteinte. Pour soutenir le mouvement, Malraux fonda un journal, à Saigon, *L'Indochine*, hebdomadaire puis quotidien, et de cette expérience

EDITIONS GALANIS
127, bd Haussmann - PARIS (8e) - BAL. 59-91
COLLECTION D'ÉTUDES CRITIQUES DE LA PEINTURE CONTEMPORAINE
Déjà parus :
LAPICQUE par Jean Lescure .... 4.800 francs
ESTEVE par P. Francastel .... 5.250 francs
A paraître début 1958 :
GISCHIA par P. Francastel
LEGUEULT par M. Zahar
Ouvrage de luxe, 24×32, nombreuses reproductions héliogravure noir et couleurs

Pour les fêtes un livre digne de L'ŒIL
La Passionnante Histoire de la Peinture
racontée à tous
Des peintres de la préhistoire à ceux de demain : un livre d'initiation présenté avec autant de soin qu'un grand livre d'art
40 pages en couleurs. Nombreuses illustrations en noir
184 pages, format 24 × 31 cm. 3.800 francs
EDITIONS DE L'ŒIL EXCLUSIVITE HACHETTE

JURGIS BALTRUSAITIS
ABERRATIONS
Quatre essais sur la légende des formes
« Ce sont ces « complexes » que s'attache à déchiffrer J. Baltrusaitis dans ses récentes recherches d'une originalité et d'une nouveauté remarquables. »
A. CHASTEL (Le Monde).
OLIVIER PERRIN, Editeur

il a tiré une connaissance aiguë de la presse, du rôle que peut assumer un journal, de la façon dont il s'insère dans une action plus vaste. Et il en parle comme de toutes choses, avec une familiarité de spécialiste au sujet traité. Mais à la différence de presque tous les esprits encyclopédiques, il ne développe pas une question de cours. Pas plus qu'il n'est l'homme d'un disque ou de cent disques — essayé, puis mis au point sur divers interlocuteurs.

Trop intelligent pour Gide

A le voir et à l'entendre, on est d'abord saisi par l'exubérance de sa pensée. Puis on découvre le mécanisme rigoureux, les sillons multiples mais droits que recouvre cette profusion d'images, de références, d'incidentes. La voix est basse, pathétique ; la parole vive, syncopée comme sa phrase écrite, se déverse sur l'interlocuteur comme il arrive que l'eau bouillante gicle des robinets, par saccades, dans un bruit de tuyauterie martyrisée et diluant la pièce dans la buée.

Gide le lent, fasciné par le jeune Malraux, disait de lui : « *Il est trop intelligent pour moi...* » Valéry, lui, ne le disait pas. Mais beaucoup d'hommes ont éprouvé en face de lui la sensation de passer sous une locomotive, et, mortifiés, lui en ont, sans doute, tenu secrètement rigueur. Les femmes, peut-être parce qu'elles ne se sentent point en compétition, peuvent plus sereinement se laisser bercer par la magie du verbe. D'autant qu'il n'attend pas de réponse et que la moindre velléité d'interruption est stoppée par un « *Attendez un peu...* »

Ses longues mains désarticulées, dont il joue comme certaines femmes d'une écharpe, composent avec son visage des angles mouvants. Il ne donne pas volontiers ses yeux — pupilles vert sombre soutenues d'un haut faux col blanc, comme celles de Baudelaire. Craint-il que l'on y saisisse un reflet de ce « misérable petit tas de secrets » qui, selon lui, constitue un homme ? Le regard ne se dérobe pas. Il ne se présente que cuirassé.

Alors, rompant les quatre lignes verticales qui creusent les visages d'intellectuels, le sourire — fugitif et juvénile — prend soudain le prix d'une confidence. La pudeur. Voilà. C'est la pudeur bien plus que la morgue qui semble le tenir à distance.

La vieille amie de Gide, Mme Van Rysselberghe, a fait à son sujet une remarque cent fois reprise. « *Il semblerait indiscret,* dit-elle, *de lui demander : Comment allez-vous, Malraux ?* »

Sans doute. Mais quelle question stupide. Il faudrait ajouter : si elle prend tout son poids d'insipidité saugrenue en face de lui, ce n'est point parce qu'il vous tient à distance derrière un rideau de verre, mais parce qu'il évolue dans l'essentiel.

Lorsqu'un souci, une volonté d'efficacité permanente se loge dans un corps nerveux et dans une pensée dont les mécanismes sont totalement maîtrisés, l'homme n'est plus qu'un arc tendu. Lui demander « *comment allez-vous ?* », c'est demander du feu au conducteur d'une voiture de course dans un virage.

Mais qu'il reçoive demain un électricien pour mettre au point l'éclairage d'une pièce, et celui-ci sortira de l'entretien non avec l'impression d'avoir rencontré un grand esprit méprisant et impénétrable, mais en disant : « *Voilà un gars qui s'y connaît et qui ne la ramène pas.* »

Efficace, il n'a jamais cessé de se vouloir tel. Aussi est-il impossible de voir Malraux, si la rencontre a quelque gratuité, et simple si elle a un sens.

Qu'est-ce que vous f... avec les statues ?

Quelle efficacité ont ses recherches sur l'art, hors un aspect largement rémunérateur qui, pour important qu'il soit dans la vie d'un homme sensible au luxe, à la beauté, à l'harmonie des lieux, des gestes, des vêtements, aussi à la déperdition d'énergie qu'impliquent les entraves matérielles, ne lui a jamais subordonné le moindre de ses actes ou de ses travaux ?

A cette question, il répond, avec ce mélange très personnel de gouaille et de précision dans le choix des mots :

> « *Dites-le donc carrément : qu'est-ce que vous foutez avec les statues égyptiennes au lieu de vous occuper des Hongrois ou des Algériens ? C'est ça ? Je m'en expliquerai un jour. Bientôt peut-être.* »

A LA TÊTE DE LA BRIGADE ALSACE-LORRAINE
Le colonel du destin

On peut cependant, à travers ses propos et sans prétendre les reproduire ni même les avoir totalement assimilés, tenter d'esquisser sa position.

Il y a des écrivains et des actions — le journalisme par exemple — qui, dans une situation donnée, peuvent jouer, avec efficacité, le rôle de flèches indicatrices, de repères, de balles lumineuses régulièrement tirées dans la nuit pour que les hommes désorientés ne s'égarent pas dans le désespoir et voient sinon où se rallier, du moins qu'ils ne sont pas seuls à chercher l'issue du tunnel.

A cette action, il peut se joindre. Qu'y apportera-t-il qui la rendra plus utile ?

Budapest, il semble hors de doute qu'il fallait y aller pour se battre avec les insurgés. Il l'aurait fait, comme en Espagne — soixante-cinq missions sans brevet de pilote — si l'insurrection s'était prolongée.

Et M. Mollet... Mais non, il n'y a plus de gouvernement en France. Et M. Eisenhower aurait reçu la visite d'André Malraux qui, sans dire trois mots d'anglais, lui aurait arraché les armes, aurait réuni les hommes et pris méthodiquement le commandement d'une légion étrangère qu'il aurait menée, avec un « réalisme lumineux » selon l'expression de l'un de ses camarades de guerre, au combat.

Mais les pétitions, les signatures d'intellectuels au bas des manifestes... Le temps en est révolu. Il a été. C'est André Malraux qui, avec André Gide, a été envoyé par les communistes français à Berlin pour remettre à Hitler la pétition demandant la libération du communiste bulgare Georgi Dimitrov, accusé d'avoir incendié le Reichstag.

> « *Et nous avons tout de même obtenu la libération de Victor Serge* », rappelle-t-il.

Aujourd'hui, une pétition n'y changerait rien. Ils libéreraient ou bien retiendraient Victor Serge en fonction d'une action politique concertée. Efficace, elle aussi.

Peut-être faut-il ajouter que du temps où Malraux lançait des pétitions, fondait la Ligue internationale contre l'antisémitisme, adhérait au Comité international d'aide aux victimes du fascisme hitlérien, organisait à la Mutualité le Congrès international d'Ecrivains pour la Défense de la Culture, présidait des meetings à Bullier ou à Magic-City, il se sentait pleinement solidaire de tous les opprimés du monde.

Et aujourd'hui, solidaire de qui ? A quels frères d'armes se joindre et contre qui ? Il fait partie de ceux qui ont combattu aux côtés des communistes par éthique. Ce fut un instant de l'histoire. Mais

> « *l'idéologie socialiste, Marx d'abord, n'a jamais, que je sache, envoyé la justice à la poubelle... Nous ne combattions pas pour remplacer le capitalisme par ce quatrième pouvoir qu'est devenue la police d'Etat.* »

Et puis l'homme très jeune, même lucide, peut se leurrer plus aisément sur l'efficacité réelle, historique d'une action qui l'exalte et qui lui apporte la plénitude d'être. Ou du moins « la monnaie de ce sentiment ». D'ailleurs... s'est-il leurré, et à quel moment ?

François Mauriac en tête

A 22 ans, prospecteur de livres rares, essentiellement préoccupé d'archéologie et déjà obsédé par la recherche de la signification des civilisations anciennes dans le combat de l'homme pour conquérir sa part d'éternité, il est exaltant de partir sur la « Route de la soie » et de s'engager sur la « Voie royale » pour y interroger les statues khmères dans les temples cambodgiens.

> « *Seule est réelle,* a-t-il écrit, *l'ambition dont celui qu'elle possède prend conscience sous forme d'actes à accomplir.* »

L'ambition du jeune homme, qui rejoint celle de la maturité : découvrir la signification de l'homme, se traduisait en actes. Parce que tout ce qu'étreint Malraux prend de la dimension, cette expédition eut l'ampleur d'un scandale. Il fut accusé par les fonctionnaires des services archéologiques locaux d'avoir dérobé les statues du temple de Bantay Srey, évaluées à cent millions de francs. De quel droit ce jeune homme

→

LES EDITIONS ARTHAUD PRESENTENT

ANGKOR
Hommes et pierres
par Bernard-Philippe Groslier
Reportage photographique de Jacques Arthaud
TRESORS DE L'ART KHMER
Un vol. 23,5×28 cm. - Relié pleine toile rouge sous liseuse en couleurs : 5.000 fr.

LA PLUS GRANDE AVENTURE DU MONDE
par François Cali
Photographies de Lucien Hervé
Préface de Le Corbusier
Avertissement du R. P. Régamey
L'ARCHITECTURE CISTERCIENNE
Un vol. 22×28 cm. - Relié pleine toile écrue sous liseuse en couleurs . 4.500 fr.

la glace à 2 faces
Un essai de Pierre Mac Orlan, de l'Académie Goncourt
40 portraits photographiques de Michel Cot - 40 autoportraits
Du portrait à l'autoportrait, quarante artistes, écrivains et peintres tels qu'on les voit, tels qu'ils se voient
Un volume 21,5×25 cm. - Relié pleine toile grise sous liseuse en couleurs d'après un dessin de Jean Cocteau : 3.900 fr.

TOUTE L'AVENTURE PICASSO,
la grande AVENTURE DE L'ART MODERNE, l'homme, l'œuvre, son temps (Max Jacob - Apollinaire - Gertrude Stein - Douanier Rousseau - Matisse - Cocteau - Eluard...)
revit dans le livre passionnant et magistral que vient de lui consacrer
ANTONINA VALLENTIN
PICASSO
Un beau volume illustré
«...Cet inconnu?»
ÉDITIONS ALBIN MICHEL

les emportait-il dans ses bagages, muni d'une vague mission du Musée Guimet ? Il fut arrêté, condamné à trois ans de prison par le tribunal de Pnom-Penh. Il fit appel.

« L'affaire des statues » eut ses échos jusque dans le bureau personnel du ministre des Colonies, Albert Sarrault, et de Philippe Berthelot, et bientôt tout Paris en retentit de mille rumeurs. Opium... connivence avec le mouvement *Jeune Annam* tenu par l'administration pour un mouvement rebelle... Dossier expurgé par Philippe Berthelot, admirateur protecteur de ce jeune homme inconnu dont le nom allait soudain surgir dans tous les journaux.

Voulut-il cette tempête ? Une série de noms déjà éclatants — François Mauriac en tête, André Gide, Aragon, Martin du Gard — se retrouvèrent au bas d'une pétition lancée par les *Nouvelles Littéraires* pour attester la valeur de ce jeune homme de si haut goût, persécuté par des cuistres. La plupart ne l'avaient jamais vu, mais avaient été séduits par l'audace de l'exploit. On réclama sa libération. Il n'avait jamais été en prison, mais seulement consigné au Grand Hôtel de Pnom-Penh. Les complications juridiques — les statues du temple de Bantay Srey ne pouvaient être que la propriété du roi du Cambodge, le Cambodge n'était pas territoire français, mais protectorat, donc l'administration française n'était pas habilitée à poursuivre — aboutirent à un non-lieu.

A l'automne de 1924, André Malraux réapparaissait à Paris, déjà auréolé du titre de grand aventurier qui, plus que tout autre, devait faire rêver les hommes de lettres propres à concevoir l'action plutôt qu'à l'accomplir. Quelques mois après, il repartait pour l'Asie.

Oui, ce fut sans doute assez exaltant. Comme il fut exaltant d'aller chercher dix ans plus tard dans le désert du Yémen la capitale de la reine de Saba, en payant les frais de cette expédition aérienne avec les revenus de *La Condition humaine* couronnée par les Goncourt. *L'Intransigeant* en fut plein pendant des jours. Et toute la presse du monde, quand on crut, sur la foi d'un télégramme expédié de Djibouti par Malraux et Edouard Corniglion-Molinier qui pilotait l'avion prêté par un mécène, que la cité légendaire avait surgi des sables pour se laisser photographier.

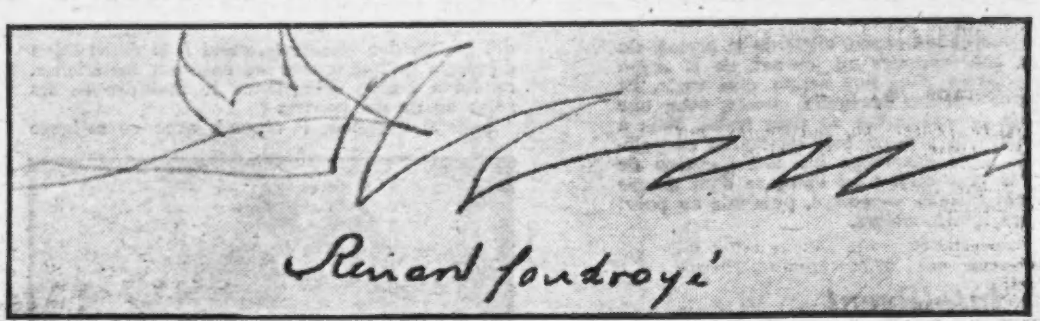
Ce n'était pas elle. Et le spectaculaire, comme il advient toujours lorsqu'il échoue, fut taxé d'exhibitionnisme.

La France est un chat

Que n'a-t-il pas fait encore ? Un chef-d'œuvre sur d'autres ruines. Son film, *Espoir*, sur la guerre d'Espagne. Film d'un homme qui sait, de naissance, le langage des images. Le négatif fut saisi et détruit par les Allemands pendant l'occupation. Du moins, le crurent-ils. Mais une erreur de manipulation avait voulu que les bobines d'*Espoir* se trouvent dans les boites étiquetées *Drôle de drame* et inversement. Et *Espoir*, comme Malraux, a survécu à Hitler.

Sa puissance de travail et sa facilité de concentration sont illimitées. Mais elles ne s'appliquent qu'à un objet à la fois et le retranchent de toute autre entreprise. Une heure pour déjeuner, une heure pour dîner... Et deux fois par semaine, après dix ans de sevrage, un film. Il a fait deux ou trois incursions au théâtre, après que l'adaptation à la scène de *La Condition humaine* eut attiré son esprit sur ce mode d'expression.

Et lorsque le deuxième tome de *La Métamorphose des dieux*, mis au point, apportera la conclusion — au moins provisoire — à cette recherche-là, il écrira peut-être, pour Jean Vilar, une *Antigone*. Antigone face à Alexandre — le rêve — et non à Créon — la force. Il prévoit aussi de terminer *La Lutte avec l'Ange*, dont le premier tome — *Les Noyers de l'Altenburg* — fut écrit et publié en Suisse entre le moment où il s'évada d'un camp de prisonniers et celui où il consacra toute son activité à la Résistance. Le manuscrit du deuxième tome a été saisi et détruit par les hommes de la Gestapo.



Dessiné en écoutant parler les ministres, pendant les conseils du gouvernement provisoire

Tant de cailloux blancs auxquels il semble impossible de ne pas s'arrêter lorsqu'on parcourt la route Malraux ne marquent que la continuité de l'homme, de son œuvre et de son destin. Il reste Malraux face à ce que d'autres appellent la décadence de la France.

L'Algérie ? Il y a des solutions. Il a sa solution... Mais le problème est d'abord qu'une France existe, capable de l'aborder, gouvernée et acceptant de l'être.

Et à ce problème-là, il n'offre pas de solution.

Pourtant il demeure optimiste. « *La France*, dit-il, *est un chat.* » La France ne tombe pas.

Un chat qui sourit dans les marges de ses manuscrits

Mais qu'il les juge donc malheureux, ces jeunes Français de la Nouvelle Vague, dont il suit les témoignages, qui se disent « plutôt heureux » et qui, selon lui, ne savent pas combien ils sont fâchés avec eux-mêmes. D'ailleurs, chacun peut individuellement ne pas se ressentir humilié, amputé de cette part de grandeur dont sa fonction de Français lui donne l'ambition ; la collectivité devient toujours plus noble que ceux qui la composent lorsque les hommes sont unis à la fois par l'espoir et par l'action.

Magnifier l'homme, c'est le thème de toute son œuvre, la trajectoire de toute son action, la clé de sa fidélité à de Gaulle, incarnation aussi inhumaine que possible — dans le sens où l'humain est synonyme d'entrailles et d'appétits — de la grandeur.

Seul Léon Blum lui a donné un sentiment analogue de pureté symbolique : « *Blum*, dit-il, *ce n'était pas Léon, c'était le socialisme.* »

Il l'éprouva aussi en face de Staline. « *Mais celui-là n'avait pas le physique... Une tête de sergent-chef...* »

Avec qui ? Contre qui ?

Magnifier l'homme, ce n'est pas nier ses virtualités de faiblesse, c'est le hisser plus haut que lui, l'exalter à se construire plutôt qu'à s'accepter. Toutes les attitudes humaines, il les respecte, quels que soient la route sur laquelle elles engagent, le dogme auquel elles se soumettent, si elles sont fondées sur la noblesse et conduisent l'homme à ne respirer qu'au-delà de ses propres sommets.

On raconte que, il y a quelques années, dans le Midi, Malraux partait seul, sur son voilier, dans le vent, très loin, hissait les toiles, plongeait... Le jeu consistait ensuite à rattraper le bateau à la nage, en lui laissant prendre à chaque fois un peu plus de champ pour que, même en nageant très vite, il ne parvienne à le rattraper qu'à l'extrême limite, au moment où il allait être trop tard.

L'histoire est fausse. Il ne nage ni ne danse. Mais elle est née de l'idée qu'à travers des histoires vraies et, celles-là, non puériles, ceux qui l'ont approché se font de lui.

Peu d'hommes sont partis ainsi à l'escalade d'eux-mêmes, sur les deux plans. Peu d'hommes ont ainsi choisi la part d'eux-mêmes sur laquelle ils entendaient se fonder. Et ont maintenu ce choix. Car l'intention ne compte pas. Un homme est la somme de ses actes. De ce qu'il a fait. De ce qu'il peut faire.

A l'homme futur libéré, qui jettera l'une après l'autre ses béquilles, qui se dégagera de ses successives aliénations, qui finira par marcher un jour seul, sans le secours d'aucune Eglise parce qu'il se sera pleinement assumé dans sa condition d'homme et de mortel, il persiste à opposer l'homme contemporain tremblant au bord du vide pour la première fois pressenti.

« *Que faire d'une âme, s'il n'y a ni Dieu ni Christ ?* », demande Tchen dans *La Condition humaine*. Et dans *L'Espoir* :

« *L'âge du fondamental recommence. Il y a un espoir terrible et profond en l'homme. La révolution joue, entre autres rôles, celui que joua jadis la vie éternelle.* »

Mais où faire aujourd'hui la révolution ? Avec qui ? Contre qui ?

« *La lutte des classes*, dit-il, *n'est pas la clé de l'histoire.* » Et il n'accepterait de discuter cette proposition qu'avec « le » philosophe marxiste vivant : Lukacs.

Alors, dans les ténèbres des civilisations que l'on croyait englouties et qui, depuis moins d'un siècle, assaillent de toutes les images dont l'art l : peupla la civilisation des premiers hommes sans dieux, la nôtre, André Malraux cherche le sens de l'histoire, le sens de l'homme, les raisons pour lesquelles l'homme peut se résoudre à être mortel.

> « *Tout homme est fou, mais qu'est une destinée humaine, sinon une vie d'efforts pour unir ce fou et l'univers ?* » Mais aussi : « *Qu'est-ce qu'un homme peut faire de mieux de sa vie ? Transformer en conscience une expérience aussi large que possible.* »

Il continue.

FRANÇOISE GIROUD.

En supplément illustré à ce numéro, L'Express publie en exclusivité l'Introduction à La Métamorphose des dieux.

SKIRA

« LES GRANDS SIECLES DE LA PEINTURE »

LA PEINTURE DU HAUT MOYEN AGE

98 reproductions en couleurs

EN VENTE DANS TOUTES LES LIBRAIRIES

ALORS... RACONTE.

CIRCULATION

Le temps retrouvé

« NE *pensez pas au temps qui passe. Prenez le métro.* »

Le nouveau slogan publicitaire de la Régie autonome des transports parisiens, affiché, sur les murs du métro, auprès de l'agrandissement d'un disque de stationnement, est le reflet du nouveau souci de la capitale : l'heure juste.

Ces fameux disques que les automobilistes doivent fixer sur leur pare-brise pour stationner dans le centre de la ville ont transformé les mœurs : dans les cafés, on peut voir des hommes et des femmes, plongés dans des discussions véhémentes, regarder soudain leur poignet gauche, blêmir et se précipiter vers la porte sans un mot d'excuse ; dans les bureaux, les montres-bracelets ont maintenant leur place entre le téléphone et les machines à écrire et, dans les magasins, les acheteurs indécis ont trouvé une nouvelle excuse pour disparaître sans rien acquérir. Ils disent : *« Je reviendrai un autre jour, il faut que j'aille changer ma voiture de place. »*

Les quelque sept cent mille propriétaires de voitures de la Seine n'ont plus qu'une hantise : ne pas stationner plus longtemps qu'ils n'en ont le droit. Ils ont découvert la montre.

Pour donner un tel goût de la précision aux Parisiens, les gardiens de la paix ont disposé d'une arme efficace : les 11.000 contraventions qu'ils ont distribuées en huit jours. La préfecture s'attendait à plus de difficultés, croyant les Français indisciplinés alors qu'ils le sont seulement lorsqu'on les prie de respecter des consignes inutiles.

● Résultat de l'opération : il n'y a plus d'embouteillages dans la zone bleue.

● Conséquence : il y a des embouteillages, aux heures de pointe, dans la périphérie de cette zone.

PRIX

De quoi se prive-t-on ?

LA hausse continue du coût de la vie est le souci quotidien des ménagères. Pour « boucler leur budget », il leur faut faire des acrobaties, diminuer le volume de leurs achats. De quoi se privent-elles depuis la rentrée ? Sur quelles dépenses ont-elles rogné ?

Les distractions, d'abord :

● A Lille où les places de cinéma sont passées de 200 à 300 francs environ, 45.000 entrées ont été perdues en trois semaines.

● A Bordeaux, M. Cyrille, contrôleur général du cinéma Le Rio, estime à 10 % la diminution de clientèle dans les salles d'exclusivité.

● A Paris, Marilyn Monroe, qui a toujours fait salle comble aux Champs-Elysées, se déhanche devant une salle pleine aux deux tiers seulement.

Dans les cinémas, à l'entracte, la vente des chocolats glacés a baissé de 20 % en moyenne (les bénéfices demeurent importants : les chocolats glacés qui sont vendus au public 90 et 100 francs sont achetés 30).

Après avoir rogné sur les distractions, les acheteurs ont rogné sur le superflu.

Les coiffeurs et les restaurateurs donnent des précisions comparables : les établissements de luxe ont vu leur clientèle diminuer — légèrement (à Paris), de manière sensible (à Strasbourg), d'une manière « catastrophique » (à Bordeaux).

Chez les « petits » coiffeurs et dans les « petits » restaurants, la clientèle composée d'habitués vient un peu moins souvent. Cette diminution est en partie compensée par l'afflux d'une clientèle nouvelle, celle qui fréquente habituellement les établissements plus huppés.

La hausse a peu de répercussion sur le commerce des livres, des disques et... de la pâtisserie : dans ces branches, le commerce est médiocre depuis longtemps déjà.

Le commerce des *produits nécessaires* connaît le même ralentissement :

● Le gérant d'un magasin de chaussures (succursales multiples) des Champs-Elysées déclare : *« Les achats de rentrée sont faits. Le ralentissement est certain. Les femmes commencent à rechercher des articles d'usage. »*

● Le directeur d'un magasin de confection de Lyon : *« Considérable baisse du chiffre d'affaires en septembre et octobre, pourtant les gens s'habillent d'habitude avant la Toussaint. »*

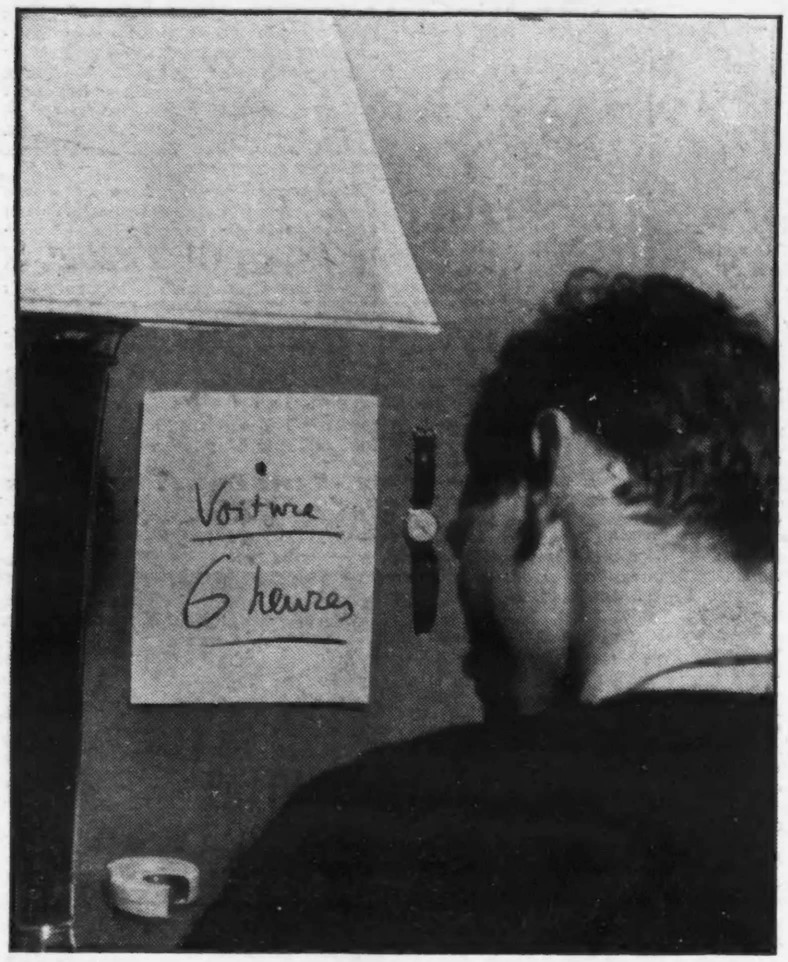
● Les pompistes de Lille estiment que la consommation d'essence a baissé de 25 % depuis que, le 1er août, le prix du litre a augmenté de 13 fr. 60. Les propriétaires de vélomoteurs et de motos comptent parmi les clients qui sont devenus les plus économes.

L'indispensable enfin.

En province comme à Paris, baisse très sensible dans deux domaines : fruits et viande.

En bref, à la question : *« De quoi se prive-t-on depuis la rentrée ? »*, il faut répondre : *« De tout. »*

La baisse de la consommation est encore peu sensible, mais tous les commerçants pensent avec inquiétude au mois de janvier prochain.



(Charpentier.)

UN PARISIEN AU TRAVAIL
L'heure du disque.

CHIRURGIE

Les responsabilités de miss Monroe

UNE lourde responsabilité pèse sur la gorge de Marylin Monroe : depuis que la mode est aux rondeurs, un grand nombre de femmes américaines contractent des névroses parce qu'elles ne peuvent entrer en compétition avec les vedettes dodues de Hollywood.

C'est la constatation qu'ont pu faire les cinq cents chirurgiens esthétiques américains réunis en congrès à San Francisco. Ils ont couramment à opérer des femmes que leur maigreur conduit au bord de la folie. Ainsi le Dr Edgerton a, en trois ans, opéré trente-deux femmes, âgées de vingt-huit à trente-huit ans, déséquilibrées par une « fixation anatomique locale ». Après avoir ajouté quelques rondeurs à ses malades, le Dr Edgerton a pu constater chez elles une nette régression de leur complexe d'imperfection et une diminution du nombre de leurs crises nerveuses.

Ce fait étant admis par la majorité des congressistes, une vive controverse s'est élevée au cours des débats sur la méthode qu'il convient d'employer pour donner une poitrine à celles qui n'en ont pas : faut-il utiliser des tissus prélevés sur une autre partie du corps ou une matière synthétique de consistance spongieuse ?

Les partisans de la première méthode ont un argument de poids : en prélevant des tissus sur les hanches de la patiente pour les greffer sur la poitrine, ils peuvent corriger deux imperfections à la fois.

Ceux qui préfèrent utiliser des produits synthétiques emploient du polyvinyl. Malheureusement, le polyvinyl perd, avec le temps, les quatre cinquièmes de son volume, et l'opération doit être renouvelée.

Les congressistes sont tombés d'accord pour présenter un vœu : que les chimistes découvrent un produit synthétique capable de résister, lui aussi, aux outrages du temps.

LA NOUVELLE VAGUE

LE 3 octobre, « L'Express » lançait, avec la collaboration de l'I.F.O.P., son enquête nationale sur la « Nouvelle Vague », enquête destinée à révéler, pour la première fois depuis la guerre, l'état d'esprit de la génération qui a aujourd'hui entre 18 et 30 ans.

Un questionnaire très largement diffusé par nos soins, publié dans plusieurs grands journaux, des investigations scientifiquement poursuivies par l'I.F.O.P. selon les méthodes modernes, assuraient le caractère réellement représentatif et national des résultats.

Nos lecteurs ont pu suivre, depuis quelques semaines, les témoignages individuels que nous avons publiés, et qui ont attiré, d'ailleurs, l'attention de sociologues du monde entier. Ces témoignages n'avaient qu'une valeur humaine, seulement indicatrice des résultats définitifs.

Ceux-ci sont maintenant tout près d'être acquis.

Nous espérons pouvoir les communiquer la semaine prochaine. Les conclusions complètes, chiffrées et analysées, de l'enquête sur la « Nouvelle Vague » des jeunes Français demandées par des organismes de tous pays, seront publiées, en exclusivité, par « L'Express ».

LES ÉTONNANTES POSSIBILITÉS DE LA MÉMOIRE

J'étais loin de me douter, en arrivant chez mon ami T. E. Borg, que j'allais être le témoin d'un spectacle vraiment extraordinaire et décupler ma puissance mentale.

Il m'avait fait venir à Stockholm pour parler aux Suédois de Pasteur et de nos grands savants français et, le soir de mon arrivée, après le champagne, la conversation roula naturellement sur les difficultés de la parole en public, sur le grand travail que nous impose, à nous autres conférenciers, la nécessité de savoir à la perfection le mot à mot de nos discours.

T. E. Borg me dit alors qu'il avait probablement le moyen de m'étonner, moi qui lui avais connu, lorsque nous faisions ensemble notre droit à Paris, la plus déplorable mémoire.

Il recula jusqu'au fond de la salle à manger et me pria d'écrire cent nombres de trois chiffres, ceux que je voudrais, en les appelant à haute voix. Lorsque j'eus ainsi rempli de haut en bas la marge d'un vieux journal, T. E. Borg me récita ces cent nombres dans l'ordre dans lequel je les avais écrits, puis en sens contraire, c'est-à-dire en commençant par les derniers. Il me laissa aussi l'interroger sur la position respective de ces différents nombres ; je lui demandai par exemple quel était le 24e, le 72e, le 38e, et je le vis répondre à toutes mes questions sans hésitation, sans effort, instantanément, comme si les chiffres que j'avais écrits sur le papier étaient aussi écrits dans son cerveau.

Je demeurai stupéfait par un pareil tour de force et je cherchai vainement l'artifice qui avait permis de le réaliser. Mon ami me dit alors : « Ce que tu as vu et qui te semble si extraordinaire est en réalité fort simple : tout le monde possède assez de mémoire pour en faire autant, mais rares sont les personnes qui savent se servir de cette merveilleuse faculté. »

Il m'indiqua alors le moyen d'accomplir le même tour de force et j'y parvins aussitôt, sans erreur, sans effort, comme vous y parviendrez vous-même demain.

Mais je ne me bornai pas à ces expériences amusantes et j'appliquai les principes qui m'avaient été appris à mes occupations de chaque jour. Je pus ainsi retenir avec une incroyable facilité mes lectures, les conférences que j'entendais et celles que je devais prononcer, le nom des personnes que je rencontrais, ne fût-ce qu'une fois, les adresses qu'elles me donnaient et mille autres choses qui me sont d'une grande utilité. Enfin je constatai au bout de peu de temps que non seulement ma mémoire avait progressé, mais que j'avais acquis une attention plus soutenue, un jugement plus sûr, ce qui n'a rien d'étonnant puisque la pénétration de notre intelligence dépend surtout du nombre et de l'étendue de nos souvenirs.

Si vous voulez savoir comment obtenir les mêmes résultats et acquérir cette puissance mentale qui est encore notre meilleure chance de réussir dans la vie, priez T. E. Borg de vous envoyer son intéressant petit ouvrage documentaire : « Les Lois éternelles du Succès » ; il le distribue gratuitement à quiconque désire améliorer sa mémoire. Voici son adresse : T. E. Borg, chez Aubanel, 7, place Saint-Pierre, Avignon.

Communiqué. E. BARSAN

LA SEMAINE

UNE quarantaine des œuvres caractéristiques du père de l'abstraction, Kandinsky, sont exposées depuis vendredi dernier, au Musée d'Art moderne.

Autre bilan : celui de Fautrier, ce peintre qui fut, il y a vingt ans, l'un des meilleurs « figuratifs » de son temps et qui est devenu, depuis, l'un des plus singuliers et des plus attachants « informels » tout en demeurant dans une solitude qui pourrait bien être garante de l'authenticité de son œuvre. (Galerie Rive droite, faubourg Saint-Honoré, et Schoeller, pour les gouaches, 5, rue de Miromesnil.)

Une dette énorme a été contractée par la jeune génération de l'Ecole de Paris à l'égard d'un Kandinsky, d'un Fautrier ou d'un Magnelli. L'exposition de ce dernier, à la Galerie de France, 3, faubourg Saint-Honoré, complète donc heureusement celles des deux premiers.

Restent l'exposition Seurat (Musée Jacquemard André) et celle des chefs-d'œuvre romans qui vient d'ouvrir ses portes au Musée du Louvre. L'art moderne est-il si loin de cet art sobre et dépouillé auquel il se réfère de plus en plus ?

Quant aux amateurs de « bizarre », de pittoresque et de science divina-

L'HISTOIRE
Staline roi de carreau

toire, ils pourront, jusqu'à la fin de novembre, admirer l'invraisemblable mais unique collection de cartes à jouer rassemblées par Jean-Marc. (Galerie Bailly, 199, rue de Grenelle.)

PEINTURE

● ***L'invention du Spoutnik a failli faire échouer son exposition.***

Oscar Dominguez

galerie Rive gauche, rue de Fleurus.

PEINTRE surréaliste, mais aussi peintre tout court, Oscar Dominguez expose ses dernières œuvres rue de Fleurus.

Des toiles « automatiques » d'une maîtrise certaine alternent avec d'autres, plus équilibrées, plus graves et plus sensibles qui trahissent un sur-

LA GRANDE-BRETAGNE
Roi de pique

prenant appétit de classicisme et qui pourraient bien correspondre à la nature profonde de ce personnage grandiosement monstrueux.

Sa silhouette d'homme de Cro-Magnon fait, depuis qu'il a quitté ses Canaries natales, partie intégrante du paysage de Montparnasse et de Saint-Germain-des-Prés.

Mais son exposition, prévue depuis plusieurs mois, a bien failli ne pas avoir lieu.

Oscar Dominguez avait en effet, cet été, fabriqué avec des éléments de pile électrique et divers débris mécaniques, un « satellite artificiel » dans une grotte de la propriété provençale de Marie-Laure de Noailles.

Quinze jours après, le Spoutnik était lancé.

Dominguez voulut exposer le sien. Le patron de la galerie s'y opposa : il craignait que sa clientèle américaine n'interprétât la présence d'un tel objet comme une manifestation d'humour déplacée.

Furieux, Dominguez menaça de déchirer ses toiles et de repartir pour les Canaries. Finalement, « son » Spoutnik a été photographié. C'est ainsi qu'il circule de main en main parmi ses amis. Sous le manteau.

DOCUMENTS

● ***Le « côté cuisine » d'un art pratiqué par un Français sur mille.***

L'Art de la peinture

par Jacques Charpier et Pierre Seghers, éditions Seghers. 724 p. 1.980 francs.

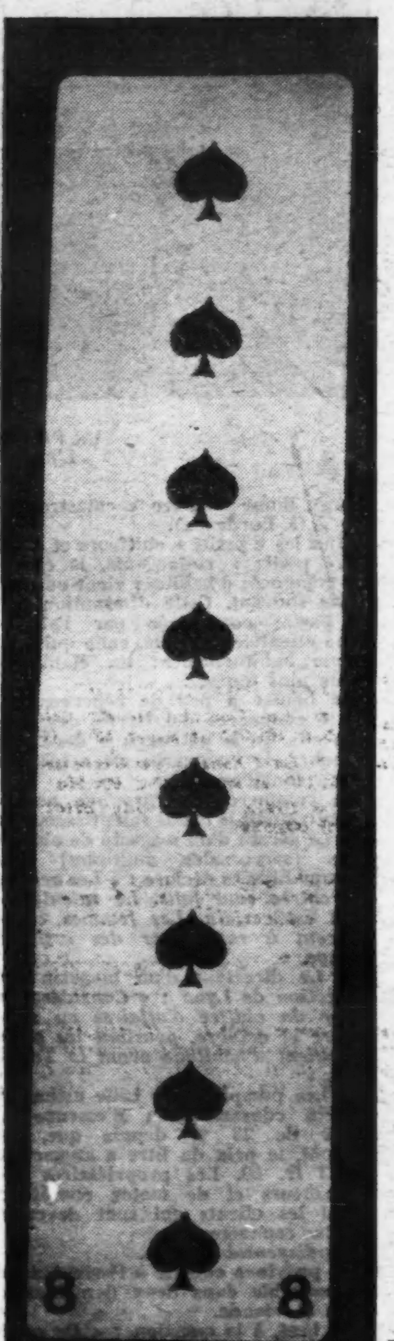
DE Pline ou de Platon au moine Denys, « *guide de la peinture byzantine* », du traité de la figure de Rubens aux écrits de Léonard de Vinci et à ceux d'un professeur de droit et d'économie politique devenu célèbre, sous le nom de Kandinsky, *inventeur de la peinture abstraite* (1), Jacques Charpier et Pierre Seghers ont entrepris une tâche énorme : rassembler, sélectionner, puis présenter des extraits des principaux *textes sacrés* de la peinture dus à quelques critiques (Georges Bataille pour la préhistoire, Alain, André Malraux, Jean Cassou, etc.), mais surtout aux peintres eux-mêmes.

Ils ont ainsi constitué, en sept cents pages, une sorte de Bible de la vision qui se présente comme une coupe géologique des différentes conceptions de la peinture telles qu'elles se sont superposées depuis l'origine des temps.

Cette vue « côté cuisine » est passionnante pour quiconque aime à comprendre le pourquoi et le comment du phénomène pictural. D'autant plus qu'il s'agit, presque toujours, de textes introuvables, auxquels beaucoup font allusion sans les avoir jamais lus.

Menuisiers et ferronniers

Le fameux traité de Cennino Cennini, par exemple — l'un des derniers



LES MYOPES
Carte d'illusionniste

peintres alchimistes — dont Renoir préfaça la traduction française, au début du siècle dernier.

On peut y trouver la façon de fabriquer les couleurs ou de composer son tableau, comme il était d'usage à la Renaissance, mais aussi tout le « background » philosophique, inséparable de la technique et sans lequel il serait impossible de situer les œuvres de cette époque dans leur « climat » réel.

Signalons, dans cette préface de Renoir, une phrase que chacun des quelque quarante mille peintres exerçant actuellement en France, soit un Français sur mille, devrait méditer :

La suppression du travail intelligent dans les professions manuelles a eu une répercussion sur les arts plastiques. C'est au désir d'échapper au machinisme que nous devons sans doute l'augmentation anormale du nombre des peintres et des sculpteurs avec la médiocrité générale qui en est l'inévitable conséquence. Beaucoup d'entre eux eussent été, il y a deux siècles, d'habiles menuisiers, faïenciers ou ferronniers, si ces professions leur avaient offert le même attrait qu'aux hommes de cette époque.

(1) Les textes de Kandinsky publiés dans « L'Art de peindre », extraits de l'ouvrage intitulé « Du spirituel dans l'Art » (Editions de Beaune, 1954), constituent une excellente introduction aux 44 toiles du peintre, provenant du musée Guggenheim de New York, exposées depuis le 15 novembre au Musée d'Art Moderne, avenue du Président-Wilson.

LA COTE

Rue du Cherche-Midi

L'« AMATEUR-EXPRESS » a commencé, cette semaine, à « fouiner » rue du Cherche-Midi, où il a relevé, au hasard, quelques objets parmi ceux dont les prix ne dépassent pas 10.000 francs :

- Une lampe en opaline (pied et abat-jour blancs, boule verte) montée (9.800).
- Un drageoir en cristal (6.500).
- Pot en grès Louis-Philippe (7.500).
- Bénitier en argent Louis XIV (8.500).
- Boîtes romantiques (entre 4.000 et 7.000).

(*Mme Bassouls*, 53, rue du Cherche-Midi.)

- Une fontaine Directoire en tôle peinte (10.000).
- Une glace sorcière, cadre en cuivre (9.000).
- Une lampe céladon (8.500).
- Chaise d'église peinte en deux tons (5.000).

(*Denise Bakar*, 61, rue du Cherche-Midi.)

- Cache-pot en métal anglais (5.000).
- Un petit trumeau (6.000).
- Une jardinière en rotin sur pied XIXe (5.500).

(*Edmond*, 67, rue du Cherche-Midi.)

L'INDE
Dame en cuir laqué

- Boite à lettres en trompe-l'œil (5.000).
- Une enseigne intérieure de tabac en fixé, ovale (10.000).
- Un canon américain fait aux U.S.A. en 1900 (5.000).
- Coffret en citronnier Restauration (retour des cendres) (8.000).
- Paire de gravures en couleurs du XVIIIe représentant des nègres (8.000).
- Bouteille en verre pressé : tête de Thiers et de Jules Ferry (4.000).

(*Fanfan la Tulipe*, 63, rue du Cherche-Midi.)

(La semaine prochaine : *La rue des Saints-Pères, la rue de Beaune et la rue Jacob.*)

GALERIE DE FRANCE
3, Faubourg-Saint-Honoré
ANJ. 69-37
Magnelli
Peintures

LE BATEAU-LAVOIR
16, rue de Seine
Abel SAVIN
Du 22 novembre au 6 décembre

GALERIE BERNIER
« DE BEAUX PEINTRES »
15, avenue de Messine

Galerie FURSTENBERG
4, rue Furstenberg
Violette GRANGES
Du 19 novembre au 2 décembre

GALERIE A. G.
32, rue de l'Université - PARIS - BAB. 02-21
PEINTRES DE BOURGOGNE
Jean RENAUT
Lucien MARTINET
SCULPTURES ANCIENNES BOURGUIGNONNES
29 novembre - 21 décembre 1957

Galerie Gérard MOURGUE
9, avenue de l'Opéra - OPE. 52-07
ROSSO
Jusqu'au 2 décembre

J. C. de CHAUDUN, 36, rue Mazarine
CHARCHOUNE
Jusqu'au 5 décembre 1957

Galerie PRO ARTE
8, rue de Miromesnil
BELLA BRISEL
Œuvres récentes

SAINT-PLACIDE - 41, rue Saint-Placide
XAVIER ORIACH Vern. 23-11 au 6-12
« A la cave » MAITEN MENGEOL

Galerie R. G.
7, rue Bonaparte - DAN. 41-77
DUROEULX
Œuvres anciennes et récentes

BERRI-LARDY - 4, rue des Beaux-Arts
HILAIRE Vernissage 22 novembre au 13 décembre

CALENDRIER DES GALERIES D'ART

Galerie DINA VIERNY - 36, rue Jacob - PARIS
Jean LEPPIEN
PEINTURES RECENTES
Du 19 novembre au 10 décembre

GALERIE MAEGHT
KANDINSKY
Gouaches et aquarelles
1910 - 1941
Vernissage le 22 novembre

GALERIE R. CREUZE (Salle Balzac)
12, rue Beaujon
SUSANA SIMON - Jusqu'au 30-11

LE TRAIT, Peintres-Graveurs, galerie d'Orsay, 73 bis, quai d'Orsay, du 22 novembre au 4 décembre inclus.

LA SEMAINE

● *Des caves aux millions.*

Juliette Gréco à l'Olympia...

LE programme de l'Olympia signale cette semaine que Juliette Gréco, 32 ans, ex-muse de Saint-Germain-des-Prés, est devenue, grâce au super-producteur Darryl Zanuck, une sirène internationale.

Il est encore précisé que maintenant Juliette a des millions de dollars à sa disposition et qu'elle n'est pas embarrassée par les visons qu'elle met jusque sur sa tête.

Si Darryl Zanuck trouve irrésistible que Gréco l'appelle *mon Lustucru pointu*, il y a de quoi se réjouir, mais pourquoi faire de cette amitié une affiche publicitaire ?

D'autant plus que Gréco existe par elle-même. Elle a une personnalité naturelle qui s'est imposée alors même qu'elle ne savait pas chanter.

Elle a appris depuis et fait de grands progrès. Sa voix est caressante, ses intonations spirituelles. Elle mélange adroitement l'ironie et la sensualité et choisit bien des chansons aussi a r r o g a n t e s que sa silhouette.

Elle joue avec ses mains, avec ses hanches, avec ses cheveux. On l'écoute et on la regarde, cette intelligente et travailleuse Juliette Gréco, qui mène sa vie comme un jeu qu'il faut gagner coûte que coûte. Elle fait tout ce qu'il faut pour cela. Elle a trouvé un rôle de sept minutes (1), pour lequel on cherchait une petite blonde et son nom au générique est aussi grand que celui d'Ava Gardner.

Elle pourrait se contenter de partir faire son tour de chant au Japon, au Canada, au Brésil, et d'enregistrer des disques qui se vendent par milliers, mais la petite muse a de l'ambition. Dans son appartement doré, capitonné, elle a envie d'être grande et elle se donne beaucoup de mal. Tant de persévérance mérite récompense : Gréco à l'Olympia est très bien.

JULIETTE GRÉCO
Un cheveu, un vison

... et sur votre tourne-disque

Voici quelques titres des meilleurs microsillons que Gréco a gravés :

Sous la marque Fontana, l'ensemble de ses chansons présenté en six super 45 tours et l'ensemble de ses récitals en quatre 33 tours.

Parmi les nouveautés :

● *La Complainte du téléphone* (45 t. 261.015 et super 45 t. 460.531).

● *La Chanson de Gervaise* (45 t. 261.007 et super 45 t. 460.501).

● *Gréco chante Guy Béart* (45 t. ME 460.539).

(1) Le soleil se lève aussi.

Sahara 57

C'EST parce qu'il avait lu, il y a deux ans, dans *L'Express*, un article sur les possibilités de prospection de minerais rares et de pétrole au Sahara, que Pierre Schwab a parcouru, au début de l'année, 35.000 kilomètres au-dessus des sables, avec une caméra de cinémascope. Il en est résulté un film d'une heure dix qui sort cette semaine dans une salle des Champs-Elysées. C'est l'histoire de la grande aventure d'une poignée de géologues et d'ingénieurs qui, quotidiennement, s'efforcent de prouver que le désert africain peut devenir la plus grande richesse de la France.

MUSIQUE

● *Une victime de l'aviation.*

Irmgard Seefried

DEVANT une salle Gaveau archicomble, Irmgard Seefried, célèbre soprano de l'Opéra de Vienne, vient de donner un récital de lieder qui a profondément déçu tous ceux qui suivent la carrière de cette artiste depuis dix ans.

En 1947, nous l'avions découverte au Festival de Salzbourg, où elle était une extraordinaire Suzanne, dans les *Noces de Figaro*. Jolie, espiègle, féminine en diable, Irmgard Seefried possédait la plus ravissante voix de soprano lyrico-léger.

Or, l'autre soir, son registre aigu nous a paru abîmé ; elle avait du mal à « attraper » certaines notes, surtout celles qui se plaçaient à une distance plus grande que l'intervalle de seconde de la note immédiatement précédente. L'artiste, alors, se voyait obligée à «forcer» son émission, d'où une sonorité impure, grésillante, comme coupée au couteau.

Enfin, l'interprétation de presque tous les lieder nous a semblé nerveuse, outrée, théâtrale au mauvais sens de ce mot.

L'explication ? C'est que Mme Seefried fait des tournées au cours desquelles elle donne, en moyenne, quatre concerts par semaine, toujours dans des villes différentes et très éloignées les unes des autres. Seule l'aviation rend possible ce genre de performance, dont la fatigue, la nervosité psychique et physique sont l'inévitable prix. Si nous insistons sur le cas de Mme Seefried, c'est qu'il constitue un exemple entre mille d'un

→

OPÉRA-BOUFFE

par ALEXANDRE ARNOUX

L'opéra-bouffe est un genre décrié, que Georges Vitaly remet à la mode. A l'occasion du dixième anniversaire de la mort de Tristan Bernard, il présente, le 20 novembre, La petite femme de Loth *au théâtre La Bruyère, ainsi que* Les Taureaux *d'Alexandre Arnoux.*

Mais qu'est-ce au juste que l'opéra-bouffe ?

Alexandre Arnoux répond :

ALEXANDRE ARNOUX

J'AI toujours eu le goût le plus vif pour les formes fantasques, comment dirais-je, en quelque sorte un peu aberrantes du théâtre, et surtout du théâtre musical. Au premier chef, parmi elles, pour l'opéra-bouffe.

Mais qu'appelle-t-on au juste un opéra-bouffe. J'ai bien peur que chacun de nous ne donne à ce terme un sens particulier, personnel, que nul ne s'entende exactement, qu'il n'y ait à ce sujet, qui par bonheur n'est pas grave, une de ces sortes de malentendus généraux qui se cachent sous une apparence d'unanimité. Je voudrais essayer de m'expliquer vis-à-vis de moi-même d'abord et ensuite, des autres ; à supposer que cela puisse les intéresser. Et, afin de me donner du courage, hardiment je le suppose.

L'opéra-bouffe a connu son temps d'excellence et de splendeur en Italie, au XVIII[e] siècle à l'époque de Cimarosa et de Pergolèse. On les a beaucoup imités, jamais dépassés, ni même égalés. Non pas que je n'estime à sa valeur, qui est très grande, le génie d'un Rossini, mais, à mon sentiment, il déborde le genre familier et un peu négligé de nature ; il en simplifie les proportions à un tel degré que, parfois, je le reconnais à peine. Ne parlons pas des compositeurs qui ont suivi. Ils ont perdu l'essence de la tradition et, cédant à une manière de platitude vaudevillesque, quand ils avaient l'inspiration chétive, ils ont, par un excès contraire, lorsque la nature les avait richement doués, étrangement subi les préjugés de leur siècle, seconde moitié du XIX[e], début du XX[e], et sacrifié au moloch de la masse orchestrale de la plus pesante densité. La verve prodigieuse d'un Chabrier, elle n'a été malheureusement servie, desservie plutôt, que par les plus blafards des librettistes, qui l'ont étouffée dans l'œuf et ne lui ont permis de se manifester que malgré eux et de ne fuser que sporadiquement hors de leurs contraintes. Et ne confondons pas l'opéra-bouffe avec l'opérette, genre estimable et charmant sans doute, mais plus étalé, plus conformiste, plus sentimental, qui ne garde pas en soi, elle, comme l'autre, les cadences brutes, les négligences savonneuses, les succulences brèves de l'improvisation.

Un théâtre de foire

Au fond, en dépit de toutes ces considérations un peu théoriques, où j'essaie sans y réussir de me satisfaire, quand je pense à l'opéra-bouffe, avec naïveté, sans apprêt intellectuel, j'évoque un tréteau sur la place, une petite troupe de comédiens aux masques typiques, chanteurs d'occasion, habiles à tirer parti d'un canevas simple, à situations constratées, qui se moque gaillardement de soi-même.

Quelques oripeaux, une guitare ou deux, une trompette, peu d'encombrement, un public dépourvu de préjugés et de notions d'esthétique qui siffle, applaudisse, encourage, interrompe, participe... En somme j'évoque, gauchissant sans doute, à ma façon l'opéra-bouffe, le captant à ses sources, le théâtre de la foire, les comédiens italiens. Songe prestigieux irréalisable. Mais le propre de l'irréalisable, n'est-ce pas de se réaliser pour que la Providence nous apporte le concours merveilleux, impossible et certain d'un musicien tel que Jean Wiener, d'un meneur de jeu comme Georges Vitaly ? Une extraordinaire chance, de ce point de vue, a servi « Les Taureaux ».

Salle Pleyel
Dimanche 24 novembre à 20 h. 30
GALA
FRANCO - SOVIETIQUE
organisé par l'Association France-U.R.S.S. à l'occasion du 40[e] anniversaire de l'U.R.S.S. - Présence d'une importante délégation soviétique
Au programme le violoniste
GOUTNIKOV
Lauréat du Concours Long-Thibaud
Un été extraordinaire
Grand film soviétique inédit
Places : 200, 300, 400 francs
Location à PLEYEL et à FRANCE-U.R.S.S.
8, rue de la Vrillière
Adhérent : 100, 200, 300 francs
à FRANCE-U.R.S.S. seulement

Cabarets Dancings

CLUB CH. ELYSEES Thé et soirée tous les jours
avec les orch. RENATO et LE SENECHAL

HELIO MOTTA à la ROMANCE
(Club) - 11, rue Monsieur-le-Prince - ODE. 87-27

Le Rêve 3, bd Poissonnière - Air conditionné
2 GRANDS ORCHESTRES

Restaurants

LIDO ELY. 11-61 LIDO ELY. 11-62 LIDO
UN SPECTACLE UNIQUE AU MONDE
21 h. DINER DANSANT
23 h. LA REVUE "C'EST MAGNIFIQUE !"
de P. Louis-Guérin & Fraday

→

aspect capital et particulièrement malfaisant de la vie musicale moderne.

Enfin on est étonné de voir un soprano lyrico-léger s'attaquer à des œuvres de Bartok, qui nécessitent une voix de soprano dramatique, et de Strauss, qui demandent une voix de grand soprano lyrique, à l'italienne. Les conseillers artistiques de Mme Seefried semblent aussi défaillants que ses conseillers commerciaux.

● *Une œuvre géniale.*

La « messe » de Janacek

SOUS la direction puissante, fiévreuse et néanmoins précise de Charles Bruck, l'Orchestre National de la Radio, la « Chorale Tchèque » et quatre solistes vocaux venus de Prague ont révélé aux Parisiens mélomanes une œuvre géniale de Leos Janacek : sa « messe glagolithique ».

Ce dernier mot veut dire, dans ce cas, qu'il s'agit d'une messe dont le texte est chanté, non pas en latin, mais dans le vieux slavon des chrétiens orthodoxes, employé dans le culte de toutes les nations de l'Europe orientale, avant que, au XIX[e] siècle, dans chaque pays, la langue nationale n'y devienne la règle.

L'œuvre est de 1928, l'année même de la mort de Janacek, déjà connu en France par ses opéras *Jenufa* et *La Maison des Morts* d'après Dostoïevsky, donnés à la Radio grâce à Charles Bruck, et par une œuvre plus faible, mais charmante, *Le Petit Renard rusé*, représentée par l'Opéra-Comique de Berlin-Est au cours de la dernière saison du Théâtre des Nations.

Ce qui surprend dans cette messe, c'est sa totale liberté par rapport à toutes les conventions de ce genre d'ouvrages : pas plus que de la lignée classique de Palestrina, elle ne tient de la lignée « baroque » de Mozart ou de celle, romantique, de Berlioz ou de Verdi. Sa liberté de mouvement, sa savante et virtuose structure rythmique, sa large et très humaine pulsation mélodique, diversifiée à l'infini, en font une œuvre d'une originalité absolue. Le « Credo », à cet égard, est surtout extraordinaire.

A. G.

D'AUTRES PIÈCES

● *Molière-Parade.*

Le malade imaginaire

de Molière, régie de Daniel Sorano, au T.N.P.

COMME toujours, ou presque, on passe une soirée agréable au T.N.P. Les comédiens que nous avons depuis des années appris à connaître et à aimer portent des costumes hardis et plaisants de M. Edouard Pignon. A la vieille partition de Marc-Antoine Charpentier, M. Maurice Jarre en a substitué une moderne qui est amusante et dansante : on a beaucoup apprécié la drôlerie du duo parodique d'Angélique et de Cléante (Mlle Minnazzoli et M. Gasc) ainsi que le mouvement, qui rappelle un peu celui des dessins animés, des différents divertissements. Le sketch du malade et du singe (M. Guy Saint-Jean) amusera beaucoup les enfants, et bien que, le soir de la générale, une grève des machinistes ait empêché le déploiement du spectacle dans tout son faste, le grand final des médecins et des sauvages-musiciens divertit les yeux et les oreilles. Bref, dans l'ensemble, c'est une parade au sens moderne, un « show » fort réussi.

Tout au plus peut-on regretter que l'on y ait mélangé une comédie assez languissante de Molière, *Le Malade imaginaire*. A part la suppression du prologue à la gloire de Louis XIV, certes, le T.N.P. joue la comédie « meslée de musique et de danse » comme elle est imprimée, et le ballet final

(Agnès Varda.)

ZANIE CAMPAN (EN DOCTEUR) ET DANIEL SORANO
L'âge de ses artères

AU THÉATRE

Nous avons tous deux amours

par ROBERT KANTERS

INQUISITION

de Diego Fabbri, adaptation de Michel Arnaud, au théâtre d'Aujourd'hui.

DANS un petit sanctuaire de montagne, Don Sergio, l'auxiliaire de l'abbé, sent vaciller sa vocation. Et voici un couple de pèlerins déchiré parce que lui, Renato, a le sentiment de s'être trahi lui-même en renonçant à être prêtre pour se marier. L'abbé est tout orienté vers le Ciel. La femme, Angela, qui a arraché le mariage après une tentative de suicide et peut-être une tentative d'assassinat sur laquelle la lumière se fera progressivement, est orientée vers la terre. Entre eux, deux hommes se croisent sur le seuil de l'église.

Sur ce thème, avec ces quatre personnages, en respectant sensiblement l'unité de lieu et l'unité de temps, M. Diego Fabbri a construit une tragédie qui est très belle et très forte parce qu'il a su lui donner une valeur générale. Que les soutanes ne nous trompent pas, il ne s'agit pas d'une pièce de sacristie. Le prêtre, ici comme dans les romans de Bernanos, est un héros de choix, parce que dans notre monde déchristianisé il est celui pour qui les vieux problèmes de l'âme chrétienne se posent avec une acuité particulière, et ces problèmes, bon gré, mal gré, restent ceux de tous les hommes nourris de notre civilisation : c'est ce qui rend impossible toute politique de séparation de l'Eglise et du théâtre.

Un coup de théâtre théologique

Ici, ce jeune prêtre, qui, par son ton, ses manières, voire ses sentiments, a déjà essayé de se réduire à l'état laïc, est un faible, torturé par l'amour du monde, et qui pourrait l'être par l'amour de la femme. Et cet homme marié lutte à chaque instant moins contre sa femme que contre sa propre sensualité et son propre cœur. « J'ai deux amours », disait une vieille chanson de Joséphine Baker. Nous avons tous deux amours, un amour de l'esprit et un amour de la chair, un amour de l'idéal et un amour de la créature, et notre tension intérieure entre ces deux postulations de notre cœur, si le christianisme l'a exprimée avec le maximum de force, elle est de tous les cœurs et de tous les hommes.

Ou plutôt, nous dit la pièce de M. Fabbri, nous croyons avoir deux amours, nous souffrons de cette dualité apparente, nous cherchons à la résoudre comme cette jeune femme par le crime et par le suicide, c'est-à-dire par un troisième amour qui est l'amour de la mort. Mais, et c'est le coup de théâtre théologique qui amène la conclusion de la pièce, cela n'est pas vrai. Angela criminelle est plus proche de la vérité que le jeune prêtre et le jeune mari chrétien, parce qu'elle a l'intuition de l'unité du cœur. La révolte n'est pas une réponse, ni l'égoïsme une libération. Mais puisque notre but, que ce soit dans le christianisme ou hors du christianisme, c'est de refaire l'incarnation sur mesure, c'est-à-dire de ramener parmi nous plus de justice et plus de fraternité, il nous faut reconnaître que nos deux amours peuvent et doivent être comme les deux faces ou les deux versants d'un amour unique. C'est ce que les époux auront compris en redescendant du sanctuaire de la montagne, et ce que Don Sergio comprendra en y restant.

En bonne compagnie

Ainsi cette pièce austère intéresse tout homme. Le théâtre de M. Diego Fabbri est un théâtre des valeurs de l'âme. Comme le *Dialogue des Carmélites* et comme *La Visite de la vieille dame*. Comme *Meurtre dans la cathédrale* et comme *La Cocktail-Party* de M. Eliot, et même comme les pièces de M. Graham Greene. Comme *Requiem pour une nonne*, et aussi comme cette grande image du messianisme déçu et de l'incarnation dérisoire, *En attendant Godot*. Théâtre de l'âme et de l'homme qui a perdu son âme dont on trouverait l'annonce chez un Crommelinck et chez un Salacrou, la preuve par l'absurde chez M. Ionesco.

M. Diego Fabbri est en bonne compagnie, et il le mérite. Après les représentations de *Procès de famille* et du *Séducteur*, avant celles du *Procès à Jésus* que l'on nous annonce, cette reprise d'*Inquisition* est extrêmement heureuse. L'œuvre est bâtie d'une manière très classique, respectant même toutes les conventions du théâtre « bourgeois ». Mais elle verse dans ce moule une pensée qui, elle, n'est pas conventionnelle. Elle est fort bien servie par les deux décors de M. Claude Catulle et par la mise en scène de M. José Quaglio, elle est très remarquablement interprétée par Mme Lila Kedrova et par M. Henri Nassiet, ainsi que par M. François Maistre et par M. Quaglio lui-même. C'est une bonne soirée, à la fois au sens de soirée où le spectacle est bon et de soirée qui fait du bien.

R. K.

JE REVIENS...

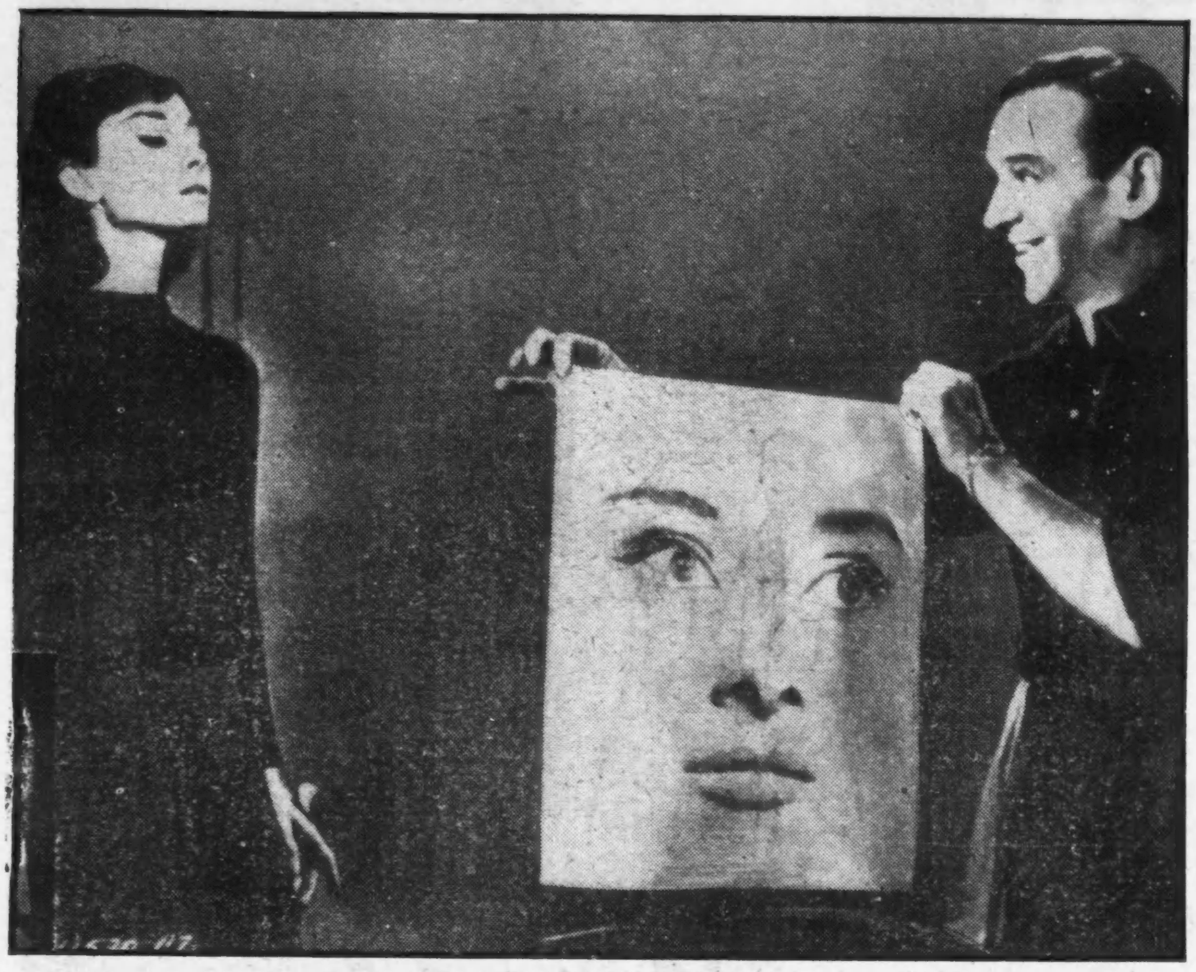
...PARFUM DE
WORTH

FOLIES-BERGÈRE
Pour nos clients venant à Paris
LOCATION PAR CORRESPONDANCE
(sans augmentation de prix)
Ecrire 8, RUE SAULNIER

Attention !
LE FAISEUR
6 Représentations
MERE COURAGE
6 Représentations
LE MALADE IMAGINAIRE
9 Représentations
seulement
pendant la saison d'hiver du
TNP

BROADWAY - TRIOMPHE - VENDOME
5ème SEMAINE
les NUITS de CABIRIA

IMPERIAL - LA ROYALE - ROYAL HAUSSMANN
Place Madeleine
H.-G. CLOUZOT
LES ESPIONS



AUDREY HEPBURN ET FRED ASTAIRE
Les artères de leur âge

reste même en dessous des indications de Molière qui prévoyait plus de quarante personnes en scène. Mais notre déception vient de ce que la partie de comédie est malheureusement la plus faible du spectacle. Pour peupler le plateau trop vaste, chaque conversation prend des allures de marathon : et pourtant cela manque de mouvement. Les silhouettes célèbres : Thomas Diafoirus (M. Darras), Diafoirus père (M. Wilson), Fleurant (M. Noiret), Purgon (M. Riquier) ont beaucoup de saveur. Mais Mlle Zanie Campan n'a presque jamais réussi à faire passer les effets du rôle de Toinette, et M. Daniel Sorano joue Argan tantôt avec presque trop de finesse et d'humanité, ce qui nous retient de rire de lui, et tantôt avec une grossièreté bêtement soulignée. Il y a trop de temps malades, pour ne pas dire de temps morts. Mais le chirurgien Jean Vilar et l'apothicaire Sorano peuvent encore très bien sauver ce malade-là.

A voir

CREATIONS
● **Inquisition** (un drame théologique) ● **La Famille Hernandez** (bonne humeur et folklore algérois) ● **Maria Pineda** (une romance populaire) ● **Ouragan sur le Caine** (une tempête morale) ● **Mangeront-ils ?** (Hugo pour rire) ● **Romanoff et Juliette** (divertissant) ● **La Mégère apprivoisée** (d'après Shakespeare) ● **Périclès** (un roman en images) ● **Le Journal de Anne Frank** (un document poignant) ● **Histoire de Vasco** (un conte de tendresse et de mort).

● ***Raison de race.***

La Reine de Césarée

de Robert Brasillach
au Théâtre des Arts

LA générale de la *Bérénice,* de Robert Brasillach, chez Mme Alice Cocéa, ressemblait à celle de l'*Andromaque,* de Racine, chez M. Jean Marais sous l'occupation : cars de police pour filtrer et protéger les invités, manifestations bruyantes dans la rue, poudre à éternuer à l'entracte, etc.

Là s'arrête la ressemblance. En racontant une fois de plus les amours malheureuses de la reine de Césarée et de l'empereur romain, ce n'est point *Bérénice* que Brasillach a refait, mais quelque chose comme *la Juive.* C'est moins la raison d'Etat, en effet, qui sépare ces amants pleins d'une noble éloquence, que la raison de race. Titus quittant Bérénice, c'est, *mutatis mutandis,* le maréchal Pétain résistant à quelque Mata-Hari israélite ou plutôt à quelque Astiné Aravian. Je ne force pas le rapprochement, puisque l'œuvre est farcie d'allusions littéraires et politiques (Mers-el-Kébir par exemple). C'est une pièce pleine de clins d'œil qui nous parviennent malheureusement à travers trop d'années-obscurité.

Le maître toujours présent, c'est Giraudoux. Ces cinq actes constituent d'abord le plus brillant exercice de style d'un élève admirablement doué, mais point encore revenu de l'éblouissement ressenti en écoutant *Siegfried* ou *La Guerre de Troie n'aura pas lieu.* Cela représente cette chose si rare et si précieuse aujourd'hui, l'œuvre d'un jeune homme qui a fait ses humanités et même sa classe de rhétorique, merveilleusement sensible à la littérature et à toute chose à travers elle : cela suffit pour que nous déplorions sa perte, même si nous refusons d'ajouter à la sanglante erreur judiciaire qui en a fait un martyr, l'erreur de jugement qui en ferait un génie.

Mme Alice Cocéa défend vaillamment la pièce jusqu'à la limite de sa voix, c'est-à-dire le cinquième ou le sixième rang de l'orchestre. Sa mise en scène est fort intelligente. M. Jacques François est un beau Titus, avec cette distinction sans effort qu'il est un des rares acteurs à posséder. M. Gil Vidal fait des débuts intéressants et M. Hermantier s'écoute avec plaisir.

A voir

En exclusivité :
● **Drôle de Frimousse** (de toutes les couleurs) ● **La Rue de la Honte** (respectueuses japonaises) ● **Un Roi à New York** (quand même) ● **Le Prince et la Danseuse** (pour passer deux heures) ● **Les Nuits de Cabiria** (tendre Fellini) ● **La Nuit des Forains** (inquiétant Bergman) ● **Porte des Lilas** (poésie des faubourgs) ● **Le Tour du Monde en 80 jours** (pour petits et grands enfants).

AU CINÉMA

ROSE ET NOIR

par J. P. VIVET

DROLE DE FRIMOUSSE
un film de Stanley Donen (Elysées-Cinéma et circuit Paramount).
LA FEMME ET LE RODEUR
un film de John Farrow (Avenue)
TROIS HEURES DIX POUR YUMA
un film de Delmer Daves (Marbeuf, Caméo, Eldorado, Lynx).

QU'UNE petite intellectuelle maigrichonne de Greenwich Village se métamorphose en un mannequin de mode pour aller à Paris découvrir les caves de Saint-Germain-des-Prés ; et que déçue par le philosophe de ses rêves, elle finisse par convoler en vulgaires noces avec un photographe quinquagénaire, tout cela témoigne d'une gentille nature, mais aussi, de la part de l'auteur du scénario, d'une imagination puérile.

Et l'on s'étonne que Stanley Donen n'ait rien trouvé d'autre à nous raconter dans Drôle de Frimousse, **lui qui avait réussi à prouver dans** Chantons sous la pluie **et** Beau Fixe sur New York **qu'il n'y avait aucune raison pour qu'un sujet de comédie musicale soit obligatoirement inepte.**

On le regrette d'autant plus que ce film, en se moquant d'une façon très savoureuse des magazines de modes, constitue, sur le plan de la photographie en couleurs, un remarquable exercice de style. Avec un partipris de grand cinéaste, Stanley Donen a traité toutes ses images à la manière de « Vogue » ou du « Harper's Bazaar ». Le seul générique du film, silhouttes sophistiquées se détachant sur des fonds de couleurs ou reproductions de négatifs, est un petit chef-d'œuvre. Et quelle prouesse technique que ce ballet dansé dans un laboratoire de photographe éclairé à la lumière rouge !

C'est Audrey Hepburn qui joue, une fois de plus, les fruits verts cueillis par les barbons. Elle n'a qu'un filet de voix, elle mime quelques pas de danse : elle est adorable. Fred Astaire s'efforce de prouver qu'il n'a pas encore les artères de son âge : il n'y réussit qu'à demi. C'est Michel Auclair qui pontifie dans les caves de Saint-Germain-des-Prés : son rôle est trop grotesque pour qu'on lui en tienne rigueur.

Il y a entre Drôle de Frimousse **et** La Femme et le Rôdeur **la distance qui sépare la Bibliothèque Rose de la Série Noire. A l'innocence acide d'Audrey Hepburn, Diana Dors oppose, dans ce policier à prétentions psychologiques, sa perversité replète. Paupière lourde, bouche épaisse, poitrine vibrante, elle personnifie ces divinités malsaines de la mythologie hollywoodienne que les ligues de vertu condamnent à se dévorer elles-mêmes.**

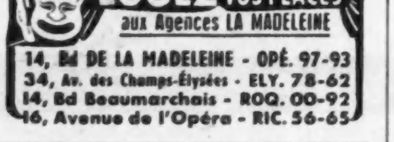
Si elle ne réussit pas à faire passer de vie à trépas un mari trop riche, elle parvient du moins à le faire passer pour l'auteur de la machination criminelle tramée à l'origine contre lui. Mais elle sera elle-même condamnée pour un crime qu'elle n'a pas commis.

Rod Steiger aidant, un réalisateur un peu frénétique du genre de Douglas Sirk (Ecrit sur du vent) **aurait pu sauver ce plagiat de** Le facteur sonne toujours deux fois. **Mais John Farrow, le réalisateur, n'est qu'un tâcheron du baroque.**

Le train sifflera quatre fois

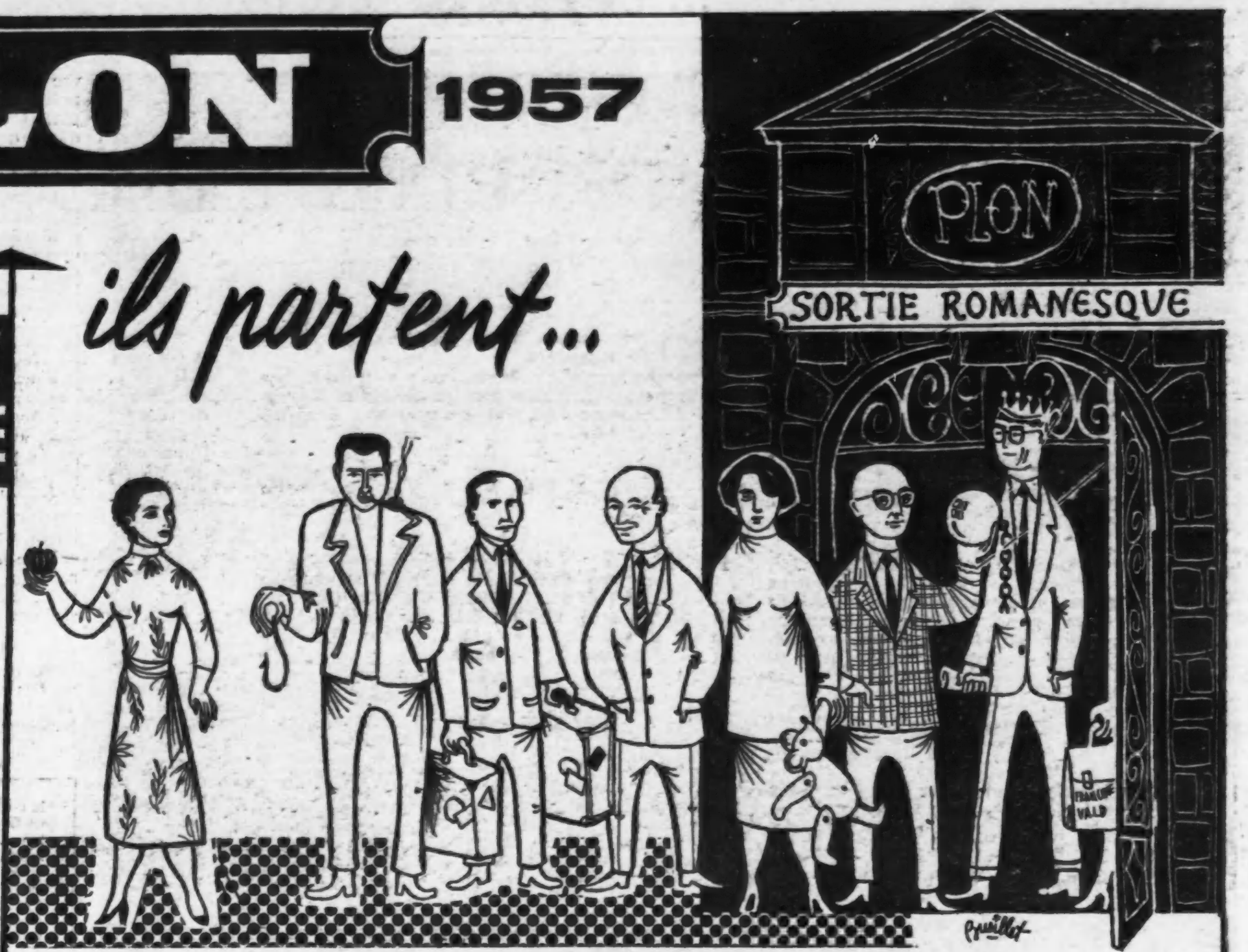
Autre plagiat, encore plus flagrant, le film que Delmer Daves nous offre sous le titre Trois heures dix pour Yuma. **Ce n'est plus le facteur qui sonne pour la troisième fois, mais le train qui siffle pour la quatrième fois. La revoilà, la petite ville du Far-West où, à l'annonce de l'arrivée d'une troupe de bandits, chacun, shérif en tête, rentre se terrer chez lui. Mais lui, le Sancho Pança devenu Don Quichotte pour les yeux d'une Dulcinée fermière, s'en va, la peur au ventre, affronter tout seul sur un quai de gare, les hors-la-loi.**

Le train de Delmer Daves suit un parcours qui procure peu de surprises ; mais le metteur en scène est lui-même bon mécanicien (il l'a prouvé avec Les Passagers de la nuit) **et son film, solidement interprété par Glenn Ford et Van Heflin, peut plaire aux amateurs de westerns.**



PLON 1957

ils partent...



CHRISTINE DE RIVOYRE

la mandarine

"Françoise Sagan est triste et Christine de Rivoyre au contraire déborde de vie, de gaieté, de drôlerie et de fantaisie".
ÉMILE HENRIOT (Le Monde)

"Je n'affirme pas que ce soit un roman moral, mais la bonne humeur, l'esprit, l'ironie et surtout le style, qui m'émerveille, devraient lui mériter l'absolution des plus rigides censeurs".
ROBERT KEMP

"Une sarabande endiablée. Ah, l'aimable personne !"
CLAUDE ROY (Libération)

"Au milieu de tant de romans dont les héros tristement chipotent dans leur assiette, voici un roman où il y a de l'appétit".
FÉLICIEN MARCEAU

"Christine de Rivoyre n'est pas sombre. Elle aime la vie et nous voyons dans son livre que la vie le lui rend bien".
KLEBER HAEDENS (France-Dimanche)

"Une sensualité gouailleuse qui rappelle les premiers temps de Colette, le ton des Claudine".
MADELEINE CHAPSAL (l'Express)

"Cette héroïne robuste et affamée nous vaut d'agréables surprises dans nos piteuses habitudes littéraires de snack-bars et de whiskies à l'eau Perrier".
JEAN ALBERT HESSE (Franc-Tireur)

"La révélation littéraire de la saison".
(Dernière Heure d'Alger)

"Un roman qui court vite au bonheur et il est gagnant".
PHILIPPE SENART (Arts)

"Ce livre admirablement écrit est bien l'anti-Sagan par excellence".
A. THUMANN (Nouveau Rhin français)

ils iront loin ...

JEAN BASSAN — nul ne s'évade

"J'ai commencé "Nul ne s'évade" à 9 heures du soir et je ne l'ai laissé qu'au mot "fin" après minuit. Essayez vous-même".
JEAN MISTLER (L'Aurore)

MICHEL-AIMÉ BAUDOUY — le quadrille sarda

"Voici l'un des romans les plus intelligents et les plus originaux de cette année".
KLÉBER HAEDENS (Paris-Presse)

VAHÉ KATCHA — l'hameçon

"Une froideur mériméenne, un art des suspenses qui saisissent d'émotion".
ANDRÉ THÉRIVE

GEORGES KETMAN — les princes

"On lira "Les Princes" on en savourera l'excitation un peu funèbre".
(L'Express)

ANNIE LAURAN — les parents trouvés

"Un talent très juste, très fin qui part d'une sensibilité exquise et d'un clair courage devant la vie".
HENRI PETIT (Le Parisien Libéré)

WILLY DE SPENS — les hasards du voyage

"L'un des plus attrayants romans que nous ayons reçu cette année".
(Tribune de Lausanne)

FRANCINE VALD — la rencontre insolite

"J'ai aimé "La Rencontre insolite" dès que je l'ai connue".
ROBERT COIPLET (Le Monde)

Cette année on a également remarqué ...

MAURICE BARDÈCHE	suzanne et le taudis	ALFRED FABRE-LUCE	une minute
HÉLÈNE BEER	les enfants de judith	PIERRE HAMP	kilowatt
HENRY BORDEAUX	les refuges	NAM KIM	nam et sylvie
MICHEL CARROUGES	les grands-pères prodiges	BERTRAND DE LA SALLE	les beaux yeux
MARIE CHAUVET	la danse sur le volcan	ÉDOUARD OLLIVRO	grand bal à cadolan
MICHEL DAVET	l'amour humilié	EDMOND SARDIN	les indésirables
JEAN DAVRAY	le bruit de la vie	HENRI TROYAT	tendre et violente élisabeth
PIERRE DEVAUX	martial eschimann	PAUL ZUMTHOR	la griffe

Pep

ROMANS FRANÇAIS

LA VIE EST-ELLE LAIDE ?

par MADELEINE CHAPSAL

CELA commence par un fils qui, après lui avoir bourré la bouche d'une cuillerée d'épinards, étrangle son père paralysé ; l'autre fils, François, est à Madagascar en train de piétiner le ventre de la femme noire dont il attend un enfant, et le roman continue de la sorte, scènes dégoûtantes succédant aux scènes de violence, un dernier et trop précis détail soulevant à chaque fois l'estomac, tout au long de ces six cents pages (1) couvrant trente années, jusqu'à la guerre de 40, de la vie d'une famille, les Rouhault.

Des mœurs répugnantes, une réalité sordide et peinte aux couleurs les plus laides, est-on près de toucher le fond qu'annonçait Hugo ? « *Après Zola, un autre viendra, qui ne craindra pas d'aller plus loin dans la nudité et la cruauté. Et ceci n'est que malpropre ; après la malpropreté, il y a l'obscénité, et j'entrevois un abîme, dont je ne puis sonder la profondeur.* »

Ce qui revenait à dire : telle quelle, la vie est affreuse. Mystère du réalisme qu'il ait ses effarouchés — « *moi je ne supporte pas la vue du sang* » — et si peu d'incrédules !

Engagé dans sa voie, l'auteur réaliste peut se croire tranquille : plus c'est détaillé, plus c'est sale, plus le lecteur sera convaincu que c'est arrivé. On proteste parce que Françoise Sagan (qui ne prétend pas à la ressemblance) met en scène trop de verres de whisky, on trouve tout naturel — puisque c'est laid et que la vie est laide — de voir l'ivrogne de Rembauville, tel celui de *L'Assommoir*, s'étaler de flaque en flaque, sous une exceptionnelle averse de calamités.

Flaubert, réaliste aussi, ne s'y laissait pas prendre : « *Qu'est-ce que ça veut dire la réalité ? Les uns voient noir, d'autres bleu, la multitude voit bête.* »

⁂

ET si René Rembauville dépeint des hommes laids et pourrissant sur pied, c'est probablement comme il les voit de son œil assez singulier.

S'agit-il de se nuire ? Avides, vigoureux de corps, tenaces d'esprit, les Rouhault se révèlent excellents : drogues, coups, suicides, meurtres, aussitôt pensé, aussitôt fait. En revanche, nul n'est plus hésitant ni plus maladroit lorsqu'il faut travailler à son bonheur : un Rouhault abîme l'amour, décourage la confiance, agace, irrite, déplaît, utilisant la moindre broutille pour se porter tort.

Au cœur du roman, François, l'aîné, ancien employé colonial, chargé de famille, usé, revient en France, avec, pour la première fois de sa vie, une légère somme d'argent, et trouve le moyen, un soir d'ivresse, de l'échanger contre un magasin d'objets funéraires, sis impasse de l'Enfant-Jésus ; c'est la « boutique des regrets éternels », puits de mélancolie, où, contrainte de s'installer, sombre la famille.

Il faut des années avant que n'apparaisse le manège : les Rouhault et non le sort sont leur propre bourreau. Progressivement aussi, peut-être à l'insu de l'auteur, se révèle un autre aspect, explication, du caractère familial : le dégoût de l'amour.

François, ses frères, ses neveux, ne cessent de songer aux femmes et d'imaginer leurs culbutes ; mais avec quel luxe de détails écœurés ! René qui se laisse séduire par la maîtresse de son frère ; François qui ne parvient pas à oublier son amie noire, Edmée, leur sœur, se pliant aux vices de son mari ; le jeune Norbert, produit dégénéré, qui va tuer sa mère et se pendre, tous souffrent continuellement du meurtre de la pureté. A leurs yeux, la promiscuité est universelle, « *ce fut comme un paquet d'ordures dont le papier humide vient de craquer, laissant échapper les détritus* ».

⁂

POUR un premier livre, la vigueur est remarquable ; et René Rembauville n'a pas cherché à rogner son sujet, trois générations, une guerre. Mais si les personnages, tristes limaces progressant vers un mauvais destin, sont attentivement suivis, le lecteur est surtout mis au fait de leurs mouvements viscéraux ; le cadre, la société où ils évoluent, demeurent flous ; le temps s'écoule sans changements d'époque.

C'est le principal défaut — (avec des négligences de style, « ambiance » revient fréquemment et « réaliser » alourdit presque toutes les pages) — d'un gros livre attachant.

Ceux qui aiment voir le roman, telles les voitures changer sans cesse de carrosserie, trouveront que ce jeune auteur n'a encore rien tures, changer sans cesse de carrosserie, troupourrait être plus important.

(1) *La Boutique des regrets éternels*, par René Rembauville. Ed. Denoël. 640 pages. 1.200 francs.

LA SEMAINE

Méfaits des prix

LUNDI prochain sera décerné le Femina, premier grand prix littéraire de la saison. Le flot d'œuvres de jeunes romanciers susceptibles d'entrer en compétition s'est arrêté : arrêtons-nous à notre tour pour jeter un coup d'œil sur le résultat de cette fièvre de publication.

Il faut bien le dire : il est navrant. Sur la demi-douzaine de jeunes romanciers qu'il publie, chaque éditeur en prend trois ou quatre sans conviction, ou plus exactement avec la conviction que le résultat financier *et* littéraire de cette opération se soldera par un échec. Pourquoi alors continue-t-il et continuera-t-il l'année prochaine à poursuivre cette politique qui ne lui rapporte que des déceptions ?

La réponse est simple : à cause des prix. Les éditeurs se trouvent devant une situation de fait : les romans couronnés par les quatre prix de fin d'année — et par eux seuls — se vendent. Une longue habitude, la proximité des cadeaux de Noël et aussi une certaine confiance dans le choix des jurés qui servent, malgré leurs erreurs, de flèches indicatrices dans une production pléthorique, font que longtemps encore on entrera dans les librairies en demandant le Goncourt, le Renaudot, le Femina et l'Interallié.

A ce point intervient le choix des jurys. Il n'est pas parfait, loin de là, mais, somme toute, il n'est pas déshonorant. Seulement, et c'est là le grand danger, il est désordonné.

Sur les quatre livres couronnés, il y en a, presque chaque année, un dont le choix n'étonne pas seulement les critiques — des rouspéteurs irresponsables, comme chacun le sait — mais aussi l'éditeur. Une erreur de ce genre en provoque des dizaines d'autres, car tous les éditeurs se diront au cours de l'année, en présence d'un manuscrit faible : « Bien sûr, il ne vaut pas cher et l'auteur n'ira pas très loin, mais après tout il n'est pas pire que celui qui fut couronné l'année dernière. Peut-être vais-je tirer le gros lot avec celui-ci, alors qu'un roman plus hardi rebutera les jurys qui, eux, se retranchent dans ce cas derrière le goût de leur public, prétendument attaché au classique. » Ce dernier argument est certainement erroné. *Le Rivage des Syrtes*, de Julien Gracq, roman insolite, a dépassé, grâce au Goncourt, les 120.000 exemplaires.

Un second élément s'ajoute à ces incertitudes. Il n'est pas douteux que les jurés ne couronnent pas seulement un auteur, mais aussi un éditeur. Leur tendresse va alors à ces maisons d'édition qui publient beaucoup de jeunes, qui font-quelque-chose-pour-la-jeune-littérature, et, en effet, ce risque mérite d'être récompensé. Mais à une condition : qu'il soit pris pour un écrivain qui en vaut la peine et non pas pour des romanciers destinés aux fonds de rayons.

Nous sommes dans un cercle vicieux et il sera difficile d'en sortir. Seules des circonstances idéales le permettraient : des choix parfaits de la part des jurys, une discipline volontaire assumée par *tous* les éditeurs.

Saluons, cependant, le choix du jury du Prix de la Critique, décerné lundi au docteur Jean Delay, pour *La Jeunesse d'André Gide*, ouvrage très remarquable dont *L'Express* rendra compte la semaine prochaine.

CONFESSION

● *Un cri d'amour.*

Journal

par Carlo Coccioli. Ed. Table Ronde. 315 pages, 975 francs.

« MON véritable journal, ce sont mes romans », dit Coccioli, qui en a publié neuf en sept ans. Son défaut étant toujours de « trop aimer », ce journal veut être un cri d'amour. Coccioli aime la vie, il aime Florence où il est né, Paris qui est « la patrie de son cœur », Mexico où il a choisi de vivre, il aime Jésus, qui est l'incarnation le l'amour sur la terre, il aime enfin les garçons.

Son meilleur titre de gloire est à ses yeux *Fabrizio Lupo*, roman qui, venant après *Le Ciel et la Terre*, fit scandale voici quelques années — M. Gabriel Marcel en jugeait la publication inopportune et M. Julien Green n'osait l'encourager ouvertement — parce qu'il osait affirmer que l'homosexualité était aussi une forme d'amour, et cet amour une forme de religion. Les critiques ne l'ont pas toujours compris. Mais, du monde entier, des jeunes gens qui ne s'acceptaient pas, lui ont écrit pour lui dire que son œuvre leur apportait un message de délivrance. Une grande partie du *Journal* est consacrée à cette correspondance. On y lira aussi de belles pages — fiévreuses, désordonnées, comme tout ce qu'écrit Coccioli — sur le Mexique et de longs commentaires de ses romans.

Sur ce sujet, Coccioli est intarissable. Il serait malhonnête de lui reprocher l'intérêt qu'il porte à son travail. Pourquoi donc cette impression de

→

ÉDITIONS DE PÉKIN
EN LANGUE FRANÇAISE
WATER COLOURS, de Chi Pai-Shih
Dépliant de 22 planches en couleurs sur papier de riz, sous couverture de satin broché. 31 X 22
3.000 fr. ou franco de port : 3.185 fr.
EN VENTE CHEZ TOUS LES LIBRAIRES OU A LA
LIBRAIRIE DU GLOBE
21, rue des Carmes - PARIS (5e)
Compte Chèque Postal PARIS 9694-47
Livres en français, anglais, chinois, livres d'art, estampes, papiers découpés, documents en provenance directe de Chine
EXPOSITION PERMANENTE
Sur simple demande, vous recevrez gratuitement notre catalogue

GENEVIÈVE GENNARI
Le Rideau de Sable
" Geneviève Gennari est sans conteste, selon le jugement de Henri Clouard, l'une des meilleures romancières de ce temps ".
ROBERT KEMP (Les Nouvelles Littéraires).
" Une belle histoire exotique vivement contée... on songe à Francis de Croisset qui avait le même charme ".
R. M. ALBERES (Arts).
" Les cinq romans que Geneviève Gennari a déjà publiés lui ont valu une place de choix parmi nos jeunes romanciers. Le Rideau de Sable nous montre une fois de plus qu'elle sait raconter une histoire... et en même temps atteindre aux vérités générales ".
JEAN BLANZAT (Figaro Littéraire).
PIERRE HORAY

le roman le plus audacieux de l'année :
JUDITH ALBARES
DE SIMONNE JACQUEMARD
500 fr. SEUIL

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE

"L'ÉCRIVAIN LE PLUS INCONNU DU XXe SIÈCLE"

par François ERVAL

ROBERT MUSIL

LE *Times* de Londres a proposé, il y a quelques années, cette définition de Robert Musil et de son œuvre: l'écrivain le plus inconnu du xxe siècle. Ce grand romancier autrichien a eu en effet peu de chance. Une vie difficile, une œuvre qui l'est encore plus et une mort obscure, quelque part en Suisse, en 1942, alors que le monde a été préoccupé par d'autres problèmes que ceux posés par son œuvre, marquent sa carrière.

Il convient d'être reconnaissant aux Editions du Seuil, qui osent entreprendre enfin la publication en France de son chef-d'œuvre, *L'Homme sans qualités* (1), un des chefs-d'œuvre du roman de ce demi-siècle. Deux volumes de près de 900 pages qui seront suivis d'ici quelques mois de deux autres volumes de même importance permettront au public français de faire la connaissance de cet écrivain rare et scrupuleux, dont la renommée est parvenue jusqu'en France, sans qu'on ait pu juger texte en main.

Musil est né en 1880, en Autriche, d'une famille de petite noblesse. Destiné à une carrière militaire, il y renonça très tôt pour étudier la philosophie et les mathématiques. A l'âge de vingt-cinq ans il publie, à peu près au même moment où paraissent les *Buddenbrooks* de Thomas Mann, *Les Errements de l'élève Törless*, qui fait sensation en Allemagne. Il a été considéré comme le précurseur de cet important mouvement d'avant-garde que fut l'expressionnisme — le seul mouvement d'avant-garde que la littérature allemande ait jamais connu — paternité qu'il a d'ailleurs toujours récusée avec horreur.

Art dégénéré

Puis ce fut le silence. Au lendemain de la première guerre mondiale on joua — peu — une de ses pièces. Ces représentations furent suivies de quelques nouvelles et d'essais. Mais à ce moment on savait déjà que Musil travaillait à un grand roman dont le titre changeait souvent.

En 1930 et en 1933 parurent enfin les deux premiers tomes de *l'Homme sans qualités*, mais l'approche du national-socialisme reléguait déjà son œuvre hors de l'actualité. Les nazis brûlèrent ses livres, les considérant comme typiques de cet « art dégénéré » qu'ils poursuivaient de leur incompréhension et de leur haine.

Musil s'exila pour mourir à l'âge de soixante-deux ans à Genève, essayant toujours de parachever son œuvre monstrueuse, condamnée par sa conception même à rester inachevée.

On a pu dire que toutes les grandes œuvres de la littérature allemande sont restées des tentatives inachevées et que même le *Faust* de Goethe n'est qu'un fragment artificiellement terminé. Il existe, en fait, une démesure allemande qui débute avec le romantisme et qui se traduit dans les plus grandes œuvres littéraires de ce pays.

Tracer la destinée intérieure de l'homme en l'intégrant dans la vie sociale : cette entreprise fut celle de Musil, comme de tant d'autres écrivains et poètes d'outre-Rhin, et elle se solde par un de ces échecs qui font la gloire de la littérature.

Les deux empereurs

Résumer les neuf cents premières pages de ce roman serait dérisoire. On peut seulement tenter d'en donner une idée.

Nous sommes en 1913, à Vienne. Ulrich, le héros de Musil, décide de se mettre en « disponibilité » pour une année. Dans ce monde affairé, tournant à vide, qu'est la monarchie austro-hongroise, marquée déjà des signes de l'apocalypse, Ulrich veut *voir*. Dans une société qui vit au centre d'un univers entièrement artificiel, Ulrich, en se choisissant sans qualités, veut devenir un homme. Mais pour assumer entièrement sa condition humaine, il doit quand même participer aux faits et gestes de son entourage.

Il décide donc de devenir membre d'une organisation qui prépare des fêtes grandioses pour l'année 1918, date du soixante-dixième anniversaire de l'accession au trône de l'empereur François-Joseph. Ces fêtes seront particulièrement brillantes, car quelques mois plus tôt l'Allemagne, à son tour, célébrera le quarantième anniversaire du règne du Kaiser et l'Autriche se doit de dépasser par ses fastes ceux de la Prusse tant détestée.

Les préparatifs mettent Ulrich en contact avec les grands du régime, politiciens et femmes du monde, et l'auteur oppose leur néant affairé à la réflexion critique de son personnage central.

C'est peu, dira-t-on, pour 900 pages, même si on y voit défiler quelques maîtresses d'Ulrich, quelques personnages à clé (dont le plus célèbre est Walter Rathenau, assassiné plus tard par les nazis, lorsqu'il fut ministre des Affaires étrangères du Reich) et si l'on assiste à de nombreuses intrigues.

Les deux volumes sont divisés en 123 chapitres courts, marqués par les méditations d'Ulrich. Méditations brillantes et ironiques sur l'homme seul, sa psychologie, la société où il vit. Musil a écrit dans cette première partie de son roman la critique la plus destructrice qui ait jamais été faite de la société bourgeoise d'avant 1914.

Ces volumes une fois achevés, commença le drame personnel et littéraire de Musil. Nous sommes en 1930 et 1913 est bien loin. L'auteur croit toujours que l'attentat de Sarajevo marque la césure capitale entre le monde ancien et le monde nouveau, mais il écrit dans un univers où, de la révolution russe aux prises de pouvoir des fascismes et jusqu'au début de la seconde guerre mondiale, d'autres événements, non moins importants, mettent en cause sa conception du monde. François-Joseph s'éloigne et avec lui la société de Vienne. Il ne reste que son héros, l'individu seul.

La sœur jumelle

Jusqu'à la fin de sa vie, Musil essayera désespérément de raccorder ces deux tronçons de son œuvre et de découvrir une continuité. « *L'histoire de ce roman*, a-t-il écrit dans son journal publié après sa mort, *a pour résultat que l'histoire qui devait y être racontée, ne fut pas racontée.* »

La suite, celle qui reste encore à être publiée en français, surprendra les lecteurs du début. On y voit brusquement surgir le second personnage central de ce livre, Agathe, la sœur d'Ulrich, qu'il n'avait jamais vue. Un amour presque incestueux se développe entre frère et sœur — dans certaines ébauches de Musil, il s'agit même d'un amour charnel entre Ulrich et Agathe — une communion intense qui finit par former une société à part dans la société.

Ce roman social finit donc en roman mystique ; Musil a profondément cru au mythe de l'androgyne, d'un être humain à la fois mâle et femelle. A défaut, a-t-il écrit, « *chaque homme rêve d'aimer sa sœur jumelle* ».

Lors de la publication de la seconde partie de *l'Homme sans qualités*, on aura l'occasion de revenir sur ce problème. Pour le moment, la sortie en France des premiers tomes rendra sensible la grandeur de l'entreprise de Musil qu'on a comparé à Proust, à Joyce, sans que ces rapprochements s'imposent. Il s'agit d'une œuvre typiquement allemande où se combattent le classicisme et le romantisme, ces deux tendances jamais conciliées à l'intérieur de la littérature germanique.

Thomas Mann a écrit que tous les romans importants de ce siècle se caractérisent par leur aspect anti-romanesque. Cette remarque s'applique à peu de livres avec autant d'exactitude qu'à ce roman à la fois social, philosophique et mystique, car aucun romancier moderne n'a démantelé la forme du roman aussi radicalement que Robert Musil.

(1) Robert Musil : *L'Homme sans qualités*. Traduction (remarquable) de Philippe Jaccottet. Edit. du Seuil, 424 et 464 p., 960 francs chacun

→

gêne ? C'est qu'il n'ose pas aller jusqu'au bout des confidences. Green a pris le parti de se taire. On peut lire ses romans — sauf, bien entendu, *L'Autre Sommeil* — et son journal sans deviner l'amour coupable qui en est la clef. Coccioli parle. Mais à peine a-t-il commencé à parler qu'il se dérobe. Les pages les plus heureuses de son livre sont celles où il évoque ses liaisons, et notamment l'épisode de Mariano, prélude à *Manuel le Mexicain*. Mais ce sont aussi celles où il se déguise le plus. Il a beau prétendre qu'il s'intéresse à l'Homme en général, et non pas seulement à l'homosexualité, on voit bien qu'il ne se représente l'homme qu'à travers l'homosexualité et l'amour qu'à travers sa passion malheureuse pour celui qu'il nomme l'Image.

Tout se passe comme s'il n'osait pas assumer pleinement une attitude dont l'analyse lucide serait le seul intérêt de cette tentative de confession directe. Dieu vient à point nommé lui servir d'alibi. Et le pathos religieux dont il orne son propre portrait est d'une insupportable complaisance. Ecrivain solitaire et dédaigneux des chapelles, Coccioli vit pourtant dans la hantise de ses lecteurs, découpe soigneusement tous les articles que l'on écrit sur lui, répond à toutes les critiques, à toutes les lettres. Il voudrait qu'on l'aime comme il s'aime et ne s'aime pas comme il le voudrait. Cette complaisance est aussi un alibi.

ÉTRANGER

● Une condamnation à mort déguisée.

La vérité sur le procès Déry

DANS les *Lettres Françaises* du 17 octobre, un porte-parole littéraire du gouvernement Kadar écrivait: « *Tibor Déry ne sera pas jugé sans que de son procès nous ne soyons avertis, car le temps de certaines procédures ne reviendra plus.* »

En réalité, le procès avait débuté le 2 octobre et, avec plusieurs interruptions, il a duré jusqu'au 12 novembre. Jamais encore secret judiciaire ne fut mieux observé : les quatre écrivains auraient vendu aux U.S.A. les plans du Spoutnik que le huis clos n'eût pas été plus absolu.

Tout Budapest savait bien que le procès était en cours, mais on ignorait où siégeait le tribunal populaire. Dans les bâtiments du nouvel *A.V.H.*, rue Fö, ou dans ceux du tribunal voisin de la prison, rue Marko ? Ce n'est que vers la fin que quelques initiés se persuadèrent qu'il tenait alternativement ses assises dans l'un et dans l'autre.

On apprenait aussi que des écrivains avaient été cités comme « témoins », mais que leur interrogatoire, au lieu d'être mené par le tribunal en présence des accusés, était conduit par des officiers de police.

Au correspondant de l'A.F.P. venu aux nouvelles, le porte-parole habilité du gouvernement démentit catégoriquement l'existence même du procès, quitte à admettre, le lendemain, que ce n'était pas chose impossible.

« Légalité socialiste »

Une dizaine de jours plus tard, une « bonne source », sans doute officieuse, lui révélait que le jugement était déjà prononcé (six ans pour Déry, trois ans pour Hay, deux ans pour les deux autres), mais... démentait l'information dès le lendemain. Ce n'est que le 13 novembre que le verdict fut communiqué au public : neuf ans pour Déry, six ans pour le dramaturge Hay, trois ans pour le poète Zelk et un an et demi pour le scénariste Tibor Tardos.

Il y a vingt ans, Déry, traîné devant le tribunal fascisant de Horthy et accusé de « menées communistes » (pour avoir traduit de Gide le *Retour d'U.R.S.S.*) avait pu présenter librement sa défense au cours d'une audience publique et même narguer le procureur. Sous la démocratie populaire, accusé de *menées fascistes*, il a été jugé à huis clos. Cependant, dimanche dernier, dans le *Népszabadsag*, le procureur général Szénasi publiait un article sur la supériorité de la *légalité socialiste*...

Malgré le mystère dont le procès a été entouré, on sait que Déry et Hay ont revendiqué la responsabilité de leurs écrits et de leur activité littéraire au moment de l'insurrection.

HENRI JOUBREL
Président de l'Association Internationale des éducateurs de jeunes inadaptés.
MAUVAIS GARÇONS DE BONNES FAMILLES
La honte des parents
AUBIER éd.

vient de paraître :
henry james
L'IMAGE DANS LE TAPIS
PIERRE HORAY

Quant au poète Zelk qui, brisé par son incarcération, avait écrit en prison un poème où il regrettait d'avoir pris la « lune pour le soleil », il est revenu sur ses aveux...

Une phrase « inachevée »...

Pour expliquer la condamnation, la presse officielle hongroise traite maintenant de « fous » Déry et ses amis qu'il faut mettre « *même s'ils sont écrivains, en un lieu où ils n'auront pas de contact avec les gens sains* ». Et, à ce propos, elle cite ainsi l'article de Déry paru au moment de l'insurrection et qui constitue l'un des principaux chefs d'accusation : « *Tu as écrit, tu as fait de l'excitation. Quand tu as entendu les détonations de revolver, tu es devenu fou, tu as eu l'impression que c'était toi qui tirais.* »

En réalité, tout dans ce procès, même cette citation, était *falsifié.* Voici exactement ce qu'a écrit Déry : « *Tu as pris la parole, tu as poussé à la révolte. Comment rendras-tu compte de ces morts ? Les morts sans sépulture s'accumulent dans les rues. Va près d'eux et arrête le bras de ceux qui tuent. Je ne me résigne pas à l'idée qu'il ne pourrait y avoir de révolution sans sacrifice. Après chaque coup de feu, à moitié dément, j'avais l'impression d'avoir appuyé moi-même sur la détente...*

« *Mes amis, j'accepte la responsabilité. Je suis heureux et fier d'avoir entendu le premier, avec mes camarades écrivains, la voix de la nation et de l'avoir enregistrée. Cette révolution, la plus grande de l'histoire hongroise, a été aussi notre première révolution victorieuse.* »

On sait que le chef-d'œuvre de Déry a pour titre *La Phrase inachevée.* Est-ce pour une phrase inachevée et tronquée que le doyen des romanciers hongrois risque de finir ses jours en prison ?

MÉMOIRES

● ***Un grand affichiste feuillette son carnet de bal.***

La croûte

par Paul Colin, souvenirs illustrés par l'auteur, éditions de la Table Ronde. 240 pages, 895 fr.

IL y a toujours dans les mémoires des gens célèbres, un petit côté «Bottin mondain» légèrement décalé : y figurent côte à côte Joséphine Baker (ou Anna de Noailles), Micheline (ou Huguette), la petite amie dont l'amant sérieux a permis de rencontrer le premier commanditaire, le père Jules, bougnat montmartrois, et Raymond Poincaré, président du Conseil français. Le premier parce qu'il s'est décidé un beau jour, quarante ans auparavant, à effacer d'un geste noble et résigné une ardoise vieille de six mois, le second parce qu'un peu plus tard, il a signé un décret accordant le droit de porter un ruban rouge à la boutonnière.

Paul Colin, jeune peintre nancéien, condamné d'abord à manger les « arlequins » (1) des Halles, à Paris, où il devait, finalement, rencontrer la gloire, n'échappe pas à cette règle.

Des images et des amis

Mais c'est avec une mélancolie goguenarde qu'il nous invite à parcourir avec lui un carnet de bal où ne figurent pas seulement au gré des anecdotes, ses innombrables amis, mais aussi les affiches qui ont marqué les principales étapes de l'histoire parisienne contemporaine, de l'histoire tout court.

Car Paul Colin n'a pas été que l'ami (sincère) de Rip ou de la Pavlova et celui (plus méfiant) d'Aragon ou d'Henri Béraud. Cet homme, qui devait rendre la revue nègre aussi célèbre que les ballets russes, a également illustré, sur nos murs, les moments les plus pathétiques de ce temps : Madrid, Varsovie, Budapest en ruine et la France libérée.

Mêlés à la rédaction de ses souvenirs, une cinquantaine de dessins évoquent ces affiches depuis longtemps recouvertes, mais dont le souvenir demeure et qui rendent le livre de Paul Colin aussi agréable à lire qu'émouvant à feuilleter.

(1) Relief de repas que les restaurateurs des Halles jetaient en vrac dans les boîtes où les miséreux venaient chercher pitance, tard dans la nuit. L'estomac de Paul Colin semble en avoir gardé un souvenir particulièrement obsédant.

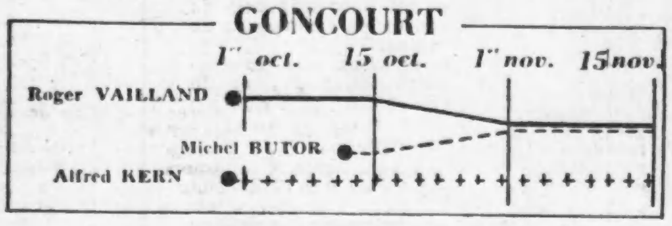
LA COTE

Roger VAILLAND

Christine de RIVOYRE

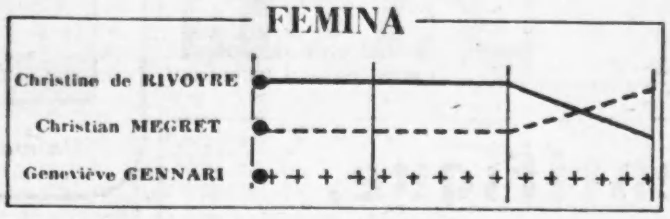
Michel BUTOR

Mongo BETTI

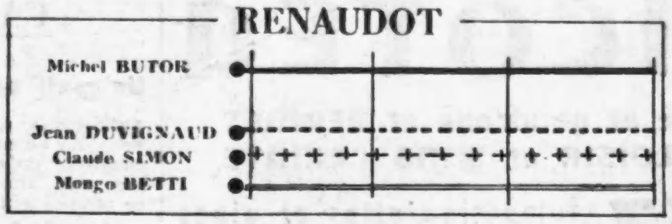


Jean DUVIGNAUD

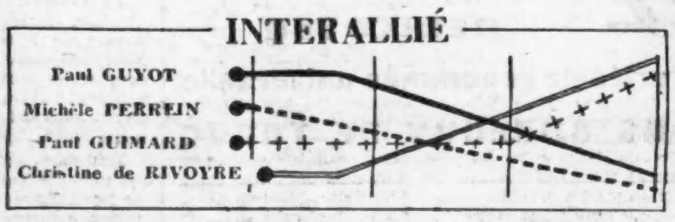
Claude SIMON



Michèle PERREIN



Geneviève GENNARI



Paul GUIMARD

Christian MEGRET

Alfred KERN

Paul GUYOT

LE CHOIX DE L'EXPRESS

LES prix littéraires qui vont être décernés à partir de lundi prochain devraient théoriquement, s'ils répondaient à ce pour quoi ils ont été créés, récompenser : Le Goncourt, le meilleur roman écrit dans l'année par un jeune écrivain non consacré par le public.

Le Renaudot : une œuvre d'avant-garde.

Le Fémina : un roman de facture classique.

L'Interallié : le roman d'un journaliste dont l'œuvre porte témoignage sur son époque.

A partir de ces données, voici comment « L'Express », libre de toute considération personnelle, amicale, d'opportunisme ou de passion, décernerait, cette année, les quatre prix majeurs :

● GONCOURT : Michel Butor, pour « La Modification ».

● RENAUDOT : Claude Simon, pour « Le Vent ».

● FEMINA : Alfred Kern, pour « Le Clown ».

● INTERALLIE : Jean Duvignaud, pour « L'Or de la République ».

le "A L'OUEST, RIEN DE NOUVEAU" de la 2ème guerre mondiale

Vient de paraître :

LA PEAU DES HOMMES

DE WILLI HEINRICH

"Le bruit et la fureur", les hommes, les caractères, l'enfer et le ciel, le pire, la platitude, la noblesse du cœur, la mystique, le dialectique et un certain humour funèbre, font de ce roman le poème de notre destin et, peut-être, de notre siècle. (LA LIBRE BELGIQUE)

ÉDITIONS ALBIN MICHEL

...et promis au même RETENTISSEMENT!

COURCELLES-FOURRURES

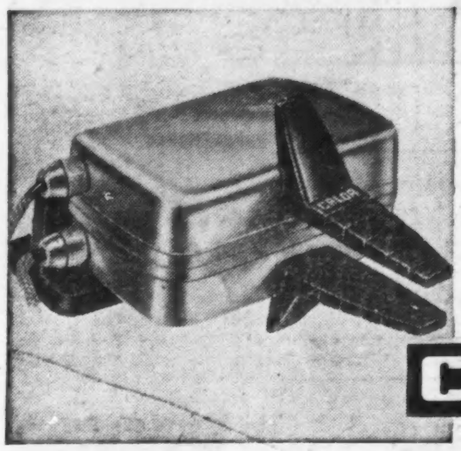
(VAKSER Père et Fils depuis 1935)

Grâce à leurs stocks, choix important de très beaux manteaux d'astrakan, pleines peaux sur mesures et prêts à porter
Qualité et prix exceptionnels

(VISONS - CASTORS - RATS D'AMERIQUE - AGNEAUX DES INDES - MURMEL-VISON)

GRAND CHOIX D'ETOLES EN VISON

104, boulevard de Courcelles (17e) **WAG. 37-71**



UN CADEAU ORIGINAL

et qui sera apprécié de toutes les maîtresses de maison
Pour elles, que de desserts nouveaux, et de sensationnels goûters en perspective avec le nouveau ...

gaufrier ÉLECTRIQUE

CALOR

EN VENTE CHEZ VOTRE ÉLECTRICIEN

Scientifique,

DENICOTEA

retient nicotine et goudrons et PERMET de FUMER à LOISIR et SANS CRAINTE

OFFREZ fume-cigarettes et pipes **DENICOTEA**

Cadeaux très appréciés de renommée universelle

EN VENTE : TOUS BUREAUX DE TABAC

Sensationnelle simplification du ménage avec

l'aspirateur-balai transformable en portatif !

A la fois ultra-léger et super-puissant

(2 kgs sans les tubes - 1.500 litres d'air minute)

De ligne élégante "fonctionnelle", cet appareil ultra-moderne ne tient pas de place. Equipé d'une buse articulée, son tube coudé amovible permet de chercher la poussière sous les meubles les plus bas. Vidage très facile par simple basculage du corps de l'appareil.

audax STANDARD

CONORD

10 succursales
5.000 concessionnaires

LES EXCLUSIVITÉS DE Mme

Deux foulards

Le foulard mis au point l'année dernière par Mme Express, à l'attention de ses lectrices, a remporté un tel succès (il s'en est vendu plus de 600 en quinze jours), qu'elle a décidé cette année de proposer deux modèles différents.

Ils sont tous deux en pure soie, et mesurent 70 cm. de côté.

● La main a la rose est sur fond blanc; le gant et la bordure simulent un effet de dentelle. Les roses, les rubans et les pétales peuvent être rouge sombre, roses, jaunes ou gris.

Une carte de visite dessinée, et attachée à la rose, portera la mention : « *Cueillie pour Mme ou Mlle...* (nom de la personne à qui est destiné le cadeau). »

● Les taches d'encre sont en noir sur fond blanc. La bordure peut être : vert olive, rouge, jaune, bleu Louis XV ou grise.

Une inscription dans le coin du foulard indiquera : « *Ces taches ont été faites pour Mme ou Mlle ...* »

Ils ont été établis au prix de 2.150

Un motif de la nappe dessinée pour vous par Paule Marrot

CADEAUX

Un gentil petit effort

Des cadeaux, déjà !

Evidemment l'augmentation constante du coût de la vie ne crée pas une atmosphère bien propice ce mois-ci aux folies de fin d'année.

Et pourtant : tous ceux qui, fin novembre, décident dans un vent d'économie de renoncer aux cadeaux de Noël, ont mauvaise conscience, fin décembre, se sentent soudain égoïstes, et achètent alors inconsidérément des objets souvent plus chers et généralement moins bien choisis.

Madame Express, persuadée qu'avec un peu d'organisation, il est possible de faire des économies sur les « obligations-cadeaux », s'occupera chaque semaine à partir de maintenant et jusqu'à Noël de ce problème. En suivant régulièrement ses conseils, vous trouverez à tous les prix, dans toutes les principales villes de France, des idées originales ou amusantes pour faire plaisir à ceux qui vous entourent.

Elle commence cette semaine par vous proposer une série de cadeaux « personnalisés », parce que ceux-là exigent d'être pris à temps.

Ils sont toujours accueillis avec reconnaissance, parce qu'ils impliquent de la part de celui qui les offre un effort d'imagination et de réalisation.

Pour éviter à ses lecteurs les courses fatigantes ou inutiles, Madame Express a sélectionné un certain nombre d'objets dans des maisons qui se sont engagées à les livrer à la date voulue, à condition que les commandes leur parviennent au plus tard le 10 décembre.

● Les petites étiquettes portant nom, adresse et numéro de téléphone du destinataire, que l'on colle sur les disques et les livres. En étui de 100, les 300 : 600 francs.

(*La Concorde*, 240, rue de Rivoli.)

● Les chopes à orangeade ou à whisky, décorées de cartes de visite, portant les prénoms des amis les plus intimes du destinataire, l'une : 700 francs.

(*Jacques Franck*, 372, rue Saint-Honoré.)

● Les coquetiers en porcelaine de Paris décorée, et portant finement inscrit à la base : « l'œuf de... », l'un : 900 francs (*photo* 1).

(*Art décor*, 54, avenue Victor-Hugo).

● Les poches à serviette brodées de rangs de festons et marquées d'initiales. Chaque membre de la famille a une couleur déterminée, l'une : 1.000 francs (*photo* 2).

(*Delphine Chabault*, 3, rue de Phalsbourg.)

● Le porte-clefs « double cœur » que l'on fait graver aux initiales d'un couple qui utilise la même voiture : 1.000 francs. Gravure pour 4 lettres : 1.200 francs (*photo* 3).

(*Dona Carlotta*, 22, rue François-Ier.)

● La corbeille à papier habillée du journal préféré de celui qui doit la recevoir (apporter le journal en question) : 1.500 francs.

(*Jacques Franck*, 372, rue Saint-Honoré.)

● Le stylo à bille de grande classe gravé du nom du destinataire : stylo bille Waterman : 1.750 francs. Gravure, environ : 1.000 francs.

(*Stylos*, 122, Champs-Elysées.)

1

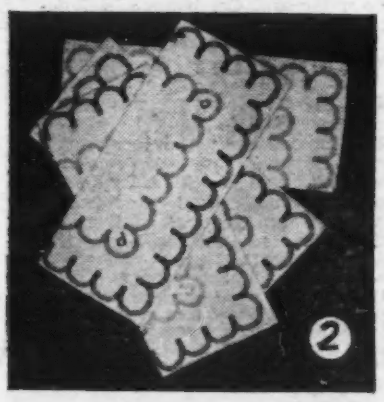
● Les anneaux à clefs en argent sur lesquels on peut faire graver soit un nom soit un numéro de téléphone. Précaution utile en cas de perte : 1.800 francs. Gravure, environ : 1.000 francs (*photo* 4).

(*Georg Jensen*, 239, rue Saint-Honoré.)

● Le cendrier de céramique décoré d'un téléphone portant en inscription sur son cadran le nom du destinataire : 1.880 francs.

(*Claude Tabet*, 213 *bis*, boulevard Saint-Germain.)

● L'étui de matière plastique qui dissimule les allumettes de luxe de la



2

EXPRESS

francs, y compris l'inscription. Pour les lecteurs qui le désirent, les commandes peuvent être faites par écrit en ajoutant 150 fr. pour frais d'envoi. Les commandes doivent être adressées à Mme COUDERCHON, 9, rue Théodore-Deck, Paris (15e). Règlement soit par chèque bancaire, soit par mandat, soit par chèque postal C.C.P. 15976-16. Elles doivent parvenir avant le 15 décembre, sinon il n'est pas certain que les envois pourront être effectués avant les fêtes de Noël.

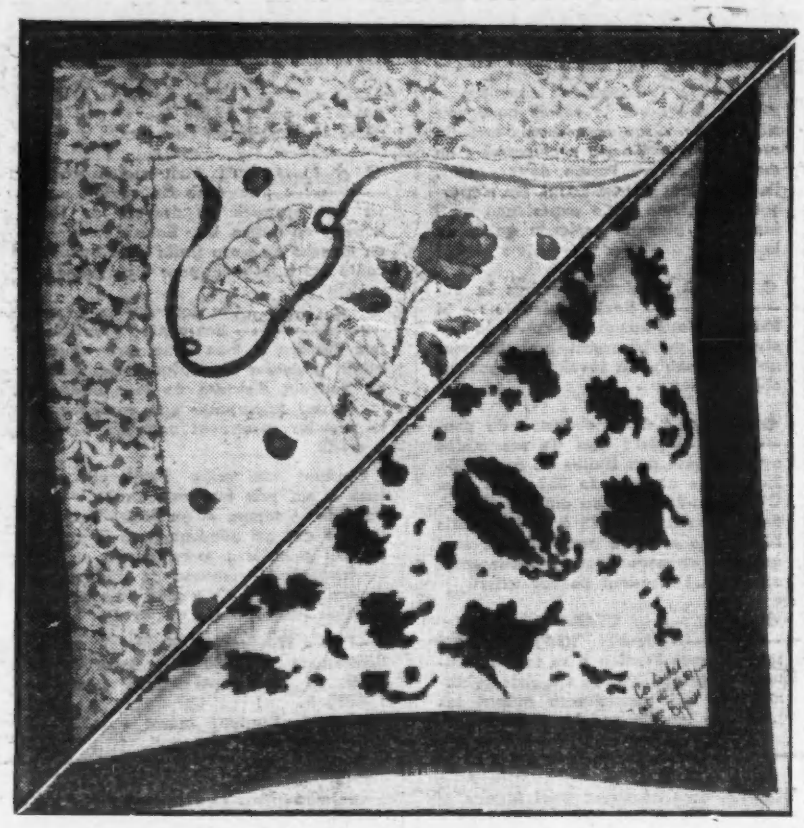
La nappe

Paule Marrot a étudié pour les lectrices de *L'Express* une ravissante nappe de voile de coton imprimé.

Composée de bouquets de lilas, de roses et de papillons sur fond blanc, elle permet de supprimer les fleurs coûteuses et égaie le couvert le plus simple. Le voile est une matière très commode qui se lave et se repasse comme un mouchoir.

Une inscription dans un coin de la nappe portera les mots : *« Ces fleurs ont été cueillies pour Mme ... »*

Pour 6 couverts, elle a été établie au prix tout à fait exceptionnel de 4.700 francs, pour 8 couverts : 6.700 francs (les maîtresses de maison savent que c'est le prix d'une nappe blanche tout à fait classique). Il existe des serviettes assorties : 450 francs pièce. Cette nappe peut être commandée chez PAULE MARROT, 16, rue de l'Arcade à Paris et chez tous ses dépositaires de province.



Deux foulards « personnalisés »

règle, gravé d'initiales ou d'un prénom : 1.950 francs.

(*La boutique de Fanchon*, 26, place de la Madeleine et *Geneviève Prou*, 18, rue Duret.)

● Le jeton d'argent gravé au prénom ou les deux lettres d'argent que l'on accroche à un bracelet-gourmette : 2.000 francs. Le bracelet: 2.800 francs (*photo 5*).

(*Jean Été*, 70, Faubourg Saint-Honoré.)

● Le dessus de plateau en voile brodérie « cornely » blanc à fils d'or lavables. Modèle lierre et vrilles. Celles-

ci inscrivent dans leurs volutes le prénom de la personne qui doit le recevoir en cadeau : 2.000 francs.

(*Franquinet*, 47, rue de Rome.)

● L'agrandissement photographique géant destiné à devenir un panneau décoratif, le m2 : 2.500 francs.

(*Chevogeon*, 12, rue Cadet.)

● La lampe de chevet avec son abat-jour indépendant d'organdi lavable, brodé d'une guirlande du coloris préféré de la personne qui doit la recevoir : 3.000 francs. L'abat-jour seul : 1.500 francs.

(*Delphine Chabault*, 2, rue de Phalsbourg.)

● La ceinture pour homme en box à initiale dorée. Cette dernière dissimule la fermeture invisible : 3.100 francs (*photo 6*).

(*Monty*, 19, avenue Victor-Hugo.)

● La grande initiale d'argent composant un cercle à serviette : 3.350 francs.

(*Sinclair*, 3, rue de Miromesnil.)

● Le couvre-plan de Paris en box noir portant en lettres d'or les initiales du destinataire et la devise : « Rêveur égaré, chemin retrouvé » : 3.650 francs.

(*Strich*, 5, rue d'Arcole.)

● Le crayon géant gainé de cuir et frappé d'initiales à l'or fin, qui dissi-

mule une boîte à cigarettes : 5.900 francs (*photo 7*).

(*Nohalé*, 72, avenue Mozart.)

● Le poudrier d'argent à son chiffre. Poudrier Rochas, gravure sur commande : 9.000 francs.

(*Inès*, 48, rue de Berry.)

Et... le futur prix Goncourt relié, et chiffré : ??? francs. Reliure toile coins maroquin, environ : 1.850 francs. Reliure pleine peau, environ : 3.200

(*Librairie du Palais de Chaillot*, 37, avenue Raymond-Poincaré.)

Pour mémoire... les pochettes d'allumettes portant inscription à la de-

mande. Les 50 en boîte ronde cellophane : 1.850 francs.

(*Lemaire*, 49, avenue Victor-Hugo.)

PETITE TABLE DECOR FLEURS OU FRUITS
Monture bronze verni or
2 PLATEAUX ....Fr. 12.000
3 PLATEAUX 15.500
ART - DÉCOR
Cadeaux — Décoration
Installations complètes d'intérieurs
Inscriptions pour listes de mariage
54, av. V.-Hugo - PAS. 76-16

ARGENTERIE
POUR LA TABLE
Plats, Couverts, Services à thé, etc.
Maison spécialisée Neuf, Occasion :
SUSSEL - HAYEM
76, RUE DE PROVENCE
(près la rue de Mogador)

POUR VOS CADEAUX :
COQ BABETH
LE FER-COQ DE TOUS LES MENAGES
3 modèles :
3.200 fr., 3.950 fr., 4.400 fr.

VAPO-BABETH
le « PRESSING CHEZ SOI »
Prix : 9.440 francs
AUTRES FABRICATIONS :
FER AUTOMATIQUE
FER A TUYAUTER - FER A FRISER
Grands Magasins, Electriciens et
BABETH, 9-16, rue du 4-Septembre
Tél. 13-85 BOURG (Ain)

sur la table des gens de goût

VILLEROY, un modèle classique de CHRISTOFLE
S'inspirant d'un motif Louis XIV, CHRISTOFLE a dessiné ce couvert qui enrichit votre table et ajoute son éclat au charme de votre accueil.
ORFÈVRERIE
Christofle

mettez-en moins
mettez-en mieux
VAPORISEURS
Marcel Franck

CRAVATES !
CE DEUXIEME NEZ...
exclusives, décorées par
Jean COCTEAU
et PICASSO
chez
d'ahetze - 250, RIVOLI
(Concorde)

Pour vos Cadeaux de Noël... OFFREZ
une jolie boîte de chocolats
de la plus belle collection de Paris
(SUCHARD, KOHLER, MENIER, etc.)
Confiserie R. GESSLER
41, rue Beaubourg - PARIS
ARC. 01-24 et 25

CETTE SEMAINE MADAME EXPRESS A :

● ***Bombé le torse*** en montrant à dix jeunes femmes de corpulences et de styles très différents la robe qu'elle a mise au point avec un confectionneur à l'intention de ses lectrices. Toutes ont été emballées et ont eu envie de l'acheter, en apprenant qu'elle valait moins de 10.000 francs. Beaucoup moins. Avis à celles qui éprouvent en ce moment le besoin d'une petite robe pour sortir après sept heures du soir : si vous n'êtes pas à huit jours près, attendez le prochain numéro de « L'Express », il vous fera faire de sérieuses économies. Il s'agit d'un modèle de crêpe, parfaitement bien coupé... Enfin, vous verrez.

● ***Acheté*** un petit béret de cuir bleu ciel qui lui fait voir la vie en rose même les jours de pluie, car il est imperméable. Ce chapeau qui n'en est pas un, jeune et facile à porter, existe dans toutes les couleurs et ne coûte que 1.500 fr. (Royaldaim, 74, rue de Rennes.)

● ***Réussi*** à ne pas abîmer son vernis à ongles dans la demi-heure qui suit le moment où elle se fait les mains. Cela grâce à un petit « truc » donné par une manucure : les trois quarts du temps, les femmes passent le doigt sur le vernis pour voir s'il est sec. C'est un mauvais test. En réalité, un vernis est sec quand : en mettant l'un sur l'autre deux ongles, ils ne collent plus du tout. On s'aperçoit en faisant cette expérience qu'il faut bien plus de patience qu'on ne le pense.

● ***Entendu*** dans l'autobus la réflexion suivante : « Si Mme Gaillard faisait elle-même la lessive, son mari saurait probablement qu'une machine à laver n'est pas un objet de luxe. »

● ***Profité*** d'une occasion de poulet ! Une de ses amies ayant acheté aux Halles un cageot de 25 poulets au prix de 350 fr. le kilo. C'est peut-être un peu difficile d'acheter des poulets par 25 à la fois. Mais l'économie réalisée vaut bien le mal que l'on se donne pour répartir entre ses amis l'excédent de cet achat.

● ***Admiré*** le CYBERCAR, premier jouet téléguidé qui marche sous l'action d'un rayon lumineux (pile électrique). Ce char cybernétique, qui passionnera autant les pères de famille que leurs enfants, a d'ailleurs reçu l'Oscar du jouet 1957... Hélas ! il coûte 16.000 fr... et peu de Pères Noël pourront l'acheter.

● ***Calculé*** qu'il était moins onéreux, si elle voulait servir des oranges au dessert, de les acheter en boîtes. Une boîte d'oranges en tranche au sirop (Jaffa Gold Brand) coûte 235 fr. et suffit pour 4 personnes.

● ***Approuvé*** la formule de location-vente proposée par Frigeco à tous ceux qui aimeraient posséder un réfrigérateur, mais ne peuvent distraire de leur budget la somme importante que représente le premier versement pour un achat à crédit.

Pendant six mois, l'appareil est loué à un prix très raisonnable ; au bout de ce temps, si on désire l'acheter (ce qui est généralement le cas), les six premières mensualités et le cautionnement viennent en déduction de son prix et il n'y a plus qu'à payer le solde... en 12 mois.

— Le « Windsor » (120 litres) : cautionnement : 7.000 fr. ; location : 5.500 fr. par mois ; prix total : 126.335 fr.

— Le « Starlette mural » (125 litres) : cautionnement : 8.000 fr. ; location : 6.000 fr. par mois ; prix total : 136.850 fr.

— Ou le « Margareth » (170 litres) : cautionnement : 9.000 fr. ; location : 7.000 fr. par mois ; prix total : 183.250 fr.

Ces prix sont absolument nets (livraison et pose comprises), mais, bien sûr, une nouvelle mesure financière peut les modifier.

● ***Commandé*** des cartes de Noël gravées à ses nom et adresse, car les délais demandés par les imprimeurs augmentent à mesure que s'approchent les fêtes. Pour un travail soigné (2 lignes), il faut compter 1.450 fr. environ au cent. En plus petite quantité, le prix n'est pas plus intéressant. Vient en sus le prix de la carte elle-même : de 35 à 300 fr. pièce. Délais : deux à quatre jours actuellement ; trois semaines en décembre, sans garantie.

Madame Express a appris à cette occasion qu'il se vend chaque année en France près de cinq millions de « Christmas cards » et qu'un spécialiste du faubourg Saint-Honoré en vend à lui seul près de 200.000 de septembre à décembre.

CHEVEUX

Des idées simples

BEAUCOUP de têtes s'inquiètent des séquelles inattendues d'une grippe (asiatique ou autre) : *« Je suis fatiguée, mes cheveux sont ternes, ils tombent. De quoi cela provient-il ? Que faire ? »*

Mme Express a interrogé pour elles un médecin spécialiste des soins à apporter aux cheveux. Ses réponses ont été sérieuses, techniques, catégoriques et surprenantes. Les notions (vagues) de Mme Express ont été précisées, ses opinions (formelles) révisées, et quelques-unes de ses certitudes, ébranlées.

1) Que sont les cheveux ?

Les cheveux sont des *phanères* (les ongles... et le sabot des chevaux sont également des phanères). Les phanères sont dérivés de l'épiderme et constitués par une substance nommée « kératine » (acide aminé soufré). La structure de la kératine est dominée par le soufre, chaque molécule étant reliée par un « pont sulfuré ». La rupture de ces « ponts » entraine forcément une maladie du cheveu.

Le cheveu n'est pas un tube creux : c'est une masse chimique inerte. Le fait de le « brûler » ou de lui couper la pointe pour le revitaliser est donc une erreur grossière ; « cela équivaut, — affirme notre médecin — à tailler un pied de chaise pour lui donner de la vigueur ».

2) Combien de temps vivent-ils ? Comment poussent-ils ?

Un criminalogiste célèbre est venu, sans préméditation, au secours des femmes qui se teignent les cheveux en mesurant la vitesse de pousse. (Elles peuvent ainsi savoir au bout de combien de temps leurs « racines » sont à retoucher !) Le professeur Piedelièvre, se basant sur le fait que la croissance des cheveux se poursuit assez longtemps après la mort, a en effet établi un tableau de mesures qui permet de préciser la date d'un éventuel assassinat ! Les cheveux poussent de 10 à 20 cm. par an; de 0,0021 cm. en une heure; de 0,0504 cm. en un jour; de 0,504 cm. en dix jours; de 1 cm. 512 en un mois.

La chute normale est de 10 à 30 cheveux par jour; elle n'est évidemment normale que si elle est compensée par une croissance quotidienne sensiblement équivalente.

La solidité du cheveux dépend de la qualité de la kératine. La grosseur n'y est pour rien : on a constaté que les cheveux fins étaient souvent les plus résistants.

Un cheveu vit de 5 à 6 ans sur le sommet du crâne et au niveau de la nuque et de 2 à 4 ans sur le front et les tempes.

3) Pourquoi les femmes ne sont-elles presque jamais chauves ?

La chute des cheveux (ou alopécie) est inhérente à un certain déséquilibre glandulaire et provoquée par un excès relatif de sécrétion d'hormones mâles; il est évident que les femmes sont beaucoup moins sujettes que les hommes à ce genre de déséquilibre ! La calvitie est également liée à la structure musculaire. Les hommes, chez qui les muscles frontaux et occipitaux sont beaucoup plus développés que chez les femmes, « se dégarnissent » souvent en ces deux points. Les rares calvities féminines se situent au niveau des muscles temporaux, très forts chez elles.

4) Est-il normal de perdre parfois ses cheveux?

Oui, la chute des cheveux augmente pendant la saison chaude, la sueur dispersant le sébum, enduit protecteur du cheveu. Cette chute saisonnière n'est inquiétante que si elle se prolonge pendant la saison froide.

5) A quoi tient la santé du cheveu ?

La santé du cheveu est fonction de plusieurs facteurs :

a) La sécrétion sébacée (cheveux gras ou secs);

b) Le système circulatoire local.

Un défaut d'irrigation peut provoquer des pelades par places, des chutes de cheveux généralisées. Les spasmes circulatoires se déclarent fréquemment à la suite de maladies nerveuses, infectieuses ou même chroniques (tuberculose), après une grossesse, quelques semaines après un violent accès de fièvre (grippe !). La santé du cheveu est donc liée à ce qu'on appelle « l'état général », c'est-à-dire à l'équilibre du système neuro-végétatif et du

Helena Rubinstein

réalise la

survie cellulaire

avec

Skin Life

et vous rend le dynamisme d'une peau adolescente

Pour la première fois dans l'histoire des produits de Beauté, Helena Rubinstein a non seulement réussi à équilibrer au départ les éléments de nutrition spécifiques aux cellules épithéliales mais encore à leur adjoindre des facteurs de diffusion naturels qui multiplient le pouvoir de pénétration des substances biogéniques. En réalisant dans Skin Life le premier processus intra-actif d'osmo-nutrition et de réanimation sans artifice, Helena Rubinstein a capté un véritable courant de jeunesse.

Le Test de survie.

Un fragment d'épithélium cilié prélevé sur un animal venant d'être abattu, peut survivre quelques instants à peine et encore dans certaines conditions de laboratoire. Le microscope montre bien le ralentissement puis l'arrêt du battement ciliaire. Un autre prélèvement plongé dans une ampoule contenant les extraits biologiques de Skin Life, bat normalement (à 400 mouvements-minute) et vit pendant plusieurs mois. La nutrition cellulaire est réalisée : Skin Life s'est substitué au mécanisme de la vie en pleine continuité.

Essayez vite ce régénovateur d'avant-garde.

Avec Skin Life votre peau ne pense plus qu'à être belle !

En quelques semaines Skin Life engendre une métamorphose spectaculaire du visage. Les broyats d'épithélium nourrissent et régénovent les cellules, l'hydratation des tissus se fait régulièrement ; tout l'équilibre cutané est maintenu et normalisé !

Faites renaître votre épiderme !

Si vous avez trop longtemps négligé votre peau ; si la fatigue, la maladie, les rides vous ont marquée, Skin Life provoquera une véritable renaissance épidermique. Après quelques jours de soins, Skin Life ranimera les tissus dévitalisés et vous apportera le retour enchanté de vos jeunes années.

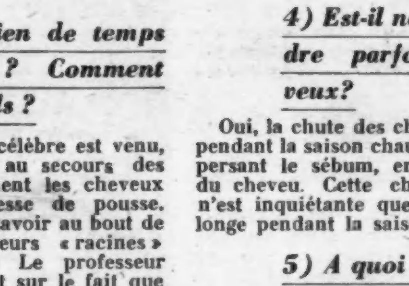
Ne gaspillez pas votre jeunesse !

Si votre beauté est en plein épanouissement : protégez-la maintenant ! tout de suite ! Après trente ans, certains indices traduisent déjà un affaiblissement du dynamisme cellulaire : Skin Life le rechargera et prolongera à l'infini le rayonnement de votre jeunesse.

● *Lisez " Je suis esthéticienne ", la vie passionnante d'Helena Rubinstein dans la collection " Mon métier " - Editions du Conquistador.*

PETIT-BATEAU

Petit-Bateau présente le slip qui vous avantage. Grâce à sa ceinture Bateaulastic pur para, ses coutures extra-plates, sa coupe incurvée, vous aurez l'allure sportive de l'homme moderne.



(Rapho.)

UNE BELLE MASSE CHIMIQUE INERTE
« On ne taille pas un pied de chaise pour lui donner de la vigueur. »

système glandulaire. Mais les pelades accidentelles ne sont pas inquiétantes. Les cheveux repoussent toujours dans ces cas.

6) Quand les pointes sont abîmées, que faire?

« Vous avez les cheveux fourchus, madame ? Eh bien ! il faut vous rendre à cette triste évidence, vous êtes atteinte de « trichoptilose », et si chacun de vos cheveux menace de se scinder et de se transformer en petit pinceau, la « trichoclasie » vous guette; il se peut aussi que des nodules minuscules se déposent sur ces « follicules pileux » (toujours les cheveux), là, le diagnostic de l'homme de science est moins impressionnant; vous avez les « cheveux perlés ».

Tous ces phénomènes, très fréquents, sont purement traumatiques et peuvent aisément être traités; ils sont dus à des erreurs d'ordre « mécanique » facilement évitables :

- Lavages trop fréquents (tous les trois ou quatre jours).
- Une hygiène appropriée recommande un shampooing par semaine.
- L'emploi de savons alcalins : ils décapent l'enduit sébacé nécessaire à la santé du cheveu. Le cheveu non protégé a alors tendance à se fendre. Pour éviter cet inconvénient, choisir des shampooings acides (dermacide, lactacide, etc.) ou des shampooings neutres (Hegor par exemple).
- Les permanentes à chaud trop poussées ou le séchage trop brusque. En séchant, l'eau contenue dans la kératine s'évapore; si l'évaporation est trop rapide, le cheveu éclate (comme une chaudière) et se déshydrate. En supportant un séchoir brûlant pour gagner cinq minutes, vous commettez un crime lèse-cheveux.

7) En tant que médecin, êtes-vous contre les teintures et les permanentes ?

Absolument pas. Si les coiffeurs prennent les précautions indispensables. En ce qui concerne les teintures, par exemple, il *faut* « faire une touche » (en terme de métier) avant chaque application. Une dermite aiguë peut se déclarer à la centième, à la quatre centième teinture (les allergies se déclenchent de façon tout à fait imprévisible). Ces précautions font d'ailleurs maintenant l'objet d'un texte de loi. Si un accident se produit, la responsabilité du coiffeur est totale, il devra payer des dommages et intérêts. Et si ces précautions sont respectées, les permanentes et les teintures n'abiment absolument pas les cheveux.

8) Faut-il se brosser les cheveux matin et soir ?

« L'efficacité des 100 coups de brosse est une légende », nous a dit notre médecin. « Le brossage n'a aucune vertu particulière, si ce n'est de

→

Royaldaim
Cannes - Paris - Deauville
COUTURE EN DAIM ET PEAU
GRAND CHOIX de 17.000 à 67.000
74, rue de Rennes - LIT.44-84
et au quartier Latin
L'ANTILOPE 34, rue des Ecoles DAN. 09-53 (5e)

EMPIRE-FOURRURES
8, avenue de Wagram (PL. DE L'ETOILE)
CAR. 22-82
MAISON FONDEE EN 1924
Actuellement
VISONS
CASTORS
ASTRAKANS
RATS d'AMÉRIQUE
à des prix sans concurrence pour la qualité proposée

Oui Madame... c'est pratique
LUXUEUX DÉCORATIF
LE FAMEUX
CRÉE PAR Everwear Candlewick
COUVRE LIT CANDLEWICK
LAVABLE
LE LIT NATIONAL
2, Place du Trocadéro - PARIS
PARIS CONFORT
5, Rue Lafayette - PARIS

Quilichini
Escarpins femme, montage main. Depuis .... 6.900 fr.
Pour hommes, modèles sélectionnés, depuis .... 6.000 fr.
26, RUE LA BOETIE (St-Philippe-du-Roule)

Astrakan
Agneau des Indes
Ondatra
Vestes, 3/4, Manteaux
Modèles Haute Couture
TRÈS JEUNES
Manteau bel astrakan pleine peau : 150.000
HERZOG
Importation directe
Ateliers à Paris
90, rue de Provence, PARIS 9e
TRI. 09-34 - Métro Havre-Caumartin

Bientôt la neige !
Préparez, dès aujourd'hui vos vacances de SPORTS D'HIVER :
EN FRANCE : à partir de .... 25.000 fr.
EN ITALIE : à partir de ...... 24.000 fr.
EN AUTRICHE : à partir de .. 19.000 fr.
EN SUISSE : à partir de ...... 22.500 fr.
Programmes enfants et adultes
Pour tous renseignements s'adresser au COMITE D'ACCUEIL PARISIEN : 16, rue de la Banque, Paris-2e - GUT. 29-80 ou 10, rue Pasquier, Paris-8e ANJ. 48-47

PREMIERS FROIDS
ST-MORITZ
fermeture éclair, doublé molleton. Semelle crêpe, Crispé noir ou blanc, Façon daim noir, 35 au 41
1.890 F
PYRÉNÉES
doublé molleton. Façon daim noir. Semelle néo-compost 35 au 41
2.250 F
daim blanc 2.390 F
J'AI CHOISI LES BOTILLONS
PILLOT
le spécialiste du chaussant
CABINETS DE PÉDICURES :
88 rue de Rivoli Tél. ARC. 44-13 - 49-38
2 Boulevard Haussmann Tél. PRO. 77-21
Magasin principal : 88 r. de Rivoli, Paris
Succursales :
80 Rue de Rivoli — 16 Pl. de la République
2 Bd Haussmann — 141 Boul. Sébastopol
13 Av. d'Italie — 11 Boul. Saint-Denis
109 Faub. Saint-Antoine — 137 Faub. du Temple
107 bis Av. du Gén. Leclerc — 90 Av. Ledru-Rollin

débarrasser les cheveux de la poussière, et pour cela cinq coups de brosse suffisent. Bien au contraire, les brosses trop dures, surtout les brosses de nylon, les cassent (mieux vaut le sanglier) et sur des cheveux gras, le brossage les colle. » Il faut se peigner les cheveux le plus souvent possible, ce qui les aère, mais avec un peigne dont les dents ne sont pas trop serrées ni surtout trop dures.

9) Peut-on employer n'importe quel produit pour ses cheveux ?

Si les cheveux sont ternes, la brillantine n'a qu'une action superficielle et fugitive. Elle peut même provoquer des réactions allergiques (points noirs autour des yeux, notamment, appelés « acné de la brillantine »). Mieux vaut employer des produits sous forme de crème qui ne risquent pas d'être vaporisés sur le visage.

Si vous avez les cheveux gras (séborrhée), n'employez *jamais* de lotions dites dégraissantes à base de soufre, d'éther ou de dérivés du phénol. Plus vous dégraissez le cuir chevelu, et plus il se forme une hypersécrétion réactionnelle des glandes sébacées pour compenser l'effet asséchant du produit. Seul un traitement général, qui peut éventuellement s'accompagner de soins locaux, peut venir à bout de la séborrhée.

En résumé, Mme Express a acquis la certitude qu'il n'est pas très difficile d'avoir des cheveux en bon état si l'on respecte quelques principes d'hygiène simples. Si des cheveux sont très abîmés, il ne reste qu'une solution : les couper et faire le nécessaire pour qu'ils repoussent, lentement mais sûrement, en bon état.

L'autre possibilité, adopter la mode des petits bonnets ou des petits bérets qui emboîtent bien la tête, et permettent de dissimuler provisoirement une chevelure triste.

ÉDUCATION

Clubs pour futurs savants

LES premiers « sciences - clubs » pour jeunes vont s'ouvrir officiellement en France. C'est un signe des temps, non pas une coïncidence.

L'idée de clubs scientifiques de recherche destinés aux adolescents était en l'air depuis longtemps. Dès 1950, la Commission française de l'U.N.E.S.C.O. la lançait chez nous en se basant sur ce qui se faisait déjà à l'étranger : aux Etats-Unis par exemple où l'on dénombre 12.000 sciences-clubs, en Angleterre, où il y en a 400, au Canada,en Hollande ou au Danemark.

Des hommes comme Marcel Boisot, maître de conférences à l'Ecole Polytechnique, comme Claude Brachet, ingénieur en chef de la Marine, s'efforcèrent de mettre sur pied le mouvement « Jeunes-Science » qui devait créer les clubs en France.

Mais il fallut d'abord convaincre. Non pas prouver que nous manquions d'ingénieurs et de techniciens de façon parfois alarmante : tout le monde le sait. Mais montrer que, même à 15 ans, on peut faire de la vraie recherche scientifique et que cette recherche est peut-être le meilleur moyen de déceler des aptitudes ou d'éveiller des vocations. Il fallut rassurer ceux qui croyaient que « Jeunes-Science » voulait bouleverser nos bonnes vieilles méthodes d'enseignement. Attaquer enfin les problèmes de locaux, de financement, pour s'apercevoir qu'avant de démarrer, il était nécessaire de créer en France une infrastructure de laboratoires destinés aux jeunes.

En janvier 1956, après beaucoup d'efforts, le délégué général André Thirion pouvait enfin établir un plan de lancement : la cellule de base serait le club-laboratoire, créé de toutes pièces en dehors des établissements scolaires, en plein dans la vie et ouvert à des jeunes de toutes formations.

Un parrain pauvre

« Jeunes - Science » naquit ainsi. L'Etat, en la personne très favorable du ministre de l'Education Billères, fut parrain. Un parrain pauvre. La riche marraine, c'est l'industrie privée. Les grandes entreprises sont disposées à aider substantiellement les sciences-clubs. Elles savent qu'elles seront les premières à utiliser un personnel particulièrement bien formé par eux. En outre l'industrie peut faire aux jeunes un don précieux : le sens de la vie pratique, les notions de rendement, d'efficience et d'utilité lui appartiennent en propre alors qu'ils sont assez étrangers à notre enseignement traditionnel.

André Thirion a réussi à obtenir pour « Jeunes-Science » le soutien de municipalités, de conseils généraux, de bourses de commerce locales. Connaissant bien leur région et ses besoins, ces organismes peuvent mieux que n'importe qui trouver des locaux, conseiller une orientation pour les travaux du club et intéresser à ces travaux les industries locales. Les premiers clubs vont s'ouvrir à Angers, Bordeaux et Dunkerque alors qu'à Paris le problème des locaux est encore en suspens ! Des projets sont en voie de réalisation à Rouen, Lille, Lyon, Nantes et ailleurs.

Plus d'un millier d'adhésions ont déjà été enregistrées. Parmi elles : 35 à 40 % de filles. Et tous ces jeunes savent ce qu'ils veulent. A Bordeaux par exemple, la majorité s'est déclarée pour la physique, suivie de près par la chimie ; puis viennent dans l'ordre l'astronomie (c'était avant les satellites !), la zoologie, la botanique, la biologie, la géologie et les mathématiques. Les précisions ne manquent pas : entre autres 37 demandes pour l'électronique, 16 pour les moteurs à réaction ou non, 12 pour l'énergie atomique, 8 pour les fusées, ce qui évidemment demande une certaine réserve du point de vue expérimental !

Il y aura d'autant plus d'amateurs que la cotisation est modique : 500 fr. par an, y compris l'abonnement à une revue mensuelle. Et surtout du fait qu'il ne s'agit ni de bricoler ni de répéter au club des expériences faites en classe. Il s'agit de se livrer à une recherche personnelle, ce qui passionne à un âge où l'on veut tout découvrir plutôt que tout apprendre.

Où s'inscrire

On peut s'inscrire dès 12 ans dans les sciences-clubs. S'adresser à « Jeunes-Science », 28, rue Serpente, Paris (Ve). Mais le vrai travail de laboratoire ne peut guère commencer avant 14 ou 15 ans. Alors, les jeunes trouveront dans leur club-laboratoire:

● UN MATÉRIEL DE PREMIÈRE QUALITÉ :

S'il fallait tout acheter, chaque club reviendrait à 10 millions environ. Dans le domaine scientifique, on ne peut pas faire les choses à moitié. En fait, chaque club ne coûtera pas plus de 2 à 3 millions, grâce aux subventions, grâce aux dons de terrains ou de locaux, grâce au financement par l'industrie privée de certains programmes de recherche. C'est ainsi que les Chantiers de France à Dunkerque, ou la Chambre Syndicale des Pétroles, par exemple, ont pris en charge une partie des frais, sans exiger aucune contrepartie si ce n'est la formation de spécialistes qui auront dans ces branches des débouchés tout trouvés.

● DES ANIMATEURS EXPÉRIMENTÉS :

C'est sans doute leur recrutement qui posera un des problèmes les plus délicats. Bénévoles ou un peu payés, ils ne manqueront pas dans les villes universitaires. Mais ils seront plus difficiles à trouver ailleurs et « Jeunes-Science » a déjà fait appel à de jeunes ingénieurs.

● ENFIN UN ESPRIT D'ÉQUIPE ; Car les clubs sont administrés et dirigés par les jeunes qui les composent. Proposant eux-mêmes leurs sujets de travaux, ils participeront, s'ils le désirent, à un concours national annuel ; et surtout ils apprendront à travailler avec méthode, en tenant compte des recherches des autres, et ils pourront ainsi faire une sorte de pré-apprentissage qui leur rendra plus aisée la route de l'avenir.

RECETTE

Les pavés au parmesan

(entrée pour six personnes)

— 200 *gr. de parmesan râpé.*
— 1 *demi-litre de lait.*
— 6 *œufs.*
— 150 *gr. de farine.*
— *Chapelure.*
— *Poivre.*

● Casser dans une casserole 3 œufs entiers et 3 jaunes. Bien mélanger en battant à la fourchette ● Incorporer la farine en travaillant à la cuiller de bois jusqu'à obtenir une pâte lisse et sans grumeaux. Poivrer ● Faire chauffer le lait jusqu'à ébullition, et le verser sur la pâte en tournant sans cesse. Tout en continuant à travailler faire cuire pendant 6 à 7 minutes ● Sortir la casserole du feu et ajouter le parmesan râpé ● Mélanger de nouveau ● Verser cette composition sur une plaque beurrée, égaliser sur une épaisseur de deux centimètres environ et laisser refroidir ● Dix minutes avant de passer à table, découper des pavés dans cette espèce de gâteau, les passer à la chapelure ● Les faire dorer à la friture.

Ce plat délicieux et relativement peu coûteux doit être fait avec soin pour que les pavés ne se désagrègent pas à la friture.

Ça, c'est d'ta faute, maman !..

Mais oui, Madame, il n'en serait pas là si, **depuis son sevrage**, vous lui aviez fait boire, à chaque repas, **l'eau minérale de la Source BADOIT.**

BADOIT lui aurait forgé **une véritable cuirasse contre la carie dentaire,** car elle contient la dose idéale de Fluor pour faire aux tout petits, et pour toute leur vie, **des dents solides et saines.**

Notez bien, Madame, les "Trois règles d'Or" de la parfaite dentition :

- BADOIT à chaque repas...
- une bonne hygiène alimentaire...
- tous les 6 mois une visite de contrôle par votre dentiste...

...et vous ferez de vos enfants des adultes aux dents bien protégées contre la carie.

Si votre fournisseur manque de BADOIT, écrivez à la Source BADOIT à St-Galmier (Loire), qui vous dira où en trouver.

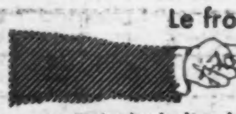
BADOIT

BADOIT chaque jour...
bonnes dents toujours !

GRATUIT
Contre simple envoi de ce bon à la Source BADOIT, St-Galmier (Loire), vous recevrez une attrayante brochure en couleurs sur le bon entretien des dents de vos enfants.

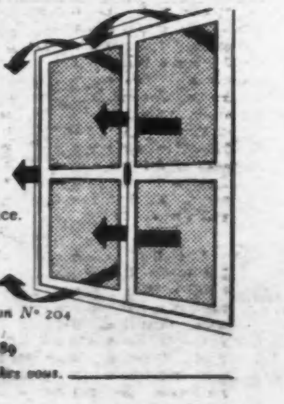
NOM
ADRESSE

Le froid pénètre chez vous



par là...

...car toutes les fenêtres laissent passer les courants d'air. Superhermétisez vos fenêtres et portes vous gagnez 4 à 6° de chaleur supplémentaire et un confort insoupçonné. Pendant 20 ans, vous êtes couvert par le "Chèque-garantie Superhermit" - maison fondée en 1933 et bénéficiant du contrôle de Qualité-France.



Superhermit
JOINTS MÉTALLIQUES BREVETÉS

Demandez notre documentation N° 204

79, 81, Fg. Poissonnière, Paris-9e - PRO. 80-89
Où que vous habitiez, Superhermit peut aller chez vous.

COURRIER

L'EXPRESS

DIRECTION :
Françoise Giroud
J.-J. Servan-Schreiber

DIRECTEUR DE LA REDACTION : Philippe Grumbach
REDACT. EN CHEF ET AFF. POLITIQUES : Pierre Viansson-Ponté
Jean Daniel
INFORMATIONS : Sylvain Zegel
PARIS EN PARLE : Jean-Pierre Vivet
LETTRES : François Erval
PAGES AU FEMININ : Christiane Coblence
SECRET. DE REDACTION : Robert Namia.

REDACTION :
Michel Bosquet, J.-F. Chabrun, Djenane Chappat, Sophie Daniélou, André Diebold, Jean Ferniot, Léone Georges-Picot, André Gobert, Danielle Heymann, Claude Krief, Serge Lafaurie, Sylvie Leblanc, Thomas Lenoir, Maurice Leroux, Florence Malraux, Michèle Manceaux, Evelyne Reyre, Anne-Marie de Vilaine.

(Suite de la page 2)

Les marchands de vins protestent

(...) Les articles parus récemment dans « L'Express » attribuent à la résistance abusive des marchands de la Halle aux Vins les retards apportés à l'extension de la Faculté des Sciences.

Le problème est ainsi très mal posé.

Nous connaissons et regrettons l'insuffisance évidente des moyens dont dispose la Faculté.

Nous comprenons aussi les sentiments qui attachent nos universitaires à notre vieux « Quartier Latin ».

Nous ne pouvons par contre admettre que ces mêmes universitaires prétendent ignorer, alors qu'ils les attaquent, le capital que représente la Halle aux Vins, son statut, les services qu'elle rend à la collectivité et l'importance des intérêts légitimes qui sont en jeu.

Il est facile et tendancieux de photographier la Halle aux Vins sous l'aspect de quelques barriques abandonnées en premier plan sur un fond de baraques précaires et de bâtiments plus sérieux mais estompés.

En réalité il s'agit d'un ensemble homogène dont la valeur est inestimable. (...)

Son emplacement, grâce à des communications ferroviaires, fluviales et automobiles idéales, permet de ravitailler Paris en vin dans des conditions d'économie dont profite le consommateur courant que nul, même nos universitaires, ne peut traiter « d'alcoolique » sans risquer de s'appliquer à lui-même, avec un certain ridicule, cette qualification. (...)

Apporter une gêne à l'exploitation de cet ensemble serait nuire à l'approvisionnement en vin de la ville de Paris et influer sur les prix de vente au détriment du public.

Envisager une emprise sur le domaine de la Halle aux Vins serait en droit une mesure injustifiable en raison de son affectation légale au service d'entrepôt, affectation qui ne peut être modifiée que par une loi.

Cette mesure, en outre, impliquerait des conséquences d'une gravité que vos informateurs n'ont pas voulu mesurer.

Le commerce des vins en gros étant interdit en dehors des entrepôts publics en vertu de la loi du 6 août 1905, la ville serait dans l'obligation, d'une part, de reconstituer un entrepôt équivalent, ce qui serait déjà une charge immense et, d'autre part, d'assumer le transfert des installations existantes ainsi que l'indemnisation de leurs propriétaires.

Ces perspectives apparaissaient dès 1945 irréalisables parce que les conséquences financières en étaient chiffrées à plus de 50 milliards en tenant compte de la seule indemnisation des locataires et en oubliant la perte des installations du sous-sol en elles-mêmes inévaluables.

Quels seraient aujourd'hui les chiffres à retenir ? (...)

Au surplus, nous estimons, quant à nous, que construire dans le périmètre des entrepôts un immeuble sur pilotis, en imposant aux étudiants et à leurs professeurs un cadre de travail aussi bizarre, ne peut apporter à la Faculté des Sciences de Paris la solution qu'elle mérite.

Dès à présent, on sait qu'il faudra chercher ailleurs une solution à l'envergure de l'avenir comme autrefois à Bagneux ou aujourd'hui à Orsay. On sait aussi qu'elle sera moins coûteuse.

On ne peut concevoir que, pour un expédient provisoire, puissent être sacrifiés, non pas simplement nos intérêts légitimes, car nos droits à indemnités sont reconnus, mais des intérêts collectifs considérables et des deniers publics de plus en plus précieux. (...)

R. GRAILHON,
Président du Syndicat des professionnels des vins et spiritueux de l'entrepôt Saint-Bernard.

Les universitaires répondent

Marc Zamansky, professeur à la Faculté des Sciences de Paris, nous a fait parvenir la réponse suivante à la lettre de M. Grailhon.

1. Les universitaires n'ignorent pas le capital que représente la Halle aux vins. Ils estiment que le capital constitué par les étudiants présents et futurs est infiniment plus important. C'est ce dernier qu'il s'agit de sauver car le premier se reconstitue avec de l'argent, le second ne se constitue qu'avec des hommes.

2. La valeur inestimable de la Halle aux vins ? Elle est estimable, puisque M. Grailhon l'a chiffrée en nombre fini de milliards. Ce qui est inestimable c'est la perte que représente pour un pays l'impossibilité de former des hommes.

3. Ravitailler Paris en vin dans des conditions d'économie ? Parlons-en. Le vin, le vrai, tel que je l'aime, était vendu en 1955 quelque 30 francs le litre dans l'Hérault ; les vins dits de « consommation courante », « traités », étaient vendus à Paris 80 francs. Et toutes les trente minutes un Français meurt d'alcoolisme.

4. Il ne s'agit pas de gêner l'exploitation de cet ensemble « homogène » (oh ! oui), puisque la Faculté des Sciences de Paris doit construire *au-dessus* des bâtiments existants : ma présence dans un immeuble ne gêne pas le garagiste établi au rez-de-chaussée.

5. Imposer aux étudiants et à leurs professeurs un cadre de travail aussi bizarre ? Il le sera moins que le cadre des taudis que nous connaissons actuellement. Ce souci esthétique et moral honore M. Grailhon, mais je dois lui dire que lorsque je travaille dans mon bureau, la distribution d'essence au rez-de-chaussée ne me gêne pas.

Et les questions suivantes :

1. M. Grailhon sait peut-être qu'il s'agit non d'éviction de la Halle aux vins, mais de la *coexistence* pacifique de deux communautés.

2. Sait-il que le bombardement du 26 août 1944 détruisit 125 celliers sur 287 et que l'ordonnance du 19 mai 1945 désaffectait la Halle aux vins (article 3) et remettait le terrain à la Faculté des Sciences de Paris (article 4) ; qu'à cette époque les indemnités furent évaluées à *un* milliard ? Or nous ne demandons ni la désaffectation ni le terrain. Nous demandons à construire *par-dessus*.

3. Sait-il que les plans des bâtiments prévus sont tels que les étudiants et les professeurs auront accès à leurs locaux sans passer en aucune façon par l'intérieur de la Halle aux vins dont toutes les portes et même la voie ferrée subsisteraient ?

4. Pourrait-on savoir pourquoi des autorisations de construction furent données contre l'ordonnance du 19 mai 1945 ?

5. Pourquoi dans cette affaire, qui est affaire de gouvernement, le décret préparé par le Conseil d'Etat attend encore la dernière signature manquante qui est celle du secrétaire d'Etat au Budget ?

6. M. Grailhon mêle les questions. A-t-il compris qu'il s'agit de construire *par-dessus* les bâtiments de la Halle au-vins et comme il s'agit, dit-il lui-même, de caves, le fait de construire au-dessus de caves entraîne que les caves deviennent de plus en plus des caves ?

Marc ZAMANSKY,
Membre du comité provisoire du MNDS (Mouvement national pour le développement scientifique.)

NOTRE SUPPLEMENT EN COULEURS

Pour se procurer le « document Malraux », illustré en couleurs et contenant l'Introduction à « la Métamorphose des Dieux », nos lecteurs peuvent soit passer à nos bureaux, 91, Champs-Elysées, soit nous en demander l'envoi sous pli. Cet envoi peut être fait de leur part à ceux auxquels ils désireraient l'offrir. Son prix : cinquante francs.

M. Gaillard s'y connaît

Votre jeune ingénieur de l'E. D. F., Léon B..., m'a fait sourire doucement, mais amèrement.

Sorti de Centrale, voyez-vous ! il ne gagne, à trente ans, que 100.000 fr. par mois, chez ce patron exploiteur qu'est Electricité-Gaz de France, délégué par les Pouvoirs publics à la gestion d'un service public.

Et il se met en grève comme un grand, pardon ! je veux dire comme un petit prolétaire du temps de « Germinal », comme un de ces prolétaires d'aujourd'hui dont il comprend sans doute les sentiments pour en partager l'infortune.

Et « L'Express » l'approuve, implicitement au moins.

Cette approbation, cette sympathie manifestée à des doléances légitimes en soi, mais comparativement déplacées, est néfaste à la cause qu'il entend servir, la défense du régime républicain.

En effet, notre jeune ingénieur de l'E. D. F. se met en grève pour gagner plus de 100.000 fr. par mois (pendant treize mois, n'est-ce pas ? et avec un supplément en nature de 4.000 kilowatts par an).

Et pendant ce temps-là, que gagnent et que font ses collègues de la Fonction publique à part entière, à part entière de servitude, s'entend : fonctionnaires classiques des services publics proprement dits, placés sous le statut général des fonctionnaires et non sous le statut d'exception de l'E. G. D. F., don du tripartisme et de Marcel Paul ?

Il n'est pas question de reprendre la querelle des classiques et des scientifiques, ou celle, parallèle, des productifs et des improductifs.

Préséance aux réalisateurs sur les rhéteurs ! D'accord en cela avec M. Félix Gaillard qui s'y connaît, lui, en réalisme comme en rhétorique, et ceci est un hommage, même pas perfide, de la part de qui accepte le système capitaliste sans en avoir connu les faveurs.

Pendant ce temps-là donc, que gagne un docteur ou licencié en droit, voire un ingénieur agronome ou ingénieur des Mines — car il y a des scientifiques aussi et des productifs dans l'Administration pure — admis au concours d'auditeur au Conseil d'Etat, ou d'administrateur de ministère, ou d'inspecteur des P. T. T., du Travail ou des lois sociales, en agriculture, ou de commissaire de police ?

Il gagne, à trente ans, dans les 50.000 fr. par mois !

Et pour en gagner 100.000, avec de la chance et du travail, il attendra d'avoir quarante-cinq ans.

Et que fait-il ? Il attend, il ne fait pas la grève, c'est mal vu ; l'opinion publique, y compris les ingénieurs de l'E. D. F., trouve ça indécent de la part de ceux qui portent la cocarde et le collier de « fonctionnaire ».

Chose curieuse, ce sont les fonctionnaires parallèles, les « privés » du service public, les moins mal traités, qui se mettent les premiers en grève et obtiennent toujours l'amélioration de leur traitement, tandis que les fonctionnaires estampillés, incorporés, attendent vainement, depuis des années, dans un esprit de parfaite solidarité, pur de toute jalousie, de tout complexe de supériorité, l'alignement et la réunion de tous les fonctionnaires, sous le même statut.

Pourquoi cet avilissement de la Fonction publique, signe avant-coureur de décadence pour l'Etat ?

Pourquoi, sinon parce que l'Etat républicain a investi lui-même, aveuglément, les féodalités professionnelles et interprofessionnelles de toutes sortes entre lesquelles il a éparpillé son autorité avec ses responsabilités, dans un chaos corporatif anarchique qui ne dit pas son nom, qui ne connaît même pas son existence.

Parmi les urgences républicaines et nationales s'inscrit la révision de la structure administrative du pays.

Sinon, après la grève des services publics, définis comme tels ou non, ce sera la grève et la révolte des prétoriens qui marquent toujours la fin du régime dont ils sont les gardiens.

B.-A. CHAPUIS,
Dijon.

La vie en rose

Je voudrais corriger une erreur de M. L... qui, en annonçant qu'un professeur débutant (1er échelon) gagne environ 55.000 francs par mois en province, voit la « vie du prof' » plus rose qu'elle n'est réellement.

Le salaire du professeur célibataire 1er échelon varie de 51.000 fr. dans la zone d'abattement 0 (plus 800 fr. de prime de transport pour les Parisiens) à 46.800 fr. environ dans la zone d'abattement maximum. C'est donc une augmentation de 15 % que M. L... accorde au traitement moyen. Que n'est-il M. Mollet qui s'est contenté, lui, d'une augmentation allant de 1.500 fr. à 2.000 fr. à partir du 1er novembre ! (Je me suis permis de penser que ledit professeur, en plus de la Sécurité sociale obligatoire, cotisait pour la Mutuelle de l'Enseignement : 450 fr. par mois au 1er échelon. Pardonnez-lui ce luxe).

Ce traitement de début sera perçu, précisons-le, pendant deux ans et demi. Le professeur aura alors la joie d'attendre pendant plusieurs mois l'annonce officielle de son passage au 2e échelon (un fonctionnaire promu à un échelon supérieur pendant l'année scolaire 1956-1957 n'en est pas encore avisé officiellement).

Quels beaux projets il pourra faire pendant cette attente, n'est-ce pas ? Car il touchera le rappel ! Devant le changement du prix des légumes, il regrettera certainement que la promotion ne se traduise pas par une allocation de pommes de terre... ou de vrais radis !

M. SIMONIN,
professeur au collège
Toul.

Et encore dans notre courrier :

Deux témoignages parmi les réponses à « La Nouvelle Vague » ont plus particulièrement retenu l'attention de nos lecteurs : celui de Mme X... (25 ans, mariée avec un ouvrier métallurgiste, un fils, habite une petite chambre d'hôtel, « ce qui me manque le plus 5.000 francs ») et celui de Mme X... (22 ans, mari mobilisé, un enfant, « un logement pour reprendre mon fils »).

Nous avons reçu de nombreuses communications à leur intention, que nous aimerions vraiment leur transmettre. Veulent-elles se faire connaître ?

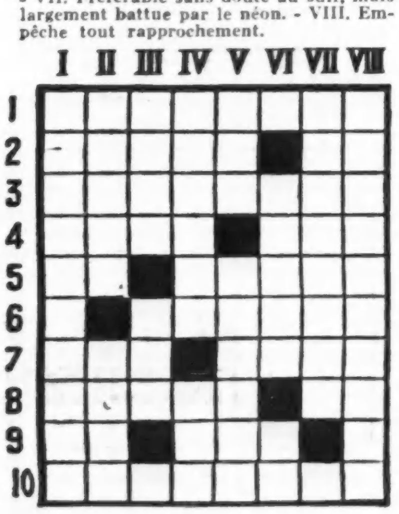
Mots croisés n° 110

HORIZONTALEMENT. — 1. Où disparaît l'étoile. - 2. Franchi par Michel Strogoff et par Molotov. Presque au cœur du spoutnik. - 3. Fit chanter Chimène et Manon. - 4. N'a pas encore dit « yes ». De l'Oberland à l'Argovie. - 5. Le mistral le laisse un peu au nord-est. Une célèbre veuve y fit de la résistance. - 6. Forme bien des calvaires. - 7. Capucin sans religion. Les séparations y sont faciles. - 8. Ne s'applique pas aux faubourgs. Dans Bérénice et dans Athalie. - 9. Indicateur peu sûr. Dans l'œuvre d'Anacréon, d'Horace, de Ronsard. - 10. Envoya à Paris sa patronne.

VERTICALEMENT. — I. Confiée à un intermédiaire et réclamée ensuite par lui. - II. Interjection ignorée de l'impassible. Prénom, dans les deux sens. - III. Quadragénaire qui a échappe à la quarantaine. Se trouve. - IV. Excéder. Ce n'est pas un service sans importance. - V. Parfois au milieu du lit. Contre la botte. - VI. Sous-développée, en quelque sorte. Communes à Beria et à Kroutchev. - VII. Préférable sans doute au suif, mais largement battue par le néon. - VIII. Empêche tout rapprochement.

	I	II	III	IV	V	VI	VII	VIII
1	V	A	R	S	O	V	I	E
2	I	D	E	A	L	E	■	A
3	V	I	T	R	E	R	I	E
4	A	G	R	A	■	T	A	N
5	N	E	E	■	A	U	G	E
6	D	■	C	A	R	G	O	■
7	I	N	I	T	I	A	■	V
8	E	O	■	L	A	D	R	E
9	R	U	B	A	N	I	E	R
10	E	S	■	S	E	N	A	T

SOLUTION DU N° 109



LES PETITES ANNONCES DE L'EXPRESS

37, Champs-Elysées - PARIS (8e)

Minimum 5 lignes encadrées. Chaque ligne compte un maximum de 42 lettres, signes ou espaces

Chaque ligne en caractères gras compte pour deux lignes (maximum 20 lettres, signes ou espaces)

Tarif : 700 fr. la ligne (+ taxes 8,52 %)

OFFRES D'EMPLOIS

IMPORTANTE AGENCE DE PUBLICITE
organisation internationale cherche pour poste
RESPONSABILITE PREMIER PLAN
Jeunes gens 28 ans maximum - Etudes supérieures ou très forte culture générale. Pas de stage mais 3 ou 4 ans de formation marketing et techniques publicitaires avec travail effectif dans chaque. Discipline. Adresser C. V. détaillé manuscrit avec photo dans les huit jours à PETIT (service S.N.P.). Boîte postale 310.08 - PARIS

DEMANDES D'EMPLOI

MEDECIN AFRIQUE-NORD remplacerait ou seconderait confrère Métropole ou Outre-Mer. Ecrire n° 1060 L'EXPRESS, 37, Champs-Elysées, PARIS, qui transmettra

DIRECTEUR D'HOTEL 44 ans, sérieux, travailleur, très au courant des méthodes modernes d'exploitation, cherche situation. Ecrire n° 1078 L'EXPRESS, 37, Champs-Elysées, Paris, qui transmettra

APPARTEMENTS (Vente)

LIGNE DE SCEAUX
12 min. DENFERT, 7 km. PARIS, dans PARC de 100.000 m2, Jeux-Sports, Calme, SOLEIL, ECOLES, MARCHE, COMMERCES, GARAGES. Appartements 2-4-5 pièces tout confort, chauff. sol, balc. Souscr. 250.000, solde 20 ans. PRIMES max. Livr. FIN 58 et 59. RIC. 40-33
SOC 92, rue de Richelieu - PARIS (2e)

DIVERS

DANSE Apprenez SEUL chez VOUS ou en notre studio
Méthode R du Professeur PASCAUD
Ecrire : 60, rue Saint-Antoine - PARIS (4e)

L'ŒUVRE FAMILIALE
MARIAGES 1er ordre. Sélection. Hte réputation (23e année) de RUSSEL, 53, rue Legendre, Paris

PROPRIETAIRES
Terrains résidentiels région parisienne
NE VENDEZ PAS ! valorisez 10 fois. Autorisez construction sur votre terrain. Recevez en échange gratuitement magnifiques appartements
BOURCART. ANJ. 31-44 ou TRO. 69-78

PROPRIÉTÉS

Pour clients BELGES et COLONIAUX recherchons PROPRIETES RURALES de rapport ou d'agrément. LAGRANGE, 34, rue Pasquier - PARIS - ANJ. 77-65

UNE STABILITÉ MORTELLE

par FRANÇOIS MAURIAC *de l'Académie française*

NON, l'instabilité ministérielle n'est pas la cause de cette nouvelle humiliation. Si le système en France, pour ce qui touche aux formations gouvernementales, est discontinu, la politique, en revanche, y est remarquablement continue. D'un ministère à l'autre, elle ne change pas, incarnée dans quelques têtes inamovibles, que les présidents du Conseil amovibles se passent de main en main. Le jeune Monsieur Gaillard donne son nom à un ministère Lacoste-Pineau qui dure depuis bientôt deux ans, et si le vieux Monsieur Queuille occupait la place du jeune Monsieur Gaillard, ce serait tout de même un ministère Lacoste-Pineau.

Or, ces deux messieurs agissent comme s'ils croyaient que notre politique africaine se déroulait en vase clos, comme s'ils étaient les seuls hommes du monde à ignorer qu'une certaine guerre froide sévit au Moyen-Orient, comme si tout leur paraissait gagné lorsqu'ils ont passé le cap d'une session à l'O.N.U.

« GESTE inamical », ce vocabulaire du sentiment auquel nous avons recours chaque fois que nos alliés nous offensent, abuse le lecteur moyen. Il faut rappeler aux Français que personne ici ne donne de gifle à personne : une certaine politique, la nôtre, porte ses fruits, les fruits qu'elle ne pouvait pas ne pas porter. Politique négative qui, dans une situation donnée, se ramène à conjuguer tous les inconvénients des partis opposés entre lesquels nous avions le choix.

Nous aurions pu en Afrique du Nord essayer de maintenir par la force notre tutelle sur les Etats protégés. La guerre d'Algérie eût été la guerre du Maghreb. Je doute qu'un seul de ceux dont ce fut le vœu secret et qui gardent la nostalgie de cette mirifique aventure, juge encore aujourd'hui qu'elle pouvait être tentée dans un monde où les Indes, l'Insulinde, l'Egypte étaient devenues des peuples libres et où deux Empires mènent souverainement le jeu.

Nous n'avons pas de bonne grâce choisi l'autre voie : nous y avons été contraints. La rébellion d'Algérie a éclaté, non par hasard, à ce moment précis, alors qu'au Maroc et en Tunisie il fallait régler « à chaud » le passage d'un état à l'autre, établir des rapports nouveaux : tâche d'une délicatesse infinie qui requérait une longue période paisible.

Oui, le pire malheur qui pût nous accabler à ce tournant-là, cette rébellion algérienne. Et c'est pourquoi tout ce qui subsiste de têtes politiques dans ce pays le disait et le répétait : d'abord éviter que cette guerre s'installe. C'est là-dessus que le peuple français fut consulté aux dernières élections, là-dessus qu'il se prononça. Dès la réponse donnée, il fallait agir et vite. C'est bien ce qu'a voulu faire M. Guy Mollet et nous savons ce qu'il a fait.

Plus on observe la vie politique et plus on demeure frappé de l'importance d'un seul moment. Les rebelles attendaient le nouveau président du Conseil ; ils guettaient ses premières paroles, son premier geste. A cette heure-là, tout demeurait possible. Le choix du président de la République a fixé notre destin.

QUE la guerre d'Algérie concerne au plus haut point nos alliés occidentaux, quels Français seraient assez aveugles pour ne pas le voir ? Et que les Etats-Unis nous aient fait confiance pour nous tirer seuls de ce guêpier, que d'année en année ils nous aient accordé de nouveaux délais, il faut bien en tomber d'accord. Notre crédit est épuisé, voilà ce que signifie le geste brutal de ces derniers jours. « Cause toujours, mon bonhomme ! » Ce sera désormais la réponse de nos alliés aux affirmations de M. Robert Lacoste. Même quand il dira la vérité, on ne le croira plus.

« *L'impression grandit à Washington et à Londres*, écrit ce matin M. André François-Poncet, *que nous ne réussissons ni à venir à bout de la rébellion ni à créer une situation nouvelle, en installant un régime nouveau, que nous sommes, en d'autres termes, incapables de nous acquitter de nos tâches.* » Cela dit tout.

AVANT la guerre, la rue s'émouvait encore. Ce n'est pas que j'aie du goût pour les « journées » qui, d'ailleurs, n'étaient plus chez nous le fait du peuple pris dans sa masse, mais des ligues de la droite — de sorte que le 6 février sur la Concorde suscitait le 7 février à la Bastille : une « journée » amorçait la guerre civile.

Tout de même, si nous ne pouvions supporter cette humiliation, il resterait de nous rappeler qu'un homme existe qui, parlant au nom de la nation alors comme rayée de la carte, ne permit jamais à ses alliés tout-puissants un seul manque d'égards. Oui, cet homme existe ; mais n'espérez pas qu'au Parlement ou à l'Elysée il se trouve personne pour recourir à lui : « Plutôt crever ! » Il faut donner au mot un sens absolu quand il échappe à un de nos maîtres, dès qu'il entend prononcer le nom de de Gaulle.

Il suffirait, bien sûr, que ce nom fût crié par quelques milliers de citoyens battant les grilles du Palais-Bourbon ; c'est la conjoncture la moins imaginable dans ce Paris indifférent ou prostré.

Le Coadjuteur disait que « *ce qui cause l'assoupissement dans les Etats qui souffrent est la durée du mal qui saisit l'imagination des hommes et qui leur fait croire qu'il ne finira jamais* ». C'est bien ainsi que nous sommes assoupis aujourd'hui.

Mais, ajoutait-il : « *Aussitôt qu'ils trouvent jour à en sortir, ce qui ne manque jamais lorsqu'il est venu jusqu'à un certain point, ils sont si surpris, si aises et si emportés qu'ils passent tout d'un coup à l'autre extrémité...* » Telle est l'apparente atonie de ce peuple, que nous serions parfois tentés de désespérer : nous doutons qu'il donne jamais raison, sur ce dernier point, au cardinal de Retz. Nous ne voyons plus rien d'extérieur au système qui puisse en rompre le sinistre enchaînement.

Nous ne voyons plus rien — et pourtant la vieille nation est là, débordante de génie, et sa puissance cachée demeure intacte. Elle résistera au système, le temps qu'il faudra. Que cet acte de foi nous aide à ne pas perdre cœur.

F. M.

(*Copyright « L'Express »*)

Le grand romancier hongrois :
TIBOR DERY
Niki ou l'histoire d'un chien
"Un livre simple, poignant, grave, qu'on lit le cœur serré", J. BLANZAT (Le Figaro Littéraire)
500 Fr. SEUIL

L'EXPRESS
DIRECTION, REDACTION :
91, Champs-Elysées, Paris-8e
Tél. ELY. 88-61
ABONNEMENTS :
Administration publicité, vente :
37, Champs-Elysées, Paris-8e
Tél. BAL. 19-68
ABONNEMENTS (1 AN)
France, Union française :
3.000 francs
Etranger : 3.700 francs
Etudiants, Rappelés, Maintenus : 3 mois, 750 fr.
Règlement par chèque bancaire
ou C.C.P. 73 78-19 Paris.
Administrateur : J.-F. Coblence

POUR VOS TRICOTS
100% pure laine

EXIGEZ
INTEXA
tricots de qualité

FOURRURES
GALUZ
71, av. V.-Hugo, Paris - KLE. 86-03